This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

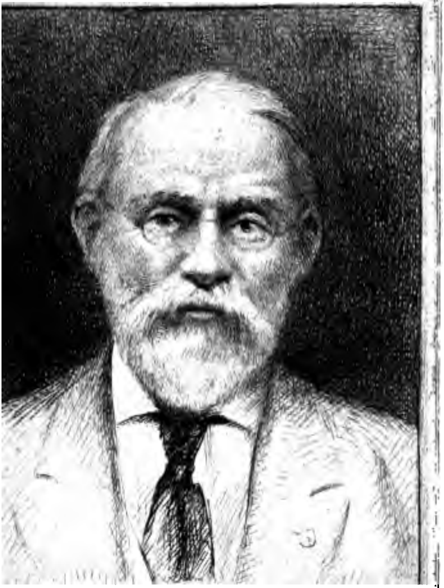
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
NIVERSITY OF MIC
GENERAL LIBR

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, 1756. I. vol.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JANVIER, 1756. I. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS

en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 693 volumes : Sçavoir,

Années.	Vol.	Années.	Vol.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	16.
1728.	12.	1756.	1.

Chacun de ces volumes ſe vend 15 ſ. en ſeuilles, & 16 ſ. broché.

Nijhoff 1-31-36 31472

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, *1756*. I. vol.

ARTICLE I.

COLLECTION ACADÉMIQUE, composée des Mémoires, Actes, ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs Ouvrages

périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces fugitives les plus rares ; concernant l'Histoire naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie ; traduits en François, & mis en ordre par une Société de Gens de Lettres. Tome premier, contenant les Essais d'expériences physiques de l'Académie del Cimento de Florence, & l'Extrait du Journal des Sçavans, depuis 1665 jusqu'à 1686 ; *in*-4°. 328 pages, sans la Préface qui en contient LXXI. *A Dijon, chez Desventes ; à Auxerre, chez Fournier*, M.DCC.LV.

CETTE Collection s'ouvre par un Discours préliminaire, dont l'Auteur ne peut être qu'un Ecrivain du premier ordre. Ses pensées sont fortes & quelquefois trop hardies, ses expressions riches &

lumineuses, ses tours nobles & élevés ; en un mot, son style est plein de grace & de force, de dignité & d'harmonie. Cet éloge n'est qu'un léger dédommagement du tort que nous lui ferons, en abrégeant son Discours, pour n'en donner que le précis.

D'abord il nous présente l'homme dans l'univers comme un *instrument* intelligent qui a le plus grand intérêt de connoître la Nature, d'en étudier les Loix, d'observer les corps qui l'environnent, d'en découvrir la force & l'action réciproque, & de régler sur l'impression qu'il en reçoit, les rapports qu'il doit avoir avec eux : d'où s'ensuit, selon l'Auteur, que l'*observation est le premier pas de la Philosophie... & comme la base de la Science.*

» Mais, *ajoûte-t-il*, le génie du » siècle est trop porté à l'étude des » faits..... il semble même que les » hommes aient pris une préven-

» tion trop forte contre la méthode
» systématique.... Peu s'en faut que
» pour être admis au rang de Phi-
» losophe, la premiére condition
» ne soit de renoncer à la plus belle
» prérogative de l'Etre pensant, à
» la puissance de généraliser les
» faits... Seroit-il vrai que toute
» abstraction fût une erreur ; que
» tout terme général fût un abus ? «
On s'éleve ici contre ce préjugé comme contre l'*erreur la plus nuisible au progrès de la science & à son esprit ;* puisque la Physique dès-lors deviendroit une Science, où, sans avoir besoin d'esprit & de génie, on n'avanceroit que par l'exercice des sens & par la fidélité de la mémoire ; » une Science qui
» ne seroit qu'un amas confus de
» notions isolées, stériles..... dont
» il ne pourroit résulter aucune lu-
» mière : car toute lumière intel-
» lectuelle suppose nécessairement
» la comparaison de plusieurs cho-

» ſes..... L'objet le plus connu eſt
» celui qui eſt le plus comparé.....
» un Etre, ſuppoſé unique, pour-
» roit être ſenti, mais ne pourroit
» être connu, puiſqu'il ſeroit im-
» poſſible de le comparer avec des
» objets ſemblables ou différents...
» Si cet objet unique étoit ſenſible
» & capable de connoiſſance, il eſt
» encore probable qu'il ne ſe con-
» noîtroit pas lui-même; puiſque
» tout Etre intelligent ne ſe connoît
» que par la conſcience de l'action
» qu'il exerce ou de celle qu'il
» éprouve, & que l'on ne peut con-
» cevoir d'action qu'entre pluſieurs
» exiſtences diſtinctes & ſéparées...
» L'abſtraction eſt donc évidem-
» ment du reſſort des Sciences na-
» turelles, & le ſeul moyen par
» lequel le Phyſicien puiſſe ſimpli-
» fier ces phénomènes en les rédui-
» ſant à un petit nombre de faits
» primitifs & fondamentaux..... Ce
» ne ſont donc point les abſtrac-

[illegible] l'abus des abstractions
» [illegible] tions, c'est [illegible] égare. La clarté qu'elles
» produisent, est d'autant plus vive
» & plus sûre, qu'elle est moins éloi-
» gnée des objets : elle s'affoiblit,
» mais elle s'étend sur un plus
» grand espace, à mesure qu'elle
» s'éloigne davantage, & qu'elle se
» répand de plus haut. Trop près,
» elle n'éclaire pas assez l'ensem-
» ble ; trop loin, elle n'éclaire pas
» assez chaque partie : le grand art
» est de tenir ce flambeau à une
» juste distance... L'abstraction ainsi
» employée est... la langue propre
» du génie... Si l'on a vû des Philo-
» sophes trop hardis, qui, ayant à
» peine jetté un coup d'œil rapide
» sur les choses, ont pris tout-à-
» coup leur essor dans la région des
» idées, pour y bâtir, sur des nuages
» légers, des hypothèses chance-
» lantes ; il s'est aussi trouvé des
» Sages, qui, plus retenus & moins
» courageux, ont commencé par

tique & contingent. Pour diſtinguer entre abſolu & hypothetique, entre néceſſaire & contingent, ou même pour avoir la ſimple notion d'hypothetique & de contingent, il faut que la notion de l'abſolu & du néceſſaire ait précedé : quiconque ignore celle-ci, ne peut pas même avoir un ſoupçon de celle-là. L'exiſtence des choſes peut bien frapper nos ſens & nos organes avant que leur eſſence ſe manifeſte à notre entendement & à ſes facultés ; mais l'idée de contingence ne peut ſe graver que d'après l'idée de néceſſité : l'une ſe termine au négatif par toutes ſes extrémités ; l'autre n'a rien que de poſitif dans toutes ſes dimenſions : le poſitif peut meſurer le négatif, ſans pouvoir en être meſuré : le plus circonſcrit le moins, mais le moins ne circonſcrit pas le plus.

Appliquons ces principes *à l'art des abſtractions*, & à l'obſervation

» tions, c'eſt l'abus des abſtractions
» qui nous égare. La clarté qu'elles
» produiſent, eſt d'autant plus vive
» & plus ſûre, qu'elle eſt moins éloi-
» gnée des objets : elle s'affoiblit,
» mais elle s'étend ſur un plus
» grand eſpace, à meſure qu'elle
» s'éloigne davantage, & qu'elle ſe
» répand de plus haut. Trop près,
» elle n'éclaire pas aſſez l'enſem-
» ble; trop loin, elle n'éclaire pas
» aſſez chaque partie : le grand art
» eſt de tenir ce flambeau à une
» juſte diſtance... L'abſtraction ainſi
» employée eſt... la langue propre
» du génie... Si l'on a vû des Philo-
» ſophes trop hardis, qui, ayant à
» peine jetté un coup d'œil rapide
» ſur les choſes, ont pris tout-à-
» coup leur eſſor dans la région des
» idées, pour y bâtir, ſur des nuages
» légers, des hypothèſes chance-
» lantes; il s'eſt auſſi trouvé des
» Sages, qui, plus retenus & moins
» courageux, ont commencé par

tique & contingent. Pour diſtinguer entre abſolu & hypothetique, entre néceſſaire & contingent, ou même pour avoir la ſimple notion d'hypothetique & de contingent, il faut que la notion de l'abſolu & du néceſſaire ait précedé : quiconque ignore celle-ci, ne peut pas même avoir un ſoupçon de celle-là. L'exiſtence des choſes peut bien frapper nos ſens & nos organes avant que leur eſſence ſe manifeſte à notre entendement & à ſes facultés ; mais l'idée de contingence ne peut ſe graver que d'après l'idée de néceſſité : l'une ſe termine au négatif par toutes ſes extrémités ; l'autre n'a rien que de poſitif dans toutes ſes dimenſions : le poſitif peut meſurer le négatif, ſans pouvoir en être meſuré : le plus circonſcrit le moins, mais le moins ne circonſcrit pas le plus.

Appliquons ces principes *à l'art des abſtractions*, & à l'obſervation

des faits. Les abſtractions ſont au
obſervations, comme l'abſtrait a
concret, ou comme les Scienc
abſtraites aux Sciences expérimen
tales : ces termes ſont moins ici de
comparaiſons que des répétition
du même rapport ; il ne faut qu'e
varier l'expreſſion pour en rend
ſenſible l'évidence. Or les Scienc
abſtraites étendent leur empi
bien au-delà des limites où ſe bo
nent les Sciences expérimentales
leur regne eſt abſolu dans ſon ge
re, il s'étend à tous les eſpaces,
dure autant que l'éternité : il n'e
donc point ſujet à ces troubles,
ces révolutions qui ébranlent ſi ſo
vent & renverſent les Théori
fondées uniquement ſur l'obſerva
tion. Les faits obſervés ne pe
vent donc être ni la ſource, ni
baſe des Sciences abſtraites : c'e
faire injure à ces Sciences ſubli
mes, c'eſt dégrader leur nature o
plutôt c'eſt l'ignorer que de fai

dépendre leur vérité de nos obſervations fautives, leur clarté de nos obſcures ſenſations, leur certitude de nos fragiles organes, & leur immutabilité des variations journaliéres dont peuvent être ſuſceptibles nos facultés & nos habitudes machinales. Il eſt bon d'obſerver que nous ne comptons point au nombre des abſtractions, certaines entités, formalités, virtualités, & autres chimères de cette eſpèce : il ne s'agit point ici de ces êtres de raiſon, de ces termes ſans idées, qui ont encore plus décrié qu'exercé les Ecoles. Nous ne parlons que des abſtractions qui tranſportent l'entendement dans la région des pures idées & des eſſences intelligibles.

Dans l'uſage des obſervations, il s'eſt introduit un abus dont notre Auteur n'eſt point touché ; c'eſt qu'on étend très-ſouvent l'influence des phénomènes & des expériences

fort au-delà de sa portée. Par cet abus le résultat de quelques faits particuliers devient un principe général, une loi de la nature : quoiqu'on n'ait saisi ce résultat qu'avec des organes & des instrumens qui ne sont rien moins qu'infaillibles, on n'en pousse pas moins la témérité jusqu'à établir, sur des opérations si douteuses, les proportions les plus précises, & les calculs les plus rigoureux, comme dans le systême de l'attraction. En vain une infinité de phénomènes démentent, par autant d'exceptions, l'universalité de ce grand principe : en vain les régles de la plus simple Logique démontrent l'insuffisance des titres & des preuves, dont on se sert pour généraliser l'attraction : auprès de quelques Philosophes qui ne sont peut-être trompés que par des principes étrangers à Newton, l'attraction n'en est pas moins le secret de la nature : Newton le lui a dérobé, &

cet heureux larcin a valu à son Auteur des respects qu'on seroit tenté de comparer aux honneurs de l'apothéose.

3°. Est-il bien certain que *toute lumière intellectuelle suppose nécessairement la comparaison de plusieurs choses?* Ne pourroit-on pas avoir l'idée du cercle sans l'avoir comparé à aucune autre figure ?

4°. Est-il vrai en général qu'un Etre unique ne peut se connoître lui-même ; que, pour qu'il puisse se connoître, il faut supposer *des existences distinguées & séparées*, & que, sans un commerce d'action avec elles, il reste privé de la connoissance de son propre Etre ? Dieu ne se connoît-il donc que depuis la création ? Quand il étoit l'unique Etre existant, ignoroit-il son essence ?

Après avoir exalté les avantages de l'observation, l'Auteur en recherche l'esprit & la méthode sur

les traces des *Obſervateurs célè-bres.* L'Obſervateur, *dit-il*, fixe d'abord ſes regards ſur ſon Etre ; le ſens intérieur eſt l'oracle qu'il con-ſulte. Les ſens extérieurs le répan-dent hors de lui-même, & le *font communiquer avec la nature :* ils ſont comme un *milieu* qu'on or-donne d'épurer de tout ce qui pour-roit l'altérer ou le ſouiller, juſqu'à ce que *l'univers intelligible ſoit comme l'eſtampe exacte, quoique foible, de l'univers réel.* On enſei-gne ici les moyens d'aiguiſer, de perfectionner, d'animer & de ſe-conder les organes qui ſervent à l'obſervation, de les corriger les uns par les autres, & de dégager les impreſſions qu'ils portent dans l'entendement, des *ſpectres inté-rieurs du préjugé, mille fois plus à craindre que toutes les illuſions des ſens.* L'Orateur en décrit la naiſ-ſance & le progrès, en développe le poiſon & tous ſes effets. Afin

d'en prévenir le ravage, il propose pour remède *le doute* méthodique & philosophique, comme *un examen après coup par lequel la raison rentre dans ses droits, & se prépare à la vérité en se dégageant des entraves de l'opinion.*

On reproche ici aux inventeurs de ce *doute*, Aristote & Descartes, de n'en avoir pas fait l'essai sur leurs propres systémes : on le présente comme le flambeau qui doit éclairer l'homme dans le monde moral & dans l'univers physique. Les Auteurs de cette collection n'en font usage que *dans le seul objet physique*, où ils veulent se renfermer : leur dessein est de s'attacher spécialement à tout ce qui tient de plus près à *l'utilité du genre humain*, sans cependant *négliger entièrement* les recherches qui semblent n'être que de pure curiosité ; attendu que ce qui paroît être d'une inutilité stérile, devient souvent

fécond en précieux avantages. Ce n'est point la singularité des phénomènes qui les fixe uniquement ; ils s'arrêtent encore plus volontiers sur les phénomènes *fréquens* & communs qui se prêtent mieux au but que se proposent nos Collecteurs, de *parvenir aux causes générales*, & d'en *découvrir l'empreinte* même dans les monstres & les prodiges les plus inexplicables ; ces monstres & ces prodiges *étant* moins contraires que conformes au vœu & aux loix de la nature, en *étant* même des parties intégrantes, puisque la *nature n'est que l'ensemble de tous les Etres, & le résultat de toutes les forces.* Nous supposons qu'on ne définit ainsi que la nature créée. Par ces moyens nos Lecteurs aspirent à saisir les *liens secrets, par lesquels le phénomène extraordinaire tient au systême total. Les effets généraux* sont pour eux des *centres divers où se*

nissent toutes ces chaînes invi-es : en les généralisant, *on es-re réduire à l'unité, l'infinie diversité des apparences, & s'approcher par degrés de ce phénomène central qui renferme toutes les puissances de la nature & des arts.*

Nous sommes étonnés que ce *phénomène central* soit comme le grand œuvre où tend cette collection : ce phénomène n'est bon qu'à figurer avec l'Etre, ou bien avec *l'animal unique & prototype*, auquel l'inquisiteur de ce *phénomène central* voudroit aussi réduire la nature. Dieu a créé la matière, il en a arrangé les élémens, il y a répandu le mouvement, il a séparé les grandes masses, il a enrichi la terre de mineraux, il l'a ornée de végétaux, il l'a peuplée de différents animaux &c. Ainsi la toute-puissance du Créateur, son action libre, voilà non pas *le phé-*

nomène central, mais le centre d'où partent tous les phénomènes, & le terme où ils reviennent & se rapportent. Tout est uni à ce centre, le principe & la fin de toute la création ; de lui seul dépendent ces chaînes invisibles, qui *lient tous les phénomènes à l'œconomie générale de l'univers.* La plûpart des autres *fins que se propose la nature*, ne deviennent des *questions insolubles* que pour ceux qui s'aveuglant sur la premiére cause, découvrent, dans la nature, des forces, sans une puissance supérieure d'où elles émanent ; des combinaisons, sans une intelligence souveraine qui les arrange ; des loix, sans une autorité suprême qui les pose & les rende aussi stables qu'efficaces ; un ordre parfait, une harmonie merveilleuse, sans une Providence universelle qui y préside. Un premier Etre, un premier Moteur infini en puissance & en

sagesse,

gesse ; c'est de-là qu'il faut partir)ur *approcher du sanctuaire où a nature forme en secret la trame* plutôt durable qu'*inaltérable des causes & des effets.*

Tout autre *point de vuë*, où l'on place ici l'Observateur, n'offre à ses regards qu'un labyrinthe sans issuë : on y semera des fleurs tant qu'on voudra ; mais on n'y cueillera aucun fruit : heureux si l'on ne s'empoisonne pas en respirant l'odeur que ces fleurs pourroient quelquefois exhaler. Le fil qu'on donne pour se diriger dans ce dédale, a beau paroître sûr & solide ; il ne s'en rompt pas moins entre les mains qui s'y attachent, on s'égare sans retour. Ces éclairs brillants qu'on fait luire de toutes parts, s'éteignent comme des étincelles, & laissent l'Observateur investi de ténèbres épaisses & funestes, ou éclairé d'un faux jour pire que la nuit la plus sombre.

Pour *bien conduire* l'obſervation, & pour en recueillir les *avantages inépuiſables* qu'on lui promet, il ne faut jamais oublier la cauſe premiére dans la recherche des cauſes ſecondes : il faut ſans ceſſe remonter des effets à cette cauſe, & deſcendre d'elle aux effets. Les deux Bacon, Galilée, Newton, Deſcartes, Leibnitz & Mallebranche, dont on fait ici les plus pompeux éloges mêlés de quelques critiques, ne ſe fuſſent jamais flattés de fournir avec ſuccès la carrière philoſophique, en ſe fermant l'entrée que nous ouvrons pour y courir. Avancer, avec notre Auteur, que *le grand point, en Philoſophie, c'eſt que les hommes penſent d'après eux-mêmes*, n'eſt-ce point encourager autant la ſingularité que la liberté des opinions ? Ils *pourront*, ajoûte-t-il, *ſortir quelquefois de la bonne route ; mais leurs erreurs corrigeront les erreurs, &*

lorsqu'aucune gêne ne captivera leurs opinions, ils ne pourront se réunir que dans la vérité. Ne pourront-ils point encore plutôt se diviser dans un partage d'erreurs ?

Tout le reste de ce discours préliminaire roule sur le plan de cette collection, & sur le mérite distingué des Auteurs * qui se sont unis pour en remplir la tâche en quarante Volumes. Outre l'Extrait du Journal des Sçavans depuis l'année 1665 jusqu'en 1686, on n'a guères, dans ce premier Tome, que les expériences publiées en 1667 par l'Académie *del Cimento*. Ces expériences roulent sur la pression de l'air, sur le vuide, sur les congélations artificielles, sur la glace na-

* Ces Traducteurs sont MM. Larcher, Roux, le Chevalier de Buffon, & Daubenton l'aîné pour les Transactions philosophiques; M. Nadault pour les Ephémérides d'Allemagne.

turelle, sur les effets de la chaleur & du froid, sur la dilatation des corps par le feu, la gelée, l'humidité &c. sur la compression de l'eau, sur les faits opposés à la *légereté positive*, sur l'aimant, sur l'ambre & les autres corps électriques, sur le son, la lumière, les odeurs, & sur la digestion de quelques animaux.

Les Additions qu'on joint à tous ces articles, ne sont pas la moindre partie de l'Ouvrage ; avec le texte de la Collection, elles forment un corps historique & raisonné de tout ce que nous avons, jusqu'à présent, de doctrine expérimentale sur tous ces objets curieux & importants. Les instrumens sont exactement décrits, les opérations clairement exposées, & les résultats sincèrement évalués.

Le ton qui règne dans toute cette Collection, n'est pas tout-à-fait le ton qui domine dans le discours préliminaire. Le ton des Collec-

teurs, comme celui des ſources où ils puiſent, eſt ſimple, modeſte, réſervé, judicieux. Ce ſont des Phyſiciens qui, en ſuivant de près la nature, attendent ſes réponſes ſans les prévenir, & qui, ſçachant retenir & ſuſpendre leur jugement, ne hazardent point avec emphaſe leurs opinions comme autant de principes indubitables. Il y a bien de la différence entre un Phyſicien habile qui commerce ſimplement avec la nature pour s'inſtruire de ſes voies, & un Diſſertateur élégant qui ne la contemple que pour les imaginer. L'un eſt timide & circonſpect dans ſes aſſertions; l'autre eſt fier & abſolu dans ſes déciſions. Celui-là eſt un Obſervateur exact qui approfondit le phénomène, & en conſidère à loiſir toutes les faces avant que de prononcer; celui-ci eſt un Spectateur plein de confiance qui ayant à peine effleuré les effets, en devine les cauſes ſans héſiter.

Nous espérons que le second & le troisième nous fourniront au moins la matière d'un nouvel Extrait. Les quarante Volumes de la Collection se réduiront à douze pour ceux qui n'en voudront prendre qu'une des trois Parties.

ARTICLE II.

PHYSIQUE DES CORPS animés. Par le P. B*** Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Volume *in*-12. pag. 414 sans la Préface. *A Paris, rue S. Jacques, chez Guerin, Delatour & Lottin, &c. M. DCC. LV.*

LE titre de ce Livre n'en explique peut-être pas assez l'objet, les rapports & l'importance : nous y suppléons par cette courte inter-

prétation qui n'eſt que le ſommaire de la Préface.

Dans tous les corps animés, il y a deux choſes très-diſtinguées & très-néceſſaires à leur exiſtence : la premiére eſt la ſtructure de ces corps : ce qui comprend le nombre, la figure & la ſituation de leurs parties. On conçoit que la Science particulière, qui s'en occupe, eſt l'Anatomie. L'Auteur de ce Livre n'embraſſe point cet objet. La ſeconde choſe très-inhérente aux corps animés, eſt le mouvement qui les pénètre & qui leur conſerve la vie : mouvement ordonné, ſans doute, & réglé par le Créateur ; mais analogue néanmoins à des cauſes immédiates, & ſuivi d'effets qui lui ſont propres. C'eſt la recherche de ces cauſes & de ces ſuites, que ſe propoſe notre Auteur, & voilà ce qu'il appelle *Phyſique des corps animés.*

Concevons préſentement ce qui

diſtingue ſon Ouvrage d'une infi
nité d'autres Livres où l'on a pré
tendu rendre auſſi raiſon des opé
rations animales. Les Phyſicien
modernes, grands ennemis en ap
parence des qualités occultes, de
exigences, des affections & d
toutes les autres entités idéales d
la Philoſophie barbare, ſe ſont je
tés dans la doctrine des *Eſprits ani
maux* : termes ſpécieux qui paroi
ſent relatifs à des notions réelles
tandis qu'au fond ils n'énoncen
que des hypothèſes imaginaire
Les partiſans de ces machines n'or
pas laiſſé d'en multiplier le ſervice
& d'en exalter la découverte. Il
ont dit que les Eſprits animau
mettoient en jeu les nerfs, les mu
cles, l'eſtomac &c. Eſprits toute
fois *inviſibles*, *impalpables*, *qu
ſe dérobent non-ſeulement à tou
les ſens & à l'expérience*, *mai
encore à l'eſprit & à la raiſon.*

Notre Auteur va détruire ce

mères, en établissant les vraies causes des mouvemens qui opèrent dans les corps animés. Sa tâche est comprise en dix livres, qui sont comme dix degrés d'instruction sur l'objet présent; nous voulons dire que la méthode de ce Traité est appropriée à ce qu'on doit apprendre successivement dans la *Physique des Corps animés* : & voici comme on entre en matière.

Le principe du mouvement, dans l'œconomie animale, est la chaleur intime qui pénètre les corps : chaleur dont l'effet capital est de mettre en œuvre l'air de la respiration & le sang. Ce sont-là les deux grands mobiles qui animent & conservent la machine. On ne doute guères que l'air de la respiration ne soit mêlé avec le sang ; qu'il ne passe même dans les poûmons : tant d'expériences prouvent ce fait, qu'il peut être regardé comme incontestable. S'il restoit

quelque scrupule à cet égard, notre Auteur le dissiperoit par la multitude, la clarté & la variété de ses observations. Non content de recueillir celles des Physiciens qui l'ont précédé, il y ajoûte les siennes qu'on voit exposées & même rangées par classes dans son premier Livre.

Mais Boerhaave, dont l'autorité est si grande en cette matière, nie que les parties d'air qui se mêlent dans le sang, y conservent leur ressort, & qu'elles y causent une oscillation vitale, comme l'a cru Borelli : il prétend que ces parties d'air ne sont qu'une humeur fine & tenue comme l'haleine ; que si l'air élastique de la respiration passoit dans le sang, il y causeroit des altérations ; que la membrane, qui tapisse les parois internes de la trachée artère, étant enduite d'une humeur onctueuse, on ne peut supposer que l'air de la respiration

ne sa route par-là pour aller
rendre dans les pores des vésicules bronchiques, puisque cette humeur onctueuse nuiroit à son passage, &c. Voilà quelques-unes des difficultés que propose Boerhaave dans ses Institutions de Médecine, (Paragr. CCI.) On conçoit qu'un Auteur attentif, comme celui dont nous analysons l'Ouvrage, a dû se donner des soins pour résoudre ces objections.

D'abord il démontre, par plusieurs expériences, que l'air qui entre dans le sang est élastique: souvent il l'a vû se dilater, se comprimer, faire descendre ou monter l'eau selon qu'il s'échauffoit ou se refroidissoit: on trouve ici ces détails très-circonstanciés & très-curieux. Ensuite il observe que, « quand même cet air ne seroit que « comme celui de l'haleine, il ne « s'ensuivroit pas de-là qu'il ne fût « pas élastique; puisque l'haleine

» que nous expirons dans ı
» veſſie, ſe raréfie par le chaud
» ſe condenſe par le froid. J'ai fa
» *ajoûte-t-il*, un Thermomètre
» n'eſt autre choſe qu'une ve
» remplie de mon haleine & enf
» mée dans une boëte, dont le c
» vercle a une longue queuë
» levier qui s'éleve dans la chale
» parce que la veſſie ſe dilate ;
» qui s'abaiſſe dans le froid, pa
» que la veſſie ſe déſenfle &c.

Quant aux *altérations* qui, ſel
Boerhaave, ſeroient cauſées
l'air élaſtique, on avoit déja obſ
vé, dans le Commentaire ſur
Inſtitutions de ce ſçavant Méd
cin, que, ſi l'air entroit préci
tamment & en grand volume da
les poûmons, ſans doute il cau
roit de grands déſordres dans l'œ
nomie animale ; mais qu'il ne c
pas en être de même ſi de pet
particules d'air occupent peu-à-
les véſicules bronchiques de la

chée artère, & de-là les vaiſſeaux ſanguins : ce qui eſt le cas de la reſpiration ordinaire. Notre Auteur adopte & embellit cette bonne réponſe : » Dans la reſpiration, » *dit-il*, l'air entre en petits filets » imperceptibles qui ſe changent » en une infinité de petites bulles » inſenſibles ; il y eſt pouſſé par » une force naturelle & meſurée, » ſçavoir, les dilatations du cœur ; » & il en ſort par un bout à meſure » qu'il entre par l'autre, &c. «

Enfin la membrane onctueuſe, qui tapiſſe les parois de la trachée artère, ne peut s'oppoſer au paſſage de l'air, puiſqu'elle laiſſe bien paſſer l'eau, comme il eſt prouvé par les expériences de Ruyſch & d'une infinité d'autres Phyſiciens. Ne ſçait-on pas en effet que l'eau contient toujours de l'air dans ſes pores ; & ne voit-on pas d'ailleurs que l'eau ne paſſe point par les fentes d'un tonneau enduites d'une

matière onctueuse, tandis que l'air s'échappe fort bien par ces fentes, comme on l'éprouve en bouchant avec du suif les fêlures d'un récipient de machine pneumatique? L'Auteur ajoûte que cette matière onctueuse de la trachée & des membranes pulmonaires, est même très-favorable pour séparer l'air du sang, c'est-à-dire pour laisser passer l'air hors des vaisseaux sanguins, & y contenir le sang dans l'expiration. Aussi remarque-t-on que, dans les personnes grasses, la secrétion se fait plus sûrement que dans les personnes maigres; celles-ci étant exposées à laisser échapper le sang avec l'air : ce qui oblige de leur faire prendre du lait, du beurre & d'autres matières grasses & onctueuses, qui s'insinuent dans les pores pulmonaires & contribuent à y retenir le sang.

L'air entre dans les corps animés pour en sortir; mais par où, com-

ment, & en vertu de quelle cauſe ſe fait cette ſortie ? C'eſt ce que l'Auteur explique dans ſon ſecond & ſon troiſième Livre. D'abord on ſeroit tenté de croire que l'air admis par l'inſpiration du corps animé, s'exhaleroit totalement par la voie de l'expiration; mais quantité d'expériences vérifient le contraire: elles nous apprennent qu'une partie de cet air s'en retourne par l'expiration, & une autre par les pores de la tranſpiration, après avoir fait le tour des vaiſſeaux ſanguins. Par exemple, d'après l'inſtruction qu'en a donné M. Hales, on adapte une veſſie à la trachée artère d'un chien; de manière qu'elle ne communique qu'avec les poûmons : on la remplit d'air, que l'animal inſpire & expire dans le même vaiſſeau : or c'eſt un fait ſenſible & palpable que cet air diminue peu-à-peu : preuve manifeſte que tout l'air qui s'inſinue dans le ſang, ne s'en retourne

pas par la voie de l'expiration. On a d'autres faits qui montrent qu'une partie de cet air séjourne quelque temps dans les vaisseaux sanguins, qu'il s'y échauffe, qu'il s'y dilate & qu'il se dissipe enfin par la transpiration ordinaire.

Pour ce qui regarde la cause de l'entrée & de la sortie de l'air dans les vaisseaux sanguins, elle s'explique par la dilatation & la contraction du Thorax, quand la respiration est volontaire ; c'est-à-dire quand nous voulons prolonger, abrèger, précipiter, suspendre, durant quelques sècondes nos inspirations & expirations : tout le monde peut être juge en cette matière, il n'y a pas même de question sur ce point. Mais la respiration involontaire, qui est la plus commune, la plus naturelle, la seule même qu'on puisse regarder comme une vraie respiration fait naître ici une sorte de controverse.

Il y a des Physiciens qui croient que les dilatations & les contractions du Thorax sont pour l'entrée & la sortie de l'air des poûmons, ce qu'un soufflet opéreroit pour introduire & chasser l'air d'une vessie qu'on supposeroit renfermée dans ce soufflet; mais notre Auteur détruit cette idée par les résultats de beaucoup d'expériences. Par exemple, il a observé que le mouvement de l'air, soit pour entrer, soit pour sortir, subsiste encore longtems dans une poitrine où l'on a fait une large ouverture, où l'on a même coupé une côte ou le diaphragme entier: or il est certain que l'entrée & la sortie de l'air dans la vessie placée, comme on a dit, au-dedans du soufflet, cessent absolument dès qu'on a fait au soufflet une ouverture pareille à celle dont on nous parle dans la précédente expérience: il faut donc que le mouvement qui reste dans la

poitrine, après l'ouverture, vienne d'une autre cause que de la dilatation & de la contraction du Thorax. Supposez en effet que, dans le souflet, après l'ouverture, l'air de la vessie entrât & sortît à l'ordinaire; n'en conclueroit-on pas que l'entrée & la sortie de cet air dépendent d'une autre cause que de la dilatation & de la contraction du souflet? Appliquez cette parité & ce raisonnement à la poitrine, mise en expérience comme ci-dessus.

Mais enfin, quelle est donc la cause de l'entrée & de la sortie de l'air dans la respiration involontaire? L'Auteur explique cela en deux propositions. Selon lui, les contractions du ventricule droit du cœur, pendant l'expiration, sont la cause de la sortie de l'air des vaisseaux sanguins; & les dilatations du ventricule gauche, pendant l'inspiration, sont la cause de l'entrée de l'air dans les mêmes

vaiſſeaux. Les preuves de ces deux propoſitions rempliſſent tout le reſte du troiſième Livre ; & dans le quatrième on établit la vraie cauſe des mouvemens involontaires, c'eſt-à-dire, de la dilatation & de la contraction naturelle des poûmons & du thorax. L'Auteur attribue la dilatation de ces parties non aux muſcles des côtes & du diaphragme, mais à l'action du cœur ; & il croit que leur contraction vient du ſeul reſſort inanimé de ces parties : reſſort pareil à celui qui exiſte dans le parchemin, le bois & les autres corps inanimés : on conçoit que le poids de ces parties (des poûmons & du thorax) aide auſſi à les contracter dans certaines ſituations : par exemple, » dans un hom-
» me qui eſt couché ſur le dos, le
» poids de ces deux parties portant
» ſur l'échine, eſt cauſe qu'elles ſe
» contractent plus facilement & ſe
» dilatent plus difficilement que

très-importante : il s'agit d'expliquer ce qui produit les mouvemens musculaires. Si l'on consulte la plûpart des Physiciens modernes, ils ne balanceront pas à dire que la cause de ces mouvemens réside dans les esprits animaux : espèce de fluide secret & intime dont on fait à-peu-près le même usage, dans l'œconomie animale, que de la matière subtile dans le système du monde. Notre Auteur rejette bien loin cette hypothèse, & la réfute par des expériences : ce qui est constamment sa méthode : au lieu de preuve raisonnée sur chacune de ses propositions, il place toujours des faits, & il en tire des conséquences. Selon lui, le mouvement des muscles, ou ce qui est la même chose, leur accourcissement & leur allongement viennent de deux causes ; 1º du sang même de l'artère musculaire, lequel agit immédiatement sur les muscles ; 2º du sang

sang compris dans le cerveau, le-
quel agit sur le suc nerveux, c'est-
à-dire sur ce suc blanc & huileux
qu'on voit sortir d'un nerf coupé
ou pressé. Quant à la manière dont
le sang opère suivant ces deux rap-
ports; c'est bien ce qu'il faudroit
exposer d'après l'Auteur. Imaginez
en général que le sang gonfle &
raccourcit le muscle en l'imbibant
& le mouillant, comme l'eau gonfle
& raccourcit une corde torse; que
le nerf de son côté fait la même
chose par le suc qu'il contient, &
sur lequel le sang du cerveau agit;
que de plus ce nerf tire les fibres
en travers, ou les plisse en zigzag:
voilà pour le raccourcissement du
muscle. Concevez que, pour son
allongement, le sang & le suc ner-
veux cessent le jeu qu'on vient d'in-
diquer; & qu'ainsi les fibres repren-
nent d'elles-mêmes leur étenduë
naturelle, comme feroit tout corps
élastique en pareil cas. On se passe

bustible. Ce dernier sentiment é
celui de Descartes & de tous
bons Physiciens qui l'ont su
Mais, depuis un temps, la mo
rétabli l'opinion qui met le feu
nombre des substances, & c'es
que notre Auteur combat en peu
mots.

Il donne un neuvième Li
fort curieux sur *la méchanique
secrétions, de la digestion & d
nutrition.* Tout y est expliqué
les élémens: nous voulons
qu'on commence par les premi
notions de ce qui s'appelle *se
tion & digestion*, & qu'ensuite
développe toute la méchanique
ces opérations admirables. Les
couvertes de M. de Réaumur
sont pas oubliées. Il a trouvé
la digestion des alimens est un e
de leur trituration ou broyeme
par la pression qu'ils éprouv
dans les estomacs musculeux,
de leur dissolution par des sucs

ſolvans, dans les eſtomacs membraneux. Voici deux expériences, dont l'une eſt pour le premier cas, & l'autre pour le ſecond.

1°. M. de Réaumur ayant fait avaler à un Dindon un tuyau de fer, qui ne pouvoit être applati que par une force de 437 livres & demie, il le trouva applati, après le temps ordinaire de la digeſtion, dans le goſier ou eſtomac muſculeux de cet animal : ce qui prouve bien que les parois de cet eſtomac avoient agi contre le tuyau, & qu'il devoit en être de même à l'égard de tous les alimens que prenoit le Dindon. Le même Académicien confirma ſon expérience par un autre fait également ſenſible ; il prit un autre tuyau plus fort, y inſéra des grains de bled, & ferma les deux orifices du tuyau par un petit grillage de fil. Le Dindon ayant été forcé d'avaler ce tuyau ; après le temps de la digeſtion, on trouva que les parois

n'avoient point été applaties, ſan
doute, parce qu'elles oppoſoien
trop de réſiſtance à l'action des mu
cles du goſier ; & l'on vit auſſi qu
les grains de bled étoient reſtés ſair
& entiers, qu'ils n'avoient été
changés en chyle, ni digérés : ce q
n'arrivoit que parce qu'ils avoie
été défendus contre la preſſion d
goſier, par la réſiſtance du tuyau
preuve manifeſte que la digeſtion
dans cet animal, ne ſe faiſoit poi
par les ſucs diſſolvants, puiſque c
ſucs auroient eu toute liberté d'e
trer dans le tuyau, & d'y exerc
leur action ſur la matière qui y éto
contenue.

2°. Pour s'aſſurer ſi les eſtoma
membraneux digèrent par des ſu
diſſolvants ; M. de Réaumur cho
ſit une Buſe, animal carnacier,
dont, par cette raiſon, l'eſtoma
eſt membraneux. Il lui fit aval
un de ces tuyaux de fer, dans l
quel il avoit mis de la viande,

temps ordinaire de là
animal ayant rejetté le
ouva la viande à moi-
elle le fut tout-à-fait
conde expérience ; &
adémicien en conclut
on dans cet estomac,
e dans tous les autres
pèce, étoit l'ouvrage
lvants, non de la tri-

suite de ce Livre nous
agréablement ; mais
s pressés de finir. Le
ernier Livre roule sur
e *du chyle*, c'est-à-dire
ement par lequel les
nus liquides au moyen
on, passent de l'esto-
s intestins, & avan-
leur orifice inférieur.
la discussion de cet
objet de conséquence ;
peut-être pas le suf-
s les Maîtres de l'Art,

On a cru long-temps que les intef-tins poſſédoient un mouvement périſtaltique ou vermiculaire, & qu'il étoit la cauſe du paſſage des alimens dans les inteſtins. Ce mouvement étoit appellé *vermiculaire*, parce qu'on croyoit y voir quelque analogie avec la manière dont les vers ſe traînent ſur la terre. Avant notre Auteur quelques ſçavans Obſervateurs, entr'autres M. Senac avoient nié, d'après leurs propres expériences, ce prétendu mouvement périſtaltique des inteſtins ils avoient aſſuré que jamais il ne s'étoit fait voir dans les divers animaux qu'on avoit diſſequés en leur préſence : or voici la même choſe bien formellement atteſtée dans ce dixième Livre. L'Auteur ne ſe donne pas ſeul pour témoin ; il cite M. de Réaumur comme entièrement perſuadé, auſſi-bien que lui qu'il n'y avoit point de mouvement périſtaltique dans les inteſtins d'u

[...]mis en expérience. On doit [...]ut cela dans l'Ouvrage que [...]achevons d'analyser ; & les [...]uences qu'on en tire pour le [...]ment du chyle dans les in[...], ne doivent point être qu[...]

[...]e est donc l'Analyse de cette [...]me *des corps animés* : Ou[...] qui intéressera tous les vrais [...]iens, & sur lequel il auroit [...]nsister davantage pour en [...]onnoître tout le mérite. Le [...]a est important ; le plan bien [...] l'ordre instructif ; le style [...]e détail plein de choses ; & [...]it on reconnoît les attentions [...]uses de l'Auteur, pour l'Etre [...]ain qui a opéré tant de mer[...] dans les *corps animés*.

ARTICLE III.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature, tirés des Registres de cette Académie depuis l'année M. DCC. XLVII. jusques & compris l'année M. DCC. XLVIII. Tome XXI. *in-4°.* pag. 255 pour l'Histoire, & 573 pour les Mémoires. A Paris, de l'Imprimerie Royale &c.

LA partie historique de [illegible] lume comprend [illegible] d'Analyses de pièces lu[illegible] cadémie : nous allon[illegible] qu'il y a de plus [illegible] nous dirons ensui[illegible] des Eloges qui [illegible] toire.

Nous no[illegible]

Recherches qu'a faites M. l'Abbé Barthelemy *sur le Pactole.* Les Poëtes font des descriptions admi-ables de ce fleuve : dès qu'ils veu-ent peindre une région fortunée, ls la comparent aux pays qu'arrose Pactole. Midas, selon eux, dé-osa dans les eaux du Pactole, le on funeste qui lui avoit été com-uniqué de convertir tout en or. résus n'eût été, sans le Pactole, un Monarque borné dans sa issance, & incapable de picquer alousie de C… &c. Cependant que … é Barthelemy … r… ctole n'a ja-… e très-médio-… diri-… s de … de … uve … voir … ère; … parle … e lui … j

fait pas plus d'honneur, quoiqu'il ſoit ſi attentif à nommer les rivières de l'Aſie mineure. Long-temps avant Strabon, qui vivoit ſous Tibère, le Pactole ne rouloit plus d'or; & tous les ſiècles poſtérieurs n'ont point reconnu de richeſſes dans ce ruiſſeau ſi fortuné ſous la plume des Poëtes.

Cependant on ne peut nier qu'en certains temps le Pactole n'ait charié quelques paillettes d'or : trop d'Hiſtoriens graves & véridiques lui font un mérite de cette propriété, pour croire que ce ſoit une pure fiction. M. l'Abbé Barthelemy fixe l'époque de la fécondité du Pactole au huitième ſiècle avant l'Ere Chrétienne ſous les ancêtres de Créſus, qui perdit ſon Royaume en 545 avant Jeſus-Chriſt.

La conquête de la Lydie par Cyrus mit les Rois de Perſe en poſſeſſion du Pactole; & ces Princes en tirerent d'aſſez grands tréſors : ce qu

persuade qu'en effet ce petit fleuve
détachoit alors beaucoup d'or du
mont Tmolus d'où il sort, &
qu'on exploitoit ces matières avec
assez peu de dépenses. Le contraire
arrive aujourd'hui dans nos Pacto-
les modernes : bien des rivières,
parmi nous, roulent de l'or avec
leurs eaux ; mais la peine de le tirer
& de le mettre en œuvre, n'est
pas payée par le bénéfice qu'il pro-
cure. Le mont Tmolus, comme
tant d'autres, a cessé de produire
des matières d'or, ou bien elles se
sont dissipées par d'autres routes;
& l'ancien Pactole ne roule plus,
depuis long-temps, que ses eaux,
sans enrichir les campagnes qu'il
arrose : c'est son état aujourd'hui.

Il y a beaucoup d'agrément dans
les *Recherches* de M. l'Abbé Bar-
thelemy. Un Chymiste a écrit,
quelque part, qu'au seul nom de
r, il a vû, dans son laboratoire,
s les assistans prendre un air de

belle humeur. Ce doit être enco
toute autre chose à la lecture d'
Mémoire bien écrit, & plein d'idé
Poëtiques sur le Pactole : metto
ce fleuve dans les campagnes
l'âge d'or, & jouissons de ces pei
tures antiques qui n'ont peut-êt
été ménagées que pour dissiper
tristesse des derniers âges.

Nous ne voulons pas finir c
Article du Pactole, sans assurer q
nous en avons vérifié les citation
& qu'elles nous ont paru d'u
exactitude digne de servir d'exem
ple aux Sçavans. En rapportant l
divers noms du Pactole, M. l'Abb
Barthelemy nie que ce fleuve a
jamais été nommé *Ladon*, comm
l'a cru Bochard : sur quoi l'Acad
micien cite très-à-propos la pre
mière Edition de Nonius Marcel
lus, où l'on lit *Ludon* : ce qui e
la même chose que *Lydon*, expre
sion très-propre à caractériser u
fleuve dont le cours est en Lydie

(*Lydon flumen.*) Or nous ajoûtons comme une chose très-certaine que d'autres Editions de Nonius Marcellus portent également *Ludon*, & réfutent ainsi par surabondance de preuves le docte Bochard.

On a beaucoup écrit sur l'origine de l'Idolatrie. Quelques Anciens, & la plûpart des modernes ont cru la découvrir dans le culte des hommes morts, c'est-à-dire dans l'apothéose des Héros. D'habiles gens, entr'autres M. Frèret, ont réfuté cette opinion : on nous donne ici l'Extrait d'un Mémoire où cet Académicien achève de la détruire.

Observons que le culte héroïque est ancien, mais que, dans les premiers temps, il se bornoit à des hommages fort différents du culte qu'on rend à la Divinité. On plaçoit les tombeaux des grands hommes dans des lieux distingués ; on les couvroit de fleurs & d'offran-

des ; on verſoit, dans une foſſ
profonde, du lait, du miel, du vi
& le ſang des victimes dont o
croyoit que les ombres aimoient
ſe repaître. Voyez, dans Homère
comment Ulyſſe évoque l'ombr
du Devin Tirèſias : on nous appren
ici, dans une Note, que » cett
» ombre de Tirèſias, évoquée pa
» Ulyſſe, eſt le ſujet d'un deſſei
» de M. Bouchardon, dans leque
» on admire également la correc
» tion des figures, la beauté de l'o
» donnance, la ſcience de l'anti
» que, & l'énergie de l'expreſſion
» c'eſt un morceau vraiment poëti
» que, où le feu d'Homère répan
» l'ame & la vie. « Voilà auſſi un
Note qui rend parfaitement l'idé
du Poëte, & le trait du Deſſina
teur.

L'ancienne Theurgie diſtinguoi
donc formellement les Dieux & le
Héros. Mais peu-à-peu le culte d
ces derniers s'éleva juſqu'à l'apo

théose ; & ce fut le comble de l'idolatrie, *l'opprobre de la raison, l'école & le jouet du libertinage.* On n'en vint à cette extremité que dans des siècles postérieurs. Hercule, Esculape & les autres Héros ne reçurent les honneurs divins que long-temps après le siège de Troye. On insiste ici sur le culte d'Esculape : on fait voir que cette Divinité si célébre dans Epidaure, ne fut originairement qu'un Héros Grec, disciple de Chiron le Centaure & contemporain d'Achille ; que tous ses attributs se bornoient à la science de la Médecine ; que Pindare en parle avec une liberté qui persuade que, du temps de ce Poëte & dans son pays, on ne lui rendoit encore aucuns hommages. Quelle apparence donc qu'Esculape ait été un Dieu de l'Egypte, comme tant d'Auteurs l'ont avancé, trompés par Pline, par Ammien Marcellin & par Pausanias !

Il se présente néanmoins une difficulté. Manéthon, dans ses Extraits conservés par Jules Africain & par Eusèbe, donne le nom d'Esculape à un ancien Roi de Memphis, nommé *Tosorthos* ou *Sesorthos*. A quoi M. Frèret répond que Manéthon écrivoit sous les Ptolémées ; que comme le Prince, dont il parle, passoit pour très-instruit dans la Médecine, il l'aura désigné par le nom d'Esculape ; qu'il aura dit que c'étoit l'*Esculape des Egyptiens*, & qu'enfin il ne fait mention d'aucun culte en son honneur.

Cette dernière partie de la réponse est certaine, & suffit pour faire voir qu'Esculape ne fut jamais un Dieu Egyptien ; mais quant à la dénomination *d'Esculape*, donnée au Roi *Tosorthos* ou *Sesorthos*, il est évident, par le texte de Manéthon, qu'elle venoit non de lui mais des Egyptiens contemporain

e Roi : *Les Egyptiens*, dit-il,
pellerent Eſculape, *parce qu'il*
t très-verſé dans la Médecine.
où il faudroit conclure qu'Eſcu-
e ne ſeroit pas un Héros Grec,
iſque les temps de *Toſorthos*
écèdent ce qu'on raconte de l'Eſ-
ulape des Grecs, de ſa naiſſance,
le ſon éducation &c. Tout ceci
s'expliqueroit bien en ſuppoſant
un Eſculape Egyptien, & un Eſcu-
lape Grec : mais il ſemble que
M. Frèret n'auroit pas conſenti à
cette conciliation. Si nous avions
ſon Mémoire entier, il nous éclai-
reroit peut-être ſur la difficulté
qu'on vient de voir : tel qu'eſt l'A-
brégé qu'on nous en donne, on le
lit très-volontiers ſur-tout à cauſe
du diſcours préparatoire qui roule
ſur l'origine de l'Idolatrie, diſcours
très-inſtructif & très-bien écrit.

Le célèbre Ecrivain Sallufte avoit
compoſé un grand morceau d'hiſ-
toire, contenant la guerre civile

de Lépide, père du Triumvir ; les exploits de Sertorius en Eſpagne ; l'expédition de Lucullus contre Mithridate ; le fameux ſiège de Cyzique, la révolte de Spartacus ; l'invaſion de Marc-Antoine dans l'Iſle de Crète ; celle de Curion dans la Mœſie ; la guerre des Pirates ; la publication de la Loi *Manilia* ; en un mot, tous les évènemens qui remplirent l'intervalle de l'abdication de Sylla & de la grande puiſſance de Pompée. De tout cet Ouvrage ſi précieux par l'objet & par les talens de l'Auteur, il ne reſte que des Fragmens avec quelques diſcours qu'on ajoûte d'ordinaire aux Editions de Salluſte. On conçoit qu'il ſeroit digne d'un homme de Lettres attentif, intelligent & verſé dans l'Hiſtoire Romaine, de raſſembler ces lambeaux épars, & d'en former un corps d'ouvrage qui remplaçât celui de Salluſte, qui remédiât du moins,

en quelque ſorte, à la perte qu'on en a faite. C'eſt l'entrepriſe qu'a conçue M. de Broſſes, Préſident à Mortier au Parlement de Bourgogne & Correſpondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres : il a même exécuté ce projet en partie, & l'on a lû, dans l'Académie, tout l'endroit qui concerne la guerre de Lépide. C'eſt l'eſquiſſe de cet Eſſai qu'on nous donne dans ce Volume : il fait naître une idée très-avantageuſe de l'Ouvrage même, & un deſir ſincère de le voir porté à ſa perfection. M. de Broſſes ayant tracé le caractère de Sylla, qui eſt comme le premier Héros de ce morceau d'hiſtoire ; on le tranſcrit pour faire connoître auſſi le pinceau de l'Auteur : en voici quelques traits : » Artiſan de ſa » propre grandeur, Sylla ne dut » rien au nom qu'il portoit, & tout » à ſes talens. Nul ne l'a ſurpaſſé » dans la gloire des armes, puiſ-

» qu'il a vaincu le plus redoutable
» des ennemis étrangers (Mithri-
» date,) & le plus fameux guerrier
» de Rome (Marius.) Doux avant
» que de vaincre ſes citoyens, mais
» cruel après la victoire, il fit
» déteſter la juſtice de ſa cauſe
» par l'inhumanité de ſa conduite.
» Grand homme de guerre, grand
» homme d'Etat, terrible dans ſes
» menaces, mais fidèle dans ſes
» promeſſes, il ſacrifia tout, juſ-
» qu'à ſes amis, à la dignité des
» loix que lui-même violoit ſans
» pudeur, & força ſes citoyens à
» être meilleurs que lui. En un
» mot, Sylla fut extrême dans ſes
» vices comme dans ſes vertus: on
» ne peut trop le louer, ni le déteſter
» trop. Il ordonna que l'on écrivît
» ſur ſon tombeau, que jamais per-
» ſonne n'avoit ſçû, comme lui,
» faire du bien à ſes amis & du mal
» à ſes ennemis. « C'eſt Plutarque
qui rapporte cette particularité, en

ne lisons-nous rien de pareil
Cicéron, ni dans les autres
ens qui ont parlé de la mort
·lla.

ı a une Histoire secrette, ou
: une Satyre des actions de
ıereur Justinien, & commu-
nt on l'attribue à Procope de
ée qui, dans d'autres Ouvra-
parle beaucoup plus avanta-
ment du même Prince. M. Lé-
: de la Ravalière a voulu infir-
'authenticité de cette Histoire
te, c'est-à-dire prouver, par
s les régles de la Critique,
'rocope n'en est pas l'Auteur.
l'Extrait de son Mémoire

formé & exécuté la même en
prise. On peut voir Fabricius
le sixième Tome de sa Biblioth
Gréque. Il y cite un grand nom
d'Auteurs qui n'ont pû se persu
que l'Histoire secrette fût sort
la plume de Procope. *Si c'étoi
ouvrage, dit Fabricius, d'*
Combefis, Procope devroit
été tout à la fois une ame ve
à la flatterie & à la calomni
auroit flatté Justinien dans se
vres de la guerre des Goths
Vandales & des Perses : il a
calomnié ce Prince dans l'Hi
secrette. Comment attribuer
variations de conduite si sensi
& si odieuses à un Auteur
nête homme & jaloux de sa r
tation? On propose, dans l'Ex
quelques-unes, des raison
M. Lévêque de la Ravalière
faudroit voir son Mémoire en
pour bien juger des avantages
Critique.

…udrions pouvoir remet-
…yeux du Lecteur toutes
Notices ou Analyses com-
…s cette Histoire Acadé-
elles-ci entr'autres :
…rations de M. Frèret *sur la*
la prise d'Athènes, par
…ius Sylla.
…n, fait par le même Aca-
d'une prétendue *expédi-*
…rajan dans les Indes.
…rches de M. d'Egli *sur les*
… *par la tradition des*

…*on*, de M. Otter, *de la*
de l'Afrique par les Ara-

…*ue*, de M. l'Abbé Lebeuf,
…Histoires fabuleuses, dont
…agne est le sujet.
…tions du même *sur l'as-*
…générale qui, sous le nom
…t & depuis du Landit, *s'est*
…dant plusieurs siècles dans
de S. Denys. Nous avons

parlé de cette assemblée & du sentiment de M. l'Abbé Lebeuf, en rendant compte de son Histoire du Diocèse de Paris, ou plutôt des trois premiers Volumes dont on attend la suite avec impatience.

Conjectures, du même Académicien, *sur un Anneau d'or conservé à Bayeux.*

Recherches de M. Lévêque de la Ravalière, *sur MM. Pithou.*

Nous ne nommons que la moindre partie de ce qui peut intéresser dans cette partie du Volume dont nous rendons compte. Les Eloges, qui terminent l'Histoire de l'Académie, partagent ici notre attention, & nous allons en indiquer les sujets, sans toucher aux détails.

Eloge de M. Burette. On vit en lui un accord singulier de qualités. Il étoit Musicien, Médecin, Critique, Bibliographe, Journaliste & bon Ecrivain. Après sa mort,

il a été loué dans l'Académie, dans le Journal des Sçavans, dans le Catalogue qu'on a publié de ses Livres; & si l'on daigne compter nos Mémoires pour quelque chose, on trouvera aussi, dans le Volume d'Août 1748, une mention très-honorable de cet Académicien. L'éloge qui se voit ici, insiste particulièrement sur les morceaux littéraires que M. Burette a fournis aux Recueils de sa Compagnie. La Gymnastique & la Musique des Anciens ont été l'objet principal de ses travaux, & il faut avouer que les Mémoires qu'il a donnés sur ces deux points portent le caractère d'une érudition très-profonde. Aujourd'hui on lui disputeroit le principe qu'il s'étoit fait à l'égard de la Musique des Grecs: il croyoit que ce peuple, si curieux de spectacles & de plaisirs, ne connoissoit que la mélodie dans ses concerts; qu'il n'avoit nulle idée de ce qu'on

appelle *contre-point* ou musi
formée par l'harmonie. Mais s
découvertes nouvelles nous
prennent qu'il n'y a point de
lodie sans harmonie ; que le
fondamental est invariablemen
compagné de ses harmoniqu
que la nature a toujours dir
d'après ces principes, l'oreille
composition de tout Musicien
faudra ne point réduire les An
à la connoissance pure & sir
de la mélodie, telle que la co
voit M. Burette. Il y auroit p
tant beaucoup de difficultés à
soudre en cette matière, ou p
il seroit nécessaire de repre
toute la Théorie musicale des
ciens, afin d'y appliquer, avec
& avec justesse, les notions q
siècle doit presque uniquem
M. Rameau. On a, dans l'Elo
M. Burette, le portrait d'un h
me fort suivi dans ses études
simple dans sa conduite, fort

ses inclinations : peut-
…t-il que le desir d'ac…
Livres & le soin de les
espèce de passion qu'on
fort loin, sans que le
re qu'elle fasse tort au
…ilosophique ; mais c'est
: la manie des Livres
repos de l'ame, captive
…ent, & ne laisse point
qui est le premier attri…
…i Philosophe.

…s M. DE VALOIS. Cet
…n porta, dans la Litté-
nom qui lui imposoit
…obligations. Il étoit fils
de Valois, à qui nous
…'autres Ouvrages, trois
…-*fol.* sur l'Histoire de
la Notice des Gaules.
…eu de Henri de Valois,
… les Editions ; si esti-
…be, de Socrate, de So-
… Théodoret &c. Celui
ici l'éloge, tourna ses

vuës vers l'Antiquité Gréque & Romaine. Il s'attacha ſur-tout à bien développer ce qui concerne le Tribunal célèbre des Amphictyons ; Tribunal qui fut, ſi long-temps, comme la Dière générale de tous les peuples de la Grèce. Les recherches de M. de Valois, ſur ce point hiſtorique & ſur d'autres matières d'érudition, ſont conſignées dans les Recueils de l'Académie. On remarque ici que l'extrême modeſtie de cet Académicien a obſcurci quelquefois ſa gloire : eſpèce de mérite qui, par ſa rareté & par ſa valeur même intrinſéque, peut tenir lieu d'une multitude d'autres talens.

Eloge de M. Danchet. On peint bien autant, dans cet Eloge, l'honnête homme & le citoyen qu l'homme de Lettres & l'Académ cien. M. Danchet n'a pas infin ment travaillé pour l'Académie d Belles-Lettres ; mais il y a lai

... que M. Frères a ...
... semble, avec le plus
...
...
... DE M. DE MANDAJORS.
... un Gentilhomme né à Alais.
... Général de ce Comté. Il
... beaucoup les Lettres, s'oc-
... l'Histoire de son pays,
... les assemblées de l'Aca-
... le plus souvent & avec
... de fruit qu'il lui fut possi-
... les distractions insépara-
... son état génèrent fort les
... qui le portoient à l'étu-
... fut plutôt un Amateur qu'un
... On rappelle pourtant ici
... On rappelle ... compositions;

téressé ; tel, en un mot, ' faut l'avoir pour vivre dan: monde sans en être l'esclave r dupe.

Ces quatre Eloges sont les niers qu'a prononcés M. Frè dans quelqu'un des Volumes vans, il recevra aussi l'homn littéraire dû à ses travaux & à succès.

ARTICLE IV.

PHILOSOPHIÆ RECENT RIS à Benedicto Stay in R Archigymnas. publ. eloqu tiæ Profess. Versibus tra Libri X. ad Sylvium Valent Cardinal. amplissimum, cun notationibus & Supplem P. Rogerii Josephi Boscov Soc. Jesu, in Collegio R publ. Matheseos Profess. T primus. Romæ &c. *Philosc*

derne, en Vers & en X Livres; par M. Benoît Stay, Professeur d'Eloquence au Collège de la Sapience de Rome, dédiée au Cardinal Valenti: avec les Notes & les Suppléments du P. Roger-Joseph Boscovich, Jésuite, Professeur de Mathématiques au Collège Romain. Tome premier, in-8°. *pag.* 404. A Rome, chez les Pagliarini. M. DCC. LV.

NOUS annonçons ici un Livre qui doit intéresser les gens de Lettres & les Philosophes. C'est la *Philosophie moderne* en Vers: on l'appelle ainsi par opposition avec la Philosophie de Descartes, que M. Benoît Stay, célébra dans un beau Poëme, il y a quelques années: on peut revoir nos Mémoires de Décembre 1747. Nous fimes alors une sorte de parallèle entre l'Ouvrage de ce docte Italien

& notre Antilucrèce : deux Livres où la Poëſie & le Cartéſianiſme ſe prêtent des ſecours mutuels. Car cette Philoſophie de Deſcartes eſt faite comme tout exprès pour la verve d'un Poëte : le jeu des trois élémens, l'activité des tourbillons, le badinage des bêtes réduites à la condition des machines ; tout, en un mot, dans ce ſyſtême, rit à l'imagination, & ce n'eſt au fond, quant à ſa partie phyſique, qu'un rêve ingénieux digne d'avoir été formé ſur la cime du Parnaſſe.

En travaillant d'après les principes de Deſcartes, M. Stay n'ignoroit pas que cette Philoſophie avoit déja beaucoup perdu de ſon crédit, & que Newton en avoit fondé une autre, à laquelle on faiſoit plus d'accueil : mais ce Newtonianiſme lui paroiſſoit encore trop rebelle à la Poëſie ; il ne ſe croyoit pas lui-même en état de dompter les difficultés d'une pareille doctrine. Il

sie de rendre en Vers des
mèmes & de l'Algèbre. Quelle
prise ! Le temps néanmoins
xercice ont vaincu les répu-
ces & détruit les obstacles.
avez rendu les Muses bien
es : (c'est le compliment que
notre Poëte, son propre frère
hristophe Stay, dans une Lettre
ngénieuse & très-bien écrite
voit après la Préface de ce Ve-
) vous avez forcé ces derni-
blâtrés à prendre l'air le plus
ux ; & voilà le bon effet qu'a
otre premier Poëme : la Phi-
hie de Descartes, plus douce
s agréable, vous a servi d'ap-
pour soumettre les Muses au
du Newtonianisme..... C'est
ue je desirois depuis long-
s ; persuadé qu'il ne falloit
ous contenter d'un sujet fa-
ble à la Poësie, tandis qu'il
avoit un autre plus conforme
xpérience & à la vérité. ...

Quoique l'Auteur de cette Lettre, M. Chriſtophe Stay, eût une grande idée des talens de ſon frère, il ne lui étoit cependant point venu en penſée d'attendre de lui des ſuccès ſupérieurs, en apparence, à tous les efforts de la Poëſie. Qui ſe fût perſuadé, en effet, qu'on pût jamais rendre en Vers les loix des mouvemens, les régles de Kepler, les diverſes révolutions de la lune, la théorie de la gravité, la nature de la lumière & des couleurs ? Notre Poëte-Philoſophe a néanmoins réuſſi & même excellé dans tous ces points ; nous aurons occaſion d'en donner des exemples : ici qu'on nous permette de placer une citation qui dit déja beaucoup en ce genre, & qui ſe trouve dans la Lettre de M. Chriſtophe Stay : c'eſt l'expreſſion de cette vérité phyſique, que la vîteſſe eſt comme l'eſpace diviſé par le temps. Voici les Vers de M. Benoît Stay :

Atque mensura hinc mobilitatis, si minimum referas ad tempora, sic ut
Fuerit spatium productius, & vice tempus
Fuerit contractius, hoc tibi constet
Mobilitas; producto à tempore contrà
Segnissior exiftat, spatioque minuto;
Quà breviore viam qui tempore eandem,
Atque quae longa est, in eodem tempore carpunt,
Aequis laudantur equi, palmamque reportant
: animos spectantum à plausibus acres
Excitant, quatiuntque jubam, insultantque superbi,
Per Olympiacos resonat victoria campos.

« La mesure de la vitesse est l
» rapport de l'espace au temps. Plu
» l'espace est long & le temps cour
» plus la vîtesse est grande ; & a
» contraire plus le temps est lon
» & l'espace court, plus la vîtes
» est petite. C'est par-là qu'o
» estime les Coursiers qui se signa
» lent dans les jeux Olympiques
» La victoire est pour ceux qu
» en moins de temps, font la mê
» me route, ou qui font une rou
» plus longue dans le même temps
» On les voit tout fiers des applau
» dissemens qu'ils reçoivent, & in
» sulter aux rivaux qui n'ont p
» fournir la même carrière &c.

Quoique la Philosophie Newto
nienne se soit soumise à la bell
Poësie de M. Stay, ce Poëme néan
moins seroit à la portée de peu d
Lecteurs sans les soins qu'a pris l
P. Boscovich, compatriote du Poë
te, & célèbre Mathématicien du Col
lège Romain : l'amitié d'une par

& le zéle du Newtonianisme de l'autre lui ont fait entreprendre, sur ce Poëme, un travail très-étendu & très-digne de sa réputation. Voici ce qu'on lui doit :

1°. Une Préface raisonnée qui explique tout l'ordre du Poëme. Il y aura dix Livres & quatre Volumes, dont les trois premiers contiendront chacun trois Livres, & le dernier n'en comprendra qu'un, avec les Additions du P. Boscovich & les Tables. Tout ceci, au reste, suivra l'ordre de la doctrine exposée dans les *principes* & dans l'*optique* de Newton. A ce sujet le P. Boscovich donne une idée générale de ces deux Ouvrages, qu'il dit être immortels & liés indissolublement à la destinée de tout l'empire littéraire. *Quidquid ad naturæ cognitionem conducit, id quidem immortalibus illis & nunquam sanè absque ultimo reip. litterariæ interitu perituris operibus*

conjicetur. On sçait, depuis lo
temps, que ce Mathématicien
Collège Romain est peut-être
Newtonien le plus franc & le
déclaré qui soit en Europe.

Quant à l'arrangement total
Poëme, il est question, dan
premier Tome contenant les
premiers Livres, de l'esprit &
la matière avec leurs différen
de la nature des idées; de l'es
& du temps; des propriétés d
matière, son impénétrabilité,
étendue, la capacité qu'elle
recevoir toute sorte de figures
force d'inertie, ses forces cen
les, centripètes & centrifuges
l'égalité d'action & réaction; d
gravité telle que nous l'éprou
sur la terre, &c. Et tout ceci en
ne, par occasion, des détails su
différentes découvertes de Gal
par rapport au mouvement
corps graves en montant & en
cendant; sur le mouvement

bolique des corps jettés obliquement ; ſur la deſcente des corps le long des plans inclinés ; ſur l'iſochroniſme de la cycloïde & l'oſcillation des pendules ; ſur la figure de la terre, &c. Les trois Livres ſuivans, qui doivent compoſer le ſecond Tome, ſont deſtinés à la gravitation des corps céleſtes : matière immenſe dont nous n'articulons point ici les diviſions, parce qu'il ſera temps de les énoncer quand le Volume paroîtra. On aura, dans les Livres 7, 8 & 9 qui formeront le 3e Tome, toute la théorie de la lumière : ce qui eſt encore d'une étendue très-conſidérable. Enfin le dernier Livre & dernier Tome traitera des forces qui agiſſent en moindre diſtance ; de celles ſur-tout qui opèrent les effets chymiques ; & les principes des corps, ſelon le ſyſtême particulier du P. Boſcovich, y ſeront auſſi expliqués : c'eſt ce que la ſuite

de l'Edition nous présentera. Il
nous est encore permis que de jou
du premier Volume.

2°. Le P. Boscovich place avan
le Poëme le sujet développé d
chaque Livre, marquant à qu
Vers de ce Livre commence tel
matière, telle description : ce q
conduit, pour ainsi dire, le Lec
teur, comme par la main, dan
cette vaste & difficile carrière : u
chaque Livre contient plus de 2ac
Vers ; & cela ne se lit pas comm
les aventures d'un Héros de Ro
man.

3°. La difficulté de l'objet a fa
naître au P. Boscovich la pens
d'enrichir le Poëme d'explication
en forme de Notes, placées au b
des pages. Imaginez que par-to
où les Vers énoncent quelque do
trine profonde & recherchée,
se trouve régulièrement un com
mentaire en style uni, facile, pr
portionné à l'intelligence de to

les Lecteurs ; vous aurez une idée de ces Notes : à quoi néanmoins il faut ajoûter que le P. Boscovich insinue, de temps en temps, ses propres opinions quand elles s'écartent des principes du Poëte ; qu'il raisonne aussi quelques momens sur certains points accessoires de Métaphysique ou de Physique ; dont il a cru que la connoissance pouvoit être utile & agréable &c. Mais c'est l'usage même qui fera comprendre toute l'étendue & toute l'utilité de ce travail : nous ne pourrons, dans la suite, en faire appercevoir que des traces légères ou des ébauches imparfaites.

40. L'objet de ces Notes étant d'éclaircir le texte du Poëme, le P. Boscovich s'y est imposé la loi de n'être que Commentateur, & nullement Géomètre, Algèbriste &c. Mais il en coûteroit trop à un homme de cette profession, pour supprimer le langage de son art.

Difficilique novas inventa labore per
artes,
Hactenus atque adytis doctrinæ inclusa
severæ
Primus ad ingenuos musarum educere
cultus.
Quippe quid humanas præstantius, mitiusque
Illiciat mentes, quàm Veri nectare
pasci
Largiùs æterni, causas dum visere &
ortus
Conamur rerum, & toto discurrimus
orbe?
Quidve magis sacro Vatum sermone
feratur
Per gentes hominum varias, memoresque per annos,
Ingens quam quod opus dia ratione
peractum est?

O qui stelliferi flammas succendis
Olympi,
Qui mare substratum coelo diffundis, &
auras

Mobilitas, terramque suâ compage revincis,
Dum memoranda tuæ monumenta revolvimus artis,
Infer legiferas nos protinus in rationes,
Per quas & magni jamprimum exordia mundi
Ponebas, cuncta invicto & nunc ordine flectis;
Da Verum effari, æternâ quod mente latebat
Ante ortus rerum, quod deindè per omnia fusum est,
Immissumque, vigent per te quæcumque creata:
Da decus, & sacros musarum inferre lepores,
Quos petit ipsa tuis Majestas indita gestis.

Sur ce préambule, le P. Boscovich observe que M. Stay est véritablement le premier qui ait osé mettre en Vers toute la Philosophie de Newton, sans en excepter les

plus profondes vérités, les secrets même de la Géomètrie & de l'Algèbre. Cependant, *ajoûte-t-il*, tout est exprimé dans le Latin le plus pur; & l'élégance poëtique tempère très-à-propos la rigueur du sujet. Cet Eloge ne nous empêche pas d'observer que ceci est un Poëme tout à la fois didactique & philosophique; que la sévérité de la matière s'y manifeste partout; & qu'il n'a pas été possible de répandre, dans tous les Vers, l'aisance & l'aménité dont les su- jets purement littéraires sont susceptibles. Concluons que M. Stay a plutôt fait un chef-d'œuvre de Lati- nité & de Philosophie, qu'un Ouvrage d'agrément.

Ce que nous avons dit du pla général de ce Poëme, fait assi connoître qu'il n'est guères qu tion dans le premier Livre que sujets métaphysiques. L'Aut commence par la distinction l'es

l'esprit & du corps : deux substances entre lesquelles M. Stay n'ose assurer qu'il n'y ait pas un milieu, c'est-à-dire une substance qui ne soit ni corps ni esprit. Le Commentateur appuie cette idée, en rappellant l'opinion de quelques Philosophes qui croient que l'ame des bêtes n'est ni corps ni esprit, & qu'elle dépend du corps au point de périr avec lui & de ne pouvoir subsister sans lui. Nous ne sçavons si cette opinion surannée a encore des partisans ; mais nous osons dire qu'elle est inintelligible, dangereuse, & tout-à-fait incapable de faire croire ou même soupçonner à de vrais Philosophes qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir une substance mitoyenne entre le corps & l'esprit.

Dans son Supplément, le P. Boscovich ajoûte, sur l'ame des bêtes, une pensée singuliére. Il croit que si l'on accorde à cette ame la capa-

cité de penser & de vouloir, (
peut néanmoins s'abstenir de la r
garder comme une substance spi
tuelle. Il n'y a, *dit-il*, qu'à r
reconnoître pour substance spir
tuelle que ce qui peut penser
vouloir indépendamment de tou
union avec la matière. De cet
façon, l'ame de l'homme sera vra
ment spirituelle, parce qu'elle su
vit au corps, & qu'elle peut pens
& vouloir hors du corps ; au lie
que l'ame de la bête, qui pér
avec le corps, ne sera point spir
tuelle, quoique, durant son unio
avec le corps, elle puisse penser
vouloir.

Voilà une doctrine qui n'au
le suffrage ni des vrais Philoso
phes, ni des Théologiens. Pens
& vouloir sont nécessairement d
attributs de la seule substance spi
rituelle, soit unie au corps, so
séparée du corps. Si la bête pense
veut, elle doit avoir en elle u

principe ſpirituel & totalement diſtingué de la matière, quoiqu'actuellement ce principe ſoit uni à un corps. Qu'une ſubſtance penſe & veuille après ſa ſéparation du corps, ce n'eſt & ne peut être ce qui conſtitue ſa ſpiritualité ; autrement on pourroit croire que durant ſon union avec le corps, la penſée & la volition ſeroient ou pourroient être des modifications de la matière : ce qui répugne à toutes les notions philoſophiques & théologiques ; ſans compter que l'Auteur des Notes & du Supplément déclare formellement la matière incapable de penſer & de vouloir.

Deſcartes & Leibnitz ne peuvent manquer d'être en butte aux traits d'un Newtonien déclaré. Ainſi M. Stay combat également & l'opinion qui conſtitue l'eſſence de l'ame dans la penſée actuelle,

& la doctrine des idées innées, le principe de la *raison suffisan*[...] Sur ce dernier objet le Poëte r[...] semble tout ce qu'on peut dire [...] faveur de la liberté divine & h[...]maine. De son côté, le P. Bosc[...]vich explique & réfute très-s[...]vamment tout le principe Leib[...]tien avec ses conséquences, si[...] tout le systême de l'*Optimis*[...] Ecoûtons quelques momens l'A[...]teur du Poëme.

Nec mihi se contrà ratio hîc, quæ s[...]cit, ipsa
Efferat, & mentis moderandæ fr[...] receptet.
Multi illam cunctis ponunt fundam[...]re [...]
Undè etiam Veri in mentem fons [...] fluat almus;
Hac sine quandoquidem nil pror[...] existere posse,
Nil fieri à nobis, Divinâ aut me[...] fatentur.

Nonne ubi libertas dominatur, multa
necesse est
Arbitrio fiant ut nostro, nullaque con-
stet
Multarum ratio rerum, nisi sola Vo-
luntas?
Ipsa movet se mens, contràque moven-
tibus ire.
Quit causis, causis nec quoquam impel-
litur ullis
Interdum: quid Numen enim, cùm
conderet orbem,
Impulit, ut spatii solem in regione
locaret,
Hac ipsa, non qua fulget Cynosura, vel
ardens
Sirius, aut in corde furit quâ flamma
Leonis,
Perstarent tamen hoc tunc ordine ut
omnia eodem?
Cur neque, ab exortu rerum, numeren-
tur ut anni
Tum plures, voluit, vel contra? Quidve
coëgit,

Ut faceret non pulcra magis, melior
que multò,
Quæ fecit? Tantis faciundis summa p
testas
Rebus an exhausta est? majus, melit
que nec ultrà est?

Si les Leibnitiens n'entendoie
par leur raison suffisante que
nécessité d'un motif préalable à
détermination de la volonté,
seroient du parti de tous les Phil
sophes; car il n'en est aucun c
ne convienne que la volonté n'a
point sans motif. Mais Leibnitz
ses disciples ont une autre idée
la raison suffisante; ils la regard
comme la cause pour laquelle
volonté se détermine à un ob
plutôt qu'à un autre, ensorte que
raison suffisante pour un obj
étant manifestée à la volonté,
soit impossible que cette puissa
se détermine à un autre objet:
qui ne laisse dans la volonté qu'u

exemption de contrainte, non une exemption de nécessité, non une vraie liberté d'indifférence. Le P. Boscovich explique cela d'une manière très-lumineuse, dans un Article de son Supplément.

La suite de ce Poëme comprend de grands détails sur la manière dont se forment les idées; sur le temps, l'espace & le mouvement; sur les propriétés principales des corps; sur la force d'inertie (dont le P. Boscovich donne une explication qui nous a paru neuve,) sur la génération des mouvemens curvilignes; sur les forces centrales, centripètes & centrifuges; sur la combinaison du mouvement de projection & du mouvement centripète: combinaison dont l'effet est de retenir le corps dans la courbe où il a commencé de se mouvoir, sans qu'il y ait danger que ce corps tombe au centre. Ceci est comme un principe dans le

ſyſtême Newtonien, & l'occaſi
des grandes difficultés que prop
ſent les ennemis de ce ſyſtêm
M. Stay & le P. Boſcowich s'at
chent fort à les réſoudre, &
général il y a dans tout ce co
immenſe de Poëſie, de Notes &
Diſſertations, des choſes infi
ment curieuſes dont nous vo
drions pouvoir tenir compte ; m
il faut finir. Peut-être aurons-no
le temps & le moyen, dans
autre Article, de revenir ſur qu
ques Points capitaux de la doct
ne du Poëte-Philoſophe & de
Commentateur : nous n'oublier
pas du moins l'opinion peut-ê
unique de celui-ci, ſur la nature
corps & de la matière.

M. Stay termine ſon Poëme
un épilogue moral où il dit q
dans l'uſage de la vie, nous af
tons une ſorte d'identité d'actio
ſemblable, en quelque ſorte,
force d'inertie qui eſt dans les co

Hinc nos sæpè juvant non tantùm expertia motûs
Otia, non requies semper jucunda laborum est ;
At servare statum quo tum sumus, illud & ipsum,
Quod facimus, tantùm facere, assuetisque teneri,
Et quibus in rebus, studiisque moramur, obire
Plus eadem, quàm quæ diversa in sorte probantur :
Bellum miles amat, Mavortis & impiger artem
Insequitur ; pacis piger idem ad munera contrà est.
Navita cum ventis contendere, perque tumentes
Ire audax fluctus, vix siccam tangit arenam,
Oscitat extemplò, atque invitus littore oberrat ;
Invitusque urbis versatur per fora magnæ

Agricola, appenſumque domi ſuſpirat aratrum;
Cauſidici cauſas agere, & connectere lites
Litibus, & nodos ardent diſſolvere legum.
Denique quiſque ſuas exercet ſtrenuus artes,
Idem alias contrà plerumque ignavus ad omnes:
Nam ſtudiis volupe eſt ipſis hæreſcere mentem
Cuique ſuis, quodam & jucundo exindè tenetur
Mens ſenſu, neque ſe patitur divellier à re
Cui vacat, atque, ultro quo fungitur ipſa labore.

Mais il arrive des contre-temps, des tempêtes qui troublent l'ame, qui la font ſortir de ſon aſſiette ordinaire, à-peu-près comme les corps quittent leur état de repos, ou changent de direction, quand

ils sont poussés par des forces étrangères. L'Auteur décrit ces agitations de l'ame, observant toutefois (& son Commentateur fait la même chose après lui) qu'il reste toujours, dans cette substance spirituelle, la puissance de résister. M. Stay conclut que, pour jouir d'une paix inaltérable, il faut fixer ses desirs aux biens éternels.

Felix, quem capiunt quæ summa æternaque constant ;
Illa fames quem vexat, & expectata voluptas
Suscitat ; haud illum nitor auri, purpureoque
Lumine collucens ostrum regale movebit,
Famaque transversum rapiat, nec blanda voluptas
Illiciet dulci perfusum fonte leporum.
Immotus res humanas versabitur inter,
Subjiciensque sibi mortalia quæque, feretur

Altiùs, atque caput sublimibus inser
astris,
Quo neque ventorum tempestas, nigra
que gliscunt
Nubila, nec tonitru, nec flumine con
cutitur mens,
Perpetuùm at cœlo ridet lux alm
sereno.

ARTICLE V.

EXTRAIT DE LA PRE MIÉRE Partie du Trai de l'Art de la Guerre de M. Maréchal de Puysségur, avec d Observations & des Réflexio traitées en abrégé..... Essai s divers principes de l'Art de Guerre, en partie extraits d Commentaires de M. de Fola sur Polybe, & de différents A teurs. Par M. le Baron de Tr verse, Chevalier de l'Ord

Royal & Militaire de S. Louis, Capitaine au Régiment des Gardes Suisses, & Brigadier des Armées du Roi. (Le tout divisé en deux Parties, & deux Volumes *in*-12.) *A Basle, chez Emanuel Thourneisen*, 1755; *& se trouve à Paris chez Briasson, rue Saint-Jacques, à la Science.*

Il est triste pour l'humanité que la guerre soit un mal souvent nécessaire, & que l'Art funeste de dépeupler la terre soit devenu une science qui a ses régles & ses principes. Il faut pourtant convenir que l'espèce humaine gagne à mesure que l'Art de la Guerre se perfectionne, parce que les Généraux habiles se respectant mutuellement, n'exposent point témérairement leurs soldats, & n'engagent point d'actions en pure perte & mal-à-propos.

L'Ouvrage, dont nous allons rendre compte, appartient aux Militaires; & il est fait pour eux; aussi leur est-il dédié. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de dire que cette Epître dédicatoire n'est point, comme la plûpart des Ouvrages de ce genre, un tissu de louanges fades ou frivoles. L'adulation qui est le vice & le partage des ames rampantes ou intéressées seroit un opprobre dans un Militaire, dont le caractère doit être la franchise & la vérité. M. le Baron de Traverse parle ainsi au Corps entier des Militaires. » C'est à vous, » Messieurs, que je prends la liberté de dédier mon Ouvrage, il » est du ressort de votre état : je » vous supplie de le regarder comme une preuve du desir que j'ai » de me rendre digne de l'honneur » d'être dans un Corps aussi respectable que le vôtre.

Les différents titres que portent

ces deux Volumes, sembleroient annoncer deux Ouvrages différens; & peut-être le dessein de l'Auteur, quand il les composoit, ne fut-il pas de les donner comme deux Parties d'un même Ouvrage. Il est cependant vrai qu'après une lecture réfléchie on trouve que ces deux Volumes ont entr'eux assez d'analogie, pour que l'un soit une dépendance & une suite de l'autre. La réunion de ces deux Parties forme un Corps de doctrine Militaire & remplit le projet de l'Auteur.

La premiére Partie renferme les principes; & dans la seconde on fait l'application de ces principes aux grandes opérations de la Guerre. Nous nous étendrons peu sur le premier Volume, parce qu'il est lui-même un Extrait du grand Ouvrage de M. le Maréchal de Puységur. Nous pouvons assurer que cet Extrait est fidèle : nous l'avons comparé avec l'Ouvrage du Maré-

chal. Quoiqu'un abrégé aussi judicieux soit lui-même un Ouvrage qui suppose beaucoup de mérite, M. le Baron de Traverse dit modestement : » Je croirai avoir lieu » d'être satisfait de mes peines, si » les défauts de mon Ouvrage pou- » voient au moins faire naître l'en- » vie de s'instruire mieux par la » lecture du véritable Auteur.

La science de la Guerre embrasse tant d'objets, qu'il n'est peut-être pas possible, même au génie le plus heureux, de posséder dans toute leur étenduë les principes & les régles de cet Art si varié. *Les plus grands hommes de guerre se sont trompés quelquefois, disoit M. de Turenne ; & le meilleur Général n'est pas celui qui ne fait point de fautes, c'est celui qui en fait le moins.*

Ainsi que tous les autres Arts la Guerre a ses systêmes : c'est à l'expérience qu'il appartient de

justifier la préférence que l'on peut donner aux uns sur les autres. Quelque respect que M. le Baron de Traverse ait pour les lumières de M. le Maréchal de Puységur, il ose quelquefois être d'un avis différent : mais alors il propose ses doutes & ses réflexions avec tant d'égards & de ménagemens pour ce grand Maître, qu'une pareille opposition est plus honorable à M. de Puységur que ne le seroit une admiration superstitieuse.

Dans l'Article premier du Chapitre X^e, de l'Art de la Guerre, le Maréchal établissant les régles que l'on doit observer pour faire les évolutions ou *motions* * Militaires, fixe à douze pieds ou à six petits pas la distance d'un rang à un autre. M. le Baron de Tra-

* M. le Maréchal de Puységur emploie plus volontiers le terme de *motions* que celui d'*évolutions*.

verse prétend que » si les distances
» des rangs étoient réduites à six
» pieds ou à trois petits pas, les
» divisions n'étant que sur trois
» rangs & même sur quatre, on
» pourroit faire faire les quarts de
» conversion en marche par divi-
» sion entière, ainsi que le fait la
» Cavalerie... Il n'est pas douteux,
» *dit-il encore*, que si les distances
» étoient réduites à six pieds, les
» manœuvres seroient infiniment
» plus simples & beaucoup moins
» sujettes à varier dans leurs prin-
» cipes « &c. C'est aux Maîtres de
l'Art qu'il convient de juger la
question, & de décider laquelle
de ces deux méthodes mérite d'être
adoptée. Nous nous contentons
d'insérer ici une Note qui se trouve
à la page 83, de l'Art de la Guerre.
» Il y a bien des Officiers qui au-
» roient de la peine à se persuader
» de la nécessité de cette distance
» de douze pieds d'un rang à l'au-

... Mais que l'on lise cet Arti-
sans esprit de prévention, &
ainsi que je l'ai pratiqué, on
e marcher & manœuvrer en-
:e un bataillon sur ces princi-
; on verra bien que lorsqu'il
a accoûtumé à ces motions à
gs ouverts, il se conserve tou-
rs en ordre : si un soldat se
:ange, on s'en apperçoit aussi-
, &c.

sques ici M. le Baron de Tra-
r, quoiqu'il pût penser d'après
même, s'est contenté de tra-
er & de penser d'après M. le
échal de Puységur. La seconde
e de cet Ouvrage nous pré-
un tableau plus étendu & plus
. Ce n'est plus l'Extrait d'un
particulier, c'est le résultat
out ce que les anciens & les
ernes ont écrit de plus pro-
sur l'Art de la Guerre. Ces
ères & ces richesses qu'il em-
te des autres, M. le Baron de

Traverse les augmente & se les approprie par la manière dont il les développe, & par les réflexions qu'il y ajoûte.

Depuis quelque temps, le zèle du bien public, peut-être aussi la mode ont tourné le génie & les talens de nos Auteurs vers les connoissances utiles. De-là sont nés tant de bons Ouvrages sur le Commerce & sur l'Agriculture. L'Art de la Guerre n'a point été négligé nous avons, sur toutes les parties qu'il renferme, des Livres excellents; & si nos Officiers ne sont pas instruits, c'est qu'ils ne veulent point faire usage des secours abondants qu'ils ont à leur portée. Il n'en est pas du métier de la Guerre comme de la plûpart des autres professions : dans celles-ci, quand on ne s'est pas mis en état d'acquérir les connoissances qu'elles exigent, on en est quitte pour quelques momens d'humiliation ; l

utes sont, pour ainsi dire, personnelles, & le public est vengé de votre ignorance par le mépris dans lequel vous tombez. Mais dans la profession des armes, outre le déshonneur qui flétrit un Officier ignorant, de combien de malheurs son ignorance ne le rend-elle pas auteur ? Il est comptable à l'Etat du sang des citoyens qu'il prodigue témérairement : aux yeux de la Religion & de la raison, il est l'assassin des soldats qui périssent, victimes de ses fautes & de son impéritie. Une pareille considération, jointe aux motifs de bienséance & d'honneur, fait de l'étude & de l'application un devoir d'état pour un Militaire ; & ce seroit remplir imparfaitement cette obligation rigoureuse, que de se borner aux connoissances que peuvent fournir les occasions & l'expérience. Elle est sans doute nécessaire cette expérience ; mais elle ne suffit

pas seule. Il n'est donné qu'à la Théorie & à la Pratique réunies de former un grand homme de Guerre. Condé, Turenne & Montecuculli n'ont été les premiers Généraux de leur siècle, que parce qu'ils ont joint l'étude la plus assidue & la plus profonde, à l'expérience la plus suivie, & aux talens les plus distingués.

» La connoissance parfaite des » évolutions, *dit M. le Baron de* » *Traverse*, est une partie des plus » essentielles pour un Général d'ar- » mée, puisqu'elle lui est nécessaire » pour sçavoir faire prendre à une » armée toutes les différentes posi- » tions qui peuvent lui convenir.« C'est sur cette base que porte tout l'édifice de la Science militaire: comment en effet pouvoir faire agir utilement les troupes, si on ne leur a point appris à manœuvrer? D'ailleurs la science des évolutions perfectionne & entretient la

iſcipline : des troupes bien exercées & bien diſciplinées ſont, à nombre égal, toujours victorieuses. C'eſt à l'ordre merveilleux que les Romains établirent dans leurs armées, que Vegèce attribue la conquête de l'univers ; *c'eſt auſſi de plus à cette même diſcipline que la République fut redevable de faire impunément des fautes*, ſelon la réflexion judicieuſe de M. l'Abbé de Mably dans la ſeconde Partie de ſes *Obſervations ſur les Romains*.

» Une des choſes les plus utiles » pour former de bons ſoldats, *con-» tinue M. le Baron de Traverſe*, » c'eſt de leur inſpirer l'eſprit du » Corps..... On me permettra de » faire obſerver qu'à bien conſi-» dérer l'importance de donner le » bon eſprit aux troupes, on trou-» vera qu'elle l'emporte même ſur » toutes les autres attentions de » diſcipline.« Cet eſprit de Corps

eſt une eſpèce de patriotiſme qui met en mouvement tous les reſſorts de l'ame, & lui donne cette activité qui fait triompher de tous les obſtacles : ſous l'impreſſion de cet intérêt général, les intérêts particuliers ſont comptés pour rien. Chaque ſoldat ſe croit ſolidairement chargé du ſoin de ſoûtenir & d'augmenter la réputation du Corps de troupes dans lequel il eſt entré : cet eſprit de Corps n'eſt, ſi l'on veut, qu'un être d'imagination ; mais quand on ſçait en faire uſage, cet être d'imagination produit les actions les plus éclatantes. Ne voyons-nous pas que les Sociétés les plus illuſtres & les plus diſtinguées dégénèrent à meſure qu'on néglige d'y maintenir cet intérêt général, cet eſprit du Corps ? Dans les beaux jours de leur République, les Soldats Romains n'étoient occupés que de la dignité & de la majeſté de leur Empire.

Empire. Cette image brillante les accompagnoit par-tout, & leur communiquoit ce courage intrépide, & cette chaleur qui tient de l'enthousiasme.

Mais comment inspirer aux troupes ce bon esprit ? M. le Baron de Traverse entre sur cela dans un détail plein de zéle pour le bien public : nous ne pouvons le suivre dans l'exposé qu'il fait des différens moyens qui peuvent introduire cette heureuse inclination dans les troupes. » Un des plus » efficaces, *dit-il*, seroit si l'on » faisoit de temps en temps, dans » les Régimens, des assemblées des » Commandans & Capitaines, pour » conférer ensemble sur les moyens » de répandre ce bon esprit dans » leur Corps. Les Capitaines en » feroient autant à l'égard des Offi- » ciers de leurs Compagnies : ceux- » ci également vis-à-vis des Ser- » gens & Caporaux ou Anspessades,

» lorsque les matières ag
» roient de leur ressort ;
» qu'il en seroit besoin, l
» raux ou Anspessades inst
» à leur tour leurs Escouad
» troduction de ces assemb
» par gradation, seroient
» qu'aux Soldats les instru
» ne pourroit produire qu
» bon effet« &c. Que ne
pas encore se promettre
blissement des plus légère
tions ! Les hommes de
tout ce que l'on veut qu'il
quand on sçait intéresser leu
propre. » Personne n'igno
» que la distinction produit
» prit des Grenadiers, qu
» ayant été mauvais soldats
» nent bons Grenadiers, d
» sont admis à l'être ; ce
» gradation leur releve le
» ge, &c.

Dans le Chapitre 12e
Baron de Traverse se décl

l'ordre de la Colonne, lorsqu'il s'agit de résister à la Cavalerie en plaine, d'aborder l'ennemi, de l'enfoncer & de le détruire par l'arme blanche, d'emporter un retranchement &c. C'est l'ordre qui a le plus de poids & d'impulsion, qui tient le mieux les forces réunies : nous renvoyons à l'Ouvrage, on y trouvera des vuës fort réfléchies sur les différentes manieres de faire manœuvrer une colonne.

Le 14e Chapitre nous paroît un des plus importans de tout l'Ouvrage, quoiqu'il ne présente que des maximes détachées dans le goût de celle-ci : « Les grands Capitai» nes, *dit l'Auteur*, qui n'agissent » que sur de grandes pensées, dont » les projets & les marches sont » bien concertés, & résultent d'un » profond dessein, ne peuvent man» quer de réussir dans ce qu'ils en» treprennent, sur-tout lorsqu'ils

» cachent leur vrai but en p
» nant des routes qui lui paroiss
» opposées.« Chaque maxime, c
tenue dans ce Chapitre, énon
pour ainsi dire, un principe : c
ce qui rend le morceau entier t
digne de l'attention du Lecteur.

v. La guerre défensive dema
peut-être plus de ressources
génie, que la guerre offensive
l'on ne s'en tient ordinaireme
celle-là que lorsque l'ennemi, inf
ment supérieur par ses forces, est
état d'entreprendre sur nous. C
donc alors un parti forcé : cette p
tion critique décide des talens d
Général. Céder toujours du terr
pour éviter un engagement,
n'est point entendre la guerre ; c
vrir un certain pays qu'il nous
important de conserver, & ab
donner l'autre qui nous l'est moi
c'est beaucoup contre des for
bien supérieures. Un Général
bile ira plus loin : il conserve to

il couvre ſes places ; il empêche que l'ennemi n'attente ſur aucune ; il le tient en haleine, le fatigue par de continuelles allarmes, déconcerte tous ſes projets, lui enleve des quartiers, mine ſon armée en détail, & finit par demeurer le maître de la campagne. C'eſt-là ce qui caractèriſe le grand homme de guerre, & c'étoit le talent admirable de M. de Turenne : telle fut la célébre campagne de 1674.

M. le Baron de Traverſe n'oublie point de parler du coup-d'œil ſi néceſſaire à la guerre, & qu'on peut appeller la logique du Général. Mais que doit-on entendre par ce *coup-d'œil militaire ?* C'eſt l'art de connoître la nature & les différentes ſituations du pays, où l'on fait la guerre ; les avantages & les déſavantages des poſtes que l'on peut occuper. C'eſt par cette connoiſſance de tout un pays qu'un grand Capitaine peut prévoir les

évenemens de toute une campa-
gne, & s'en rendre, en quelque
sorte, l'arbitre. Il n'y a rien à esp-
rer pour la victoire, si l'on est d-
pourvu de ce qui s'appelle *coup
d'œil* à la guerre. Ce talent si pr-
cieux n'est-il pas un don de
nature, que l'art ne peut imiter
remplacer ? » Non, *répond not.
» Auteur*, il n'est pas impossible
» l'acquérir ; mais on ne l'acquie
» qu'à force d'une très-grande pr-
» tique : pour se former dans cet
» connoissance, il faut que no
» imagination travaille consta-
» ment..... Les fourages forme
» beaucoup le coup-d'œil & l'a
» nent extrêmement.. Lorsqu'on
» en voyage, on examine, en m-
» chant, tout le pays qui se trou
» à portée de la vuë. On campe
» imagination une armée sur le t
» rein qui se découvre le plus
» vant nous ; on en considère
» avantages & les défauts ; on v

i peut être favorable à la
lerie, ce qui eſt propre à
nterie. Je forme imaginai-
nt les deux ordres de Ba-
, & je mets en œuvre tout
ie je ſçais de la tactique &
iſes de la guerre &c.
'eſt pas douteux que cette
le, ſi elle étoit ſuivie, ne
mnât d'excellents Officiers;
out devient inſtruction pour
itaire, qui a le génie ob-
ur. Xénophon nous apprend
grand Cyrus, occupé dès la
ande jeuneſſe du métier de
re, y rapportoit juſqu'à ſes
nens : s'il parut ſe livrer tout
à la chaſſe pendant ſes pre-
années, c'étoit dans le deſſein
endre propre à la guerre : ſur
Auteur rapporte l'inſtruction
Prince donna un jour à
inte, un de ſes Officiers Gé-
. Nous renvoyons à ce trait
ition (page 81, du ſecond

Volume de M. le Baron de Ti
verse.)

Le premier effet que produit
coup-d'œil militaire, est de fa
connoître tout le parti qu'on p
tirer d'un avantage qu'offre le t
rein. Il n'en est pas un seul qu
doive négliger; maisons, cassin
censes, tout mérite une attent
particuliére. Le poste le mo
considérable peut arrêter lo
temps les efforts d'un Corps
troupes, quand il est défendu
un Officier intelligent; & la glo
qu'on acquiert dans la défense d
mauvais poste, est comparabl
celle de la plus belle résistance d
une place forte. Dès sa jeunesse
Comte de Saxe annonça tout
qu'il devoit être par la mani
hardie, dont il défendit un vill
en Pologne. M. de Folard rappo
ce trait, nous allons en donne
précis.

Le Comte de Saxe avoit ap

it fait une trève entre les
xones & les Confédérés.
uvoir profiter de cette
& partit, vers la fin de
avec un nombre d'Offi-
s gens de sa maison. Il
s un Bourg, nommé Cra-
peine étoit-il à table
t l'avertir qu'il entroit
de Cavalerie dans le
étoient 200 Dragons
ievaux, commandés par
konoski. Le Comte de
ignoroit que la trève fût
songea aussi-tôt à se met-
ense : il n'avoit avec lui
uit personnes ; il fit ses
is, & attendit les Polo-
x-ci enfoncerent les por-
iterent dans les apparte-
s en furent chassés. Le
Saxe étoit par-tout, &
ple encouragea sa petite
resque toute composée
s, qui firent des prodiges

de valeur. Enfin les Polonois, qui n'avoient pas cru devoir trouver tant de résistance, se contenterent de bloquer la maison, & d'attendre le jour. M. Paschkonoski envoya un Officier sommer le Comte de se rendre avec menace de le brûler s'il différoit. Le Comte rejetta la proposition avec beaucoup de hauteur : il assemble ensuite ce qu'il avoit de monde, & dit qu'il ne voyoit point d'autre parti à prendre, pour sauver leur vie, que de sortir l'épée à la main ; mais qu'il falloit se hâter de profiter de la nuit, parce que le jour rendroit cette résolution téméraire & impraticable. Il sort donc à la tête de quatorze hommes qui lui restoient, & quoiqu'il fût blessé à la cuisse d'un coup de feu, il fond avec impétuosité sur une des Gardes, lui passe sur le ventre, & arrive à Sandomir, où il y avoit une Garnison Saxonne.

L'Auteur, d'après M. De Feuquieres, condamne les lignes qui présentent un front trop étendu : en général les lignes, à moins qu'elles ne soient très-fortifiées, peuvent tout-au-plus couvrir les quartiers d'une armée dispersée, & les mettre à l'abri d'une surprise, mais elles sont rarement avantageuses. D'ailleurs elles réduisent l'action purement à la défensive, privent de l'avantage du choc & de l'impulsion. Ces sortes de lignes sont presque toujours emportées lorsqu'elles sont attaquées. Témoins les déroutes que nous essuyâmes à Turin & à Barcelone, dans la guerre pour la succession à la Couronne d'Espagne.

Le meilleur retranchement que l'on puisse opposer à l'ennemi, c'est une rivière profonde, sur-tout quand les bords en sont défendus par un Général habile, qui connoît les avantages, & qui sçait en pro-

fiter. » Tenter le passage d'une ri-
» vière dans ces circonstances, *dit*
» *M. le Baron de Traverse*, c'est
» l'entreprise la plus délicate de la
» guerre : ce n'est point précisé-
» ment une affaire de ruse & de
» stratagème ; c'est une attaque de
» vive force. « Avant que de se résoudre à une entreprise si dangereuse, *dit Montecuculli*, on doit bien prendre ses mesures, considérer l'état des forces de son ennemi, les obstacles & les facilités dans l'attaque, comme dans la défense, les comparer ensemble comme un Juge désintéressé compare les raisons des parties dans une affaire civile, & examiner en rigueur tout ce que l'ennemi peut faire.

M. le Baron de Traverse expose avec beaucoup de clarté & d'intelligence, les dispositions & les précautions qui doivent précéder & préparer une opération si difficile

il donne auſſi les maximes & les régles qu'un Général doit employer pour empêcher le paſſage d'une riviere. » On doit, *dit-il*, former » des retranchemens proche la ri- » viere, établir des camps volants, » & ne pas imiter les Hollandois » qui en 1672 s'étant retranchés » ſur l'Iſſel, laiſſerent paſſer les » François & ſe former de l'autre » côté; leurs retranchemens s'étant » trouvés trop éloignés des rives du » fleuve.

Lorſqu'une place eſt aſſiégée, pour empêcher qu'elle ne ſoit priſe, il ne ſuffit pas d'y jetter quelques ſecours : ce n'eſt là qu'en reculer la priſe de quelques jours, quand l'ennemi eſt opiniâtre : il faut tâcher d'engager une affaire générale. C'eſt ainſi qu'en uſa M. de Villars, en 1711, lorſqu'il emporta Denain. Les Alliés ouvrirent la campagne avec un appareil de guerre formidable. Après la priſe

du Quesnoy, ils investirent Landreci. Leurs magazins étoient à Marchiennes, environ à neuf lieuës de leur siège : en quoi, dit M. de Folard, ils firent une grande faute. On se contenta d'une ligne de communication de Marchiennes à Denain ; on embrassa plus de terrein qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes, & cependant on ne jetta, dans ce poste important, qu'un Corps de dix-huit à vingt bataillons, avec quelques Escadrons.

Le tout se trouvoit séparé de l'armée par l'Escaut, sur lequel il n'y avoit qu'un seul pont. M. le Maréchal de Villars, instruit de cette négligence, fait un mouvement par sa gauche, en donnant de la jalousie par sa droite : par-là il dérobe à l'ennemi sa marche ; il arrive sur l'Escaut, le passe & enveloppe Denain ; il attaque les retranchemens, les emporte : on sçait

es furent les ſuites de cette
nte manœuvre qui ſauva la
e.

toutes les opérations de la
e, la plus importante & la
rillante c'eſt la bataille : pour
urer le ſuccès, la valeur des
es ſuffit-elle ? Non, ſans
. Combien d'armées, com-
s de ſoldats courageux, ont
ttues, parce qu'elles étoient
nandées par des Chefs ſans
ience & ſans talens! C'eſt du
ordre & de la bonne diſpoſi-
des troupes, c'eſt de l'intelli-
e & de la préſence d'eſprit du
ral, que dépend la victoire.
ſuffit pas de connoître les
es de bataille qui ont réuſſi ;
ut être en état par ſoi-même
imaginer de nouveaux, ſui-
la ſituation des lieux, la qua-
t la quantité de ſes forces, &
elles de l'ennemi. La diffé-
. des terreins exige diffé-

rents plans : c'est elle qui détermine l'emploi & le placement de l'Infanterie, de la Cavalerie & de l'Artillerie. L'inégalité du champ de bataille entraîne une infinité d'avantages ou de désavantages. » Un » ravin, un rideau, un bois, une » hauteur, un village, un chemin » creux, un défilé, un marais &c. » tout doit exciter l'attention du » Général, parce que tout peut lui » servir ou lui nuire.« M. le Maréchal de Luxembourg dut le gain de la bataille de Fleurus à un mouvement qu'il fit faire à sa seconde ligne, de la gauche à la droite, sans que l'ennemi s'en apperçût ; ce mouvement se fit à la faveur des bleds qui étoient fort hauts, & de la plaine inclinée, où la seconde ligne avoit son poste. M. de Waldeck, qui commandoit les Alliés, négligea de la faire reconnoître, & ce fut par-là qu'il fut battu.

M. le Baron de Traverse parle,

ns le Chapitre 35^e, de la bataille
: Fontenoy. » Tout le monde
ſçait, *dit-il*, qu'à la bataille de
Fontenoy, le village qui en porte
le nom, & la redoute du bois
de Bary formerent les deux
points d'attaque qui ſe préſenterent
à l'ennemi; que leurs troupes
deſtinées à ces attaques, furent
maltraitées par notre feu
d'Artillerie & de Mouſqueterie;
qu'elles ſe repliérent ſur leur
droite & ſur leur gauche, & ſe
rejoignirent entre les deux points
d'attaque, & que formant ainſi
une maſſe de troupes produite
par le hazard (qu'on appella *colonne*,)
elles marcherent en
avant & vinrent fondre ſur le
centre de notre premiére ligne,
qu'elles n'eurent pas grand peine
à vaincre, vû le peu de réſiſtance
que pouvoit oppoſer une troupe
formée ſur quatre rangs. Cependant
ce début qui paroiſſoit me-

» nacer le succès de nos armes
» n'avoit pas de quoi étonner l
» jugement d'un Militaire enten
» du : il étoit aisé de prévoir que
» pour peu qu'on opposât de ré
» sistance à cette masse de troupes
» elle seroit nécessairement dispe
» sée. Le plan d'attaque projett
» par les ennemis, avoit été cu
» buté ; & le hazard en avoit pro
» duit un tout nouveau, qui n'éto
» soûtenu de rien, point réfléchi
» fait à la hâte & en désordre,
» qui ne devoit sa naissance qu
» l'impétueuse valeur des troupe
» Angloises, seul & unique mo
» bile qui, si je l'ose dire, les fa
» soit avancer machinalement &
L'Auteur examine ensuite quel au
roit pû être le plan d'attaque l
plus avantageux pour les ennemis
il expose le systême qu'il auro
suivi à leur place, & relativemen
à notre position : c'est aux Maîtr
de l'Art d'apprécier la bonté de

systême : nous dirons seulement que, s'il est tout ce qu'il nous paroît être, nous devons nous féliciter qu'il n'ait pas été celui de l'ennemi. Il n'est point d'ordre de bataille qui n'ait quelquefois réussi, comme il n'en est point qui n'ait échoué : la meilleure disposition n'est pas toujours un sûr garant de la victoire. M. de Folard n'a-t-il pas prétendu que l'ordre de bataille formé par Varron à Cannes étoit le chef-d'œuvre de la tactique ? Cela n'empêcha pas Varron d'être battu par Annibal. Le même M. de Folard dit que le Général Cartaginois fut moins redevable de la victoire à l'excellence de son ordre de bataille, qu'aux fautes commises par Varron, dans le cours même & la durée du combat.

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Ode à la Fortune.

Il faut cependant ajoûter, pour la gloire d'Annibal, que ce grand Capitaine avoit le talent inestimable de connoître en peu de temps le caractère des Généraux que Rome lui opposoit. Il commençoit par les étudier avant que d'en venir aux mains avec eux, & sur la connoissance qu'il en avoit, il dirigeoit ses opérations. Il dut donc s'attendre aux fautes que fit Varron; il les avoit prévues, ou même il les avoit fait naître. Car il sembloit, *dit Tite-Live*, qu'il assistât aux conseils de ses ennemis. *Nec quidquam eorum quæ apud hostes agebantur eum fallebat, ... omnia ei hostium, haud secùs quam sua, ipsi nota erant.* Tit. Liv. L. 22.

Sçavoir vaincre & profiter de la victoire, c'est l'éloge que mérita César : ce grand homme comptoit pour rien ce qu'il avoit fait, lorsqu'il lui restoit quelque chose à faire.

actum reputans, ubi quid supereſſet agendum.

Lucan.

de Turenne, que l'on peut
ıer après Céſar, diſoit qu'il
ıit plus un Général qui con-
t un pays, après une ba-
perdue, que celui qui l'avoit
e, & n'avoit pas ſçû en pro-
L'Amiral de Coligny, & le
: d'Orange, depuis Roi d'An-
te, furent preſque toujours
. Mais comme ils ſçavoient
rre, ils rendoient, par l'ha-
de leurs manœuvres, la vic-
ſouvent inutile à leurs enne-
Une armée, *dit M. le Baron*
Traverſe, n'eſt point abîmée
néantie pour avoir perdu le
np de bataille, & abandonné

» sa défaite...Que ne faut-il p
» rendre une bataille déci
» complette ! elles ne le so
» que jamais. On voit l'enne
» terré, foulé aux pieds : il se r
» on diroit que le victorie
» marché que sur des ressorts

Les Mémoires du Duc de
nous fournissent un exemple
que peut une armée, même
une défaite, quand elle est
mandée par des Généraux h
Dans la plaine de Rheinfel
Ducs de Weimar & de Roh
rent battus ; ils perdirent
hors le courage & la confian
soldats qui échaperent au f
l'ennemi. Le Duc de Weim
recueillit à cinq ou six lieu
champ de bataille : mais que
il se voyoit sans vivres, sans
pages, sans munitions. Le D
Rohan, l'homme du monde l
fécond en ressources hardi
vigoureuses, a le courage

espérer, & il propose de retourner à l'ennemi. L'avis étoit digne du Duc de Weimar ; il lui plut ; on sonde les Officiers & les Soldats, tous répondent qu'ils sont prêts à recommencer le combat : l'ordre se donne, on fait une marche forcée, on arrive le matin à la vuë de l'ennemi, on l'attaque sans lui donner le temps de se reconnoître, il est vaincu sans presque aucune résistance.

Le dernier Chapitre est comme le précis de tout l'Ouvrage. M. le Baron de Traverse y présente en grand le tableau des qualités nécessaires à un Général d'armée : ce morceau est plein de force & de vérité. Quand on connoît si bien toutes les qualités qui forment un bon Général, on a soi-même tout ce qu'il faut pour le devenir. Un des premiers soins du Général, c'est, *dit notre Auteur*, d'étudier le génie du Chef qui lui est opposé.

Cette attention est, sans
nécessaire; mais ne pourr
arriver que cette étude
connoissance ne servissent q
commettre des fautes plus
tes & plus réfléchies? Cett
vation que nous hazardons
fiée par l'anecdote suivant
des Mémoires de M. de
Rabutin.

En 1657, le Vicomte
renne forma le siége de C
que le grand Condé résol
courir. » Le Maréchal av
» d'abord l'aîle droite de
» lerie sur une grande a
» mais deux heures après
» fait réflexion que le Pri
» sçavoit que le moindr
» taine seroit assez fin
» poster en pareille renco
» un petit sentier plutôt
» un grand chemin, aur
» bonne opinion de lui (T
» pour croire qu'il seroi

» chose, changea de poste & vint » prendre celui d'une petite ave-» nue; il est vrai que, pour le mal-» heur de M. de Turenne, le Prince » jugea qu'il auroit fait la même » réflexion, & venant avec trois » mille chevaux par le grand che-» min, où il n'y avoit que quelques » Escadrons clair-semés, il entra » dans Cambray.« Sur quoi M. De Bussy dit : La grande estime que le Prince avoit de M. de Turenne, attira à celui-ci cette disgrace, & il eût mieux valu pour lui que M. le Prince l'eût un peu moins estimé en cette occasion.

Les Ouvrages qui, comme celui-ci, sont pleins de préceptes & d'instructions, veulent être lûs dans leur entier : ainsi notre Analyse ne doit qu'inviter & préparer le Lecteur ; elle ne peut satisfaire pleinement sa curiosité.

ARTICLE VI.

LETTRE AUX AUTEUR[S] de ces Mèmoires, sur les der[-] niers Volumes de l'Edition nou[-] velle des Œuvres de S. Ephre[m]

PERMETTEZ, MM. RR. PP[.] que je me plaigne de vou[s] & de vos Mémoires au suj[et] de l'Edition des Œuvres de sai[nt] Ephrem, consommée à Rome e[n] 1746.* Vous nous avez fait con[-] noître, en divers temps, les pre[-]

* La raison de notre silence est le lon[g] intervalle de temps qui s'est passé entr[e] la publication des derniers Volum[es] de cette Edition, & la communicatio[n] qui nous en a été faite. Nous n'avo[ns] vû ces derniers Volumes qu'en 1751[,] cinq ou six ans après l'Edition consom[-] mée à Rome.

niers Volumes de ce grand Ouvrage : je trouve du moins, dans le cours de vos Mémoires pour l'année 1742, trois Extraits qui le concernent. Ils sont très-instructifs ; mais vous n'avez pas continué d'en donner de semblables pour les derniers Volumes. Je ne trouve pas même ces Tomes annoncés dans votre Journal ; je parle du troisième Tome en Syriaque & en Latin, & des deuxième & troisième en Grec & en Latin : car vous sçavez, MM. RR. PP., que toute l'Edition comprend six Volumes in-fol. L'Editeur des deux premiers est votre Confrère le P. Benoît ou Benedetti, Jésuite, Syrien de Nation ; mais appliqué trop tard à ce travail, il n'a pû le finir, & c'est M. Assemani, Archevêque d'Apamée, qui a donné le dernier Tome Syriaque & Latin, avec les trois pour le Latin & le Grec. Je mets ici le *Latin* avant le *Grec*, parce

que, la plûpart du temps, ce Latin de S. Ephrem est le même qu'on avoit déja, dans l'Edition donnée par Gérard Vossius ou *Voskens*, Prévôt de Tongres & assez habile homme. Je crois pourtant qu'on auroit dû donner une autre Traduction ; rien de plus convenable, puisqu'on se déterminoit à publier le texte Grec enseveli si long-temps dans les Bibliothèques.

Mais quoiqu'il en soit, j'aurois souhaité, MM. RR. PP., que vous eussiez eu le temps, ou la volonté, d'apprécier au juste les trois derniers Tomes de cette grande Edition ; sur-tout ceux où l'on voit le Grec & le Latin ; & en particulier le dernier qui comprend une multitude d'Ouvrages qui n'avoient jamais paru en Grec, non pas même dans l'Edition faite à Oxford en 1709, quoique d'ailleurs magnifique, & plus correcte que celle de Rome. Oserois-je bien vous mar-

.ci trois autres desirs que
ire la lecture des Œuvres de
nirable Docteur de l'Orient ?
. Ephrem répand sur tout ce
it une onction qui se com-
ue intimement à l'ame, &
énètre de respect pour Dieu,
inte pour ses jugemens, de
ce en ses miséricordes. Les
, dont ces saints Ouvrages
mplis, les aspirations qu'on
ve, & qui sont variées en
anières différentes, embra-
cœur : ce feu n'est pas une
passagère qui s'éteint à la
a lecture ; c'est une impres-
ofonde que j'appellerois bien
ndie spirituel, une destruc-
ne dévastation des penchans
es, si je ne craignois que
e m'accusassiez de donner
excès, ou de manquer de
n Théologique dans mes
. Mais enfin voici mon desir,
crois plus propre à justifier

que, la plûpart du temps, ce L
de S. Ephrem est le même q
avoit déja, dans l'Edition don
par Gérard Vossius ou *Voske*
Prévôt de Tongres & assez ha
homme. Je crois pourtant q
auroit dû donner une autre T
duction; rien de plus convena
puisqu'on se déterminoit à pul
le texte Grec enseveli si long-te
dans les Bibliothèques.

Mais quoiqu'il en soit, j'au
souhaité, MM. RR. PP., que
eussiez eu le temps, ou la volo
d'apprécier au juste les trois
niers Tomes de cette grande
tion; sur-tout ceux où l'on
le Grec & le Latin; & en par
lier le dernier qui comprend
multitude d'Ouvrages qui n'av
jamais paru en Grec, non pas m
dans l'Edition faite à Oxfor
1709, quoique d'ailleurs ma
gue, & plus correcte que cel
Rome. Oserois-je bien vous

quer ici trois autres desirs que m'inspire la lecture des Œuvres de cet admirable Docteur de l'Orient ?

I. S. Ephrem répand sur tout ce qu'il dit une onction qui se communique intimement à l'ame, & qui la pénètre de respect pour Dieu, de crainte pour ses jugemens, de confiance en ses miséricordes. Les prières, dont ces saints Ouvrages sont remplis, les aspirations qu'on y trouve, & qui sont variées en mille manières différentes, embrasent le cœur : ce feu n'est pas une ardeur passagère qui s'éteint à la fin de la lecture ; c'est une impression profonde que j'appellerois bien un *incendie* spirituel, une destruction, une dévastation des penchans terrestres, si je ne craignois que vous ne m'accusassiez de donner dans l'excès ; ou de manquer de précision Théologique dans mes paroles. Mais enfin voici mon desir, & je le crois plus propre à justifier

mes pensées, que tout ce qui pou
roit m'échapper ici à la louan
des Œuvres de S. Ephrem. Je vo
drois qu'un homme sçavant & ve
tueux fît un choix dans toute ce
grande Edition, qui n'habite q
les Bibliothèques des Princes
des Communautés ; qu'il tradui
en notre Langue ces morcea
choisis, ou bien qu'il en form
un Corps de doctrine spirituell
sans s'astreindre à traduire de su
& littéralement. Je crois qu'un
Ouvrage feroit de grands fru
dans les ames, & non-seulem
dans celles qui sont déja livrée
la piété, mais encore & princi
lement même dans les cœurs
prodigues, dans ces hommes
ont abandonné Dieu & qui l'out
gent sans cesse. Quels effets n'o
reroient point sur eux, avec
grace de Dieu, tant de portr
terribles de la mort & des ju
mens éternels ! Quelle comp

tion ne feroient pas naître tant de discours où le Saint détaille ses foiblesses, & dit des choses qui percent jusqu'au plus profond de l'intérieur ! Quelle lumière ne porteroient point, dans les esprits, tant de sentences vives, animées, qui se retiennent sans effort, & qui ne manquent jamais de frapper leur coup quand elles se représentent à l'esprit ! C'en est assez, MM. RR. PP., sur ce premier desir. On le prendra peut-être pour le fruit de l'enthousiasme ; mais je n'ai qu'un mot à dire : S. Ephrem fut un des plus grands hommes du quatrième siècle ; il ne parut occupé que des grandes vérités du salut ; il s'humilia sans cesse sous la main d'un Dieu terrible ; il prêcha & pratiqua la plus austére pénitence, toujours dans la vuë de *préparer un trésor pour la dernière heure* : car c'étoient-là ses expressions. Si l'on est enthousiaste au XVIIIe siècle,

en se remplissant des même[s]
sées, les mots ne faisant r[ien à]
l'affaire, on peut, sans ho[nte &]
sans crainte, adopter la déno[mina-]
tion, & toutes celles que le
& l'irréligion ont données,
tous les temps, aux saints an
Dieu. Mais je viens à mon s[ujet]
desir.

II. Je crains, MM. RR. P[P. de]
faire ici votre fonction, c'est-
de parler en Critique : quali
ne m'appartient point, & d[ont je]
sens tous les inconvéniens. C
dant je suis véritablement fâ[ché de]
l'état où se trouve l'Editi[on de]
S. Ephrem ; je parle sur-t[out du]
dernier Tome Grec & Lat[in. Il]
faut de deux choses l'une, c
l'Editeur, M. Assemani, ait
laisser ; dans le texte, tou[tes les]
fautes des Mss., ou que n
pû gouverner lui-même l'i[mpres-]
sion de ce Volume, il l'ait
à quelqu'un qui ne sçavoit

de Grec, ou qui en sçavoit très-peu. C'est une chose étonnante, en effet, que la multitude de fautes dont ce texte fourmille ; on y est arrêté par des mots tronqués, par des phrases infiniment mal ponctuées ; & sans le Latin, qui est à côté, on seroit souvent hors d'état de saisir le sens du saint Docteur. Le malheur encore est que cette partie de l'Edition ne se trouve point dans le Grec d'Oxford : ainsi l'on est obligé de travailler soi-même, de deviner, d'aller à la découverte : or je souhaiterois de tout mon cœur qu'on réimprimât ce Volume ; entreprise qui pourroit se faire à Venise où l'on imprime tant de saints Pères : car je ne parle pas de notre France totalement déchue à cet égard : elle a produit des miracles en ce genre, & aujourd'hui ses belles Editions se donnent pour rien. Mais je vous laisse, MM. RR. PP., cette plainte à faire ; si vous

'aimez pourtant mieux la suppri-
ner comme inutile, le siécle pré-
sent n'étant presque plus susceptible
de pensées qui aillent au vrai bien
& au vrai beau. Je me contente de
vous faire observer qu'il est très-
fâcheux que le dernier Tome de
S. Ephrem soit si défectueux dans
la nouvelle Edition. Les deux au-
tres Tomes (du Grec & du Latin)
sont mieux, quoique le second ne
soit pas non plus exemt de fautes
grossiéres.

III. Le dernier de mes desi
à l'égard des Œuvres du S. Docte
de Syrie, concerne un point
controverse. Sans doute qu'il
été à propos, en donnant l'Editi
de former un résultat des se
mens de S. Ephrem sur les dog
de la Foi : on y auroit fait voir
la Syrie pensoit, au IV^e^ si
comme l'Eglise Catholique-
maine pense aujourd'hui. Les
troversistes auroient puisé

peine, à cette ſource de doctrine, & les vrais Catholiques euſſent été très-édifiés en reconnoiſſant toute leur croyance dans des monumens ſi anciens. Mais, ſans étendre mes vues à tous les points de notre Foi, je déſirerois du moins qu'on eût pris ſoin de bien expliquer un texte qui regarde la ſainte Euchariſtie : on le trouve au troiſième Volume (Grec & Latin) dans le diſcours où S. Ephrem combat *ceux qui veulent ſonder la nature du Fils de Dieu.* Ce Diſcours avoit été traduit par Gérard Voſſius ; & les adverſaires de la préſence réelle n'avoient pas manqué d'y relever le texte dont nous voulons parler ; le voici : *Attende quomodo panem benedixit ac fregit in figuram immaculati corporis ſui ; calicemque in figuram ſanguinis ſui benedixit, deditque diſcipulis*, &c. Les Docteurs Catholiques, & le Traducteur lui-même, Gérard Voſſius, ont

fait des efforts pour montrer que ce passage ne favorise point les Sacramentaires. Vous trouverez, MM. RR. PP., dans l'Histoire de D. Ceillier (Tome VIII.) une discussion sur ce point : l'Auteur y rapproche sçavamment & très-à-propos d'autres textes du même S. Ephrem ; & dans ces textes rien de plus clair que le dogme de la présence réelle. Je puis vous citer en particulier le passage suivant, qui est tiré du Discours même dont les Sectaires font usage : *Participa immaculatum Corpus & Sanguinem Domini tui, fide plenissimâ, certus quòd agnum ipsum integrè comedas.* D. Ceillier n'oublie point ces belles paroles, & je ne puis disconvenir que toute cette controverse ne soit bien traitée dans son Livre aussi-bien que dans les Notes de Vossius.

Mais enfin, comme nous n'avions jusqu'ici le Discours de S. Ephrem

que d'après la Traduction Latine, je me suis toujours défié de cette leçon, & je trouve en effet que le Grec est bien plus favorable à la croyance Catholique : car voici premièrement le texte objecté par les Calvinistes, je dis le texte Grec que Vossius avoit sous les yeux en faisant sa version : Πρόσεχε πῶς τὸν ἄρτον εὐλογῶν, κλάνει (il faut κλάει ou κλᾷ) αὐτὸν ἐν τύπῳ τοῦ σώματος τοῦ ἰδίου ἀχράντου, καὶ τὸ ποτήριον πάλιν πῶς ἐν τύπῳ αἵματος εὐλογεῖ, καὶ δίδωσιν &c. Ce qui doit être traduit ainsi : *Attende quomodo benedicens panem, frangit ipsum in signo proprii sui corporis immaculati ; & quomodo rursùm calicem benedicit in signo sui corporis & dat discipulis suis &c.* Je crois, MM. RR. PP., que vous sentez la différence de cette Traduction d'avec celle de Vossius : celui-ci dit que Jesus-Christ *benit & rompit le pain pour être la figure de son corps &c.* & le Grec porte

que Jesus-Christ bénissant le
(ou après l'avoir béni) le r
dans le signe de son corps;
à-dire dans *le Sacrement*, da
espèces qui subsistent après l
nédiction ou Consécration: (
est de la plus grande exact
L'Eucharistie est un *Sacremen*
signe, & sous ce rapport el
rompue, partagée, quoiq
Corps de Jesus-Christ persév
son entier sous chaque part
Il faut dire la même chose d
lice, excepté que la fraction
convient pas: aussi S. Ephren
il seulement que Jesus-Christ
le Calice dans le signe de son
& le donna à ses Disciples.

En second lieu, le texte
tire du même Discours pour
voir que S. Ephrem a tenu la
sence réelle, se lit dans Vo
comme on a vû plus haut: *I*
cipa immaculatum corpus &
guinem Domini tui, fide ple

tis, certus quòd agnum ipsum integrè comedas : or, dans le Grec, au lieu de *integrè*, on lit *verè*, ἀληθῶς : jamais ce mot n'a signifié *integrè* ; & l'on conçoit que *verè* exprime parfaitement le dogme de la présence réelle.

Troisièmement, je trouve encore, dans ce Discours, un texte considérable, & plût à Dieu que le nouvel Editeur nous l'eût rendu comme il faut, c'est-à-dire, sans fautes typographiques. S. Ephrem dit: Jesus-Christ nous a donné, à nous hommes charnels, un feu & un esprit à manger, à boire, & à sacrifier ; c'est-à-dire son corps & son sang : Πῦρ καὶ πνεῦμα παρέσχεν ἡμῖν τοῖς σαρκικοῖς ἐσθίειν τε καὶ πίνειν, καὶ θύειν ἐπ' αὐτῷ (je crois qu'il faut lire ou θύειν ou θυσίαν) τοῦτ' ἔστιν τὸ σῶμα αὐτοῦ &c. Le Traducteur Latin ne s'est point embarrassé de ce mot qui dénote le *Sacrifice*, & dans la nouvelle Edition, le Latin

eſt tel que l'a donné Voſſius. Vou
avouerez pourtant, MM. RR. PP.
que la choſe en valoit la peine, &
qu'il n'étoit pas indifférent de nou
faire connoître le ſentiment d
S. Ephrem ſur le ſaint Sacrifice d
l'Euchariſtie.

Enfin je veux vous faire obſerve
que, dans ce même Diſcours, i
eſt preſque toujours queſtion d
foi : je n'en excepte pas les endroit
qui traitent de l'Euchariſtie : tou
jours le ſaint Docteur recommand
la Foi, la pureté de la Foi, la viv
cité de la Foi. Mais ne penſons pa
qu'il nous indique par-là le ſe
figuré, ni qu'il eſtime que le cor
de Jeſus-Chriſt & la manducatic
de ce Corps adorable n'eſt & ne
fait que par la foi. S. Ephrem exi
ici la foi pour le Myſtère de l'I
carnation, pour le miracle des n
ces de Cana, pour celui de la mu
tiplication des pains, pour l'actic
du lavement des pieds, pour l

onstances de la Passion,
es injures, les senten-
l'ouverture du côté de
,) enfin pour sa Résur-
Or tout ceci ne s'est-il
figure ? ce seroit une
ne folie de le penser.
parle de même du Sa-
l'Eucharistie ; & il veut
ndre que c'est une vive
applique les fruits de
stère, ainsi que de tous
Je finis ici, MM. RR.
nirant toujours de plus
multitude & le prix des
e les vrais fidèles peu-
rir dans les Œuvres de

Je suis, &c.

embre, 1755.

ARTICLE VII.

LA VIE DU CHANCELIER *François Bacon*; traduite de l'Anglois. Volume *in*-12. A Amsterdam, M.DCC.LV.

LA vie du célèbre Chancelier Bacon occupe ici 250 pages d'un Volume qui en comprend 308. Comparée à celle qui est à la tête de ses Œuvres (Edition de 1665,) cette vie est aussi chargée & ornée que l'autre est simple & unie. L'Auteur a mêlé, & comme pénétré ensemble, l'Histoire de Bacon & l'Histoire d'Angleterre durant la vie du Chancelier. Pour peu que celui-ci ait eu de part à quelque évenement, public ou particulier, on ne manque guères de rapporter cet évenement avec toutes ses dépendances. Tous les per-

ſonnages qui ont joué quelque rôle avec Bacon ſur le théatre de la Grande-Bretagne, ſe montrent dans ce tableau & l'embelliſſent, au danger même d'offuſquer quelquefois le principal perſonnage. Le Peintre quitte ſouvent le portrait de ſon Héros, pour faire celui des Rois, des Reines, des Favoris, des Miniſtres qui étoient les grands acteurs de la ſcéne où Bacon a paru. Loin d'être de ſimples copies d'anciens tableaux, ces portraits ſont chargés de traits trop neufs pour être tout-à-fait reſſemblans: on ſent la touche d'un pinceau libre & hardi, qui, à ſon gré, retranche, ajoûte, & même corrige l'antique.

Mais cet Hiſtorien n'en eſt pas moins eſclave des préjugés communs à tant d'Ecrivains de ſa Nation: ſouvent même ſa plume enchérit ſur leur licence. Outre la liberté abſolue de conſcience qu'il revendique avec les Réformés, il

reclame *une liberté de penſer*, dont les privilèges ſont ſuſceptibles d'une extenſion trop indéfinie : ſi toutes ſes prétentions étoient ratifiées, bientôt les Princes, réduits à ne rien commander, ſeroient plus dépendans que leurs ſujets ; & les Paſteurs, contraints à tout tolérer, ſeroient plus foibles que leurs ouailles. Ainſi cette liberté, ſuppoſé même qu'elle retranchât quelques abus accidentels & paſſagers, en entraîneroit néceſſairement de plus eſſentiels & de plus durables. Pour montrer juſqu'où l'Hiſtorien pouſſe la témérité, il ſuffit de citer une ſeule de ſes propoſitions : Dieu, dit-il, *ſemble avoir laiſſé (la Religion) au choix de l'homme*. N'eſt-ce donc pas Dieu qui a révélé le culte que nous profeſſons ? Loin de laiſſer le choix libre, ſa révélation connue n'impoſe-t-elle pas l'obligation de l'embraſſer ?

Dans une Hiſtoire écrite en An-

gleterre, nous ne sommes pas absolument surpris qu'on ait semé ces principes d'indépendance; mais en nous la communiquant, en la traduisant dans notre Langue, on auroit dû l'accompagner de Notes & d'Observations qui en fussent le contre-poison. La plûpart de ces licences Anglicanes qui ne peuvent que scandaliser les bons François, comme les vrais Chrétiens, sont étrangères à la vie de Bacon: souvent on ne les insinue, on ne les débite qu'à la faveur de beaucoup d'exaggérations dans les faits & dans les caractères historiques. Pour étendre la critique à tous les endroits où ces reproches peuvent s'appliquer, il faudroit multiplier les réflexions & les recherches au-delà des bornes où nos Extraits doivent se renfermer. Ainsi nous ne nous engageons pas à suivre pied à pied l'Historien de Bacon: nous nous attacherons plus à faire

connoître le Héros, que les défauts de cette Histoire.

François Bacon fut le plus jeune des deux enfans que Nicolas Bacon Garde des Sceaux & Grand Chancelier d'Angleterre, eut d'un second mariage contracté avec la fille d'Antoine Cooke, Précepteur d'Edouard VI. Il nâquit le 22. Janvier 1561.* Avant sa seizième année il finit le cours de ses études dans l'Université de Cambridge, & dès lors, à ce qu'on prétend, il connut *le vuide & l'inutilité* de la Philosophie qu'on lui avoit apprise; il sentit qu'il falloit *d'autres fondemens & d'autres matériaux* pour bâtir l'édifice des connoissances utiles. Il fut donc suscité pour être le *premier*, le *grand Restaurateur* de la Philosophie; c'est-à-dire, dans le sens de son Historien,

* Les autres Historiens & M. De Chauffepié mettent l'an 1560.

pour mettre *le véritable sçavoir à la place du Fatras Aristotelique : car alors*, ajoûte-t-on, *les décisions d'Aristote étoient reconnues infaillibles en matière de raisonnement.*

On paroît confondre ici le texte d'Aristote avec la glose de quelques-uns de ses Commentateurs. Dans l'art de raisonner, ce Philosophe fut toujours un guide sûr. Bacon lui-même reconnoît, dans Aristote, un génie supérieur & une pénétration merveilleuse. Il reproche à cet ancien Philosophe d'avoir songé à devenir, moins le Sectateur de la nature, que le Fondateur d'une secte : il le regarde tantôt comme un spéculatif qui cherche plus à justifier qu'à rectifier ses idées par ses observations & par ses expériences ; tantôt comme un conquérant moins jaloux de s'établir dans le vrai régne de la nature que de ravager l'empire des autres Philosophes, & d'élever son trône

ſur les débris de leurs écoles; tantôt enfin comme un Athlète plus curieux de vaincre ſes rivaux par le talent de la diſpute que par le mérite des recherches. Au reſte ce jugement de Bacon n'étoit pas tant formé ſur la lecture des Ouvrages d'Ariſtote, que ſur le commerce qu'il avoit eu avec les partiſans outrés de la Philoſophie Péripatéticienne.

Le père de Bacon crut ſon fils, à l'âge de ſeize ans, aſſez mûr pour voyager: il ne ſe trompa point: dans ſes courſes, ce jeune voyageur ne s'occupa point à étudier les Langues, ni les modes étrangères, mais à réfléchir ſur le génie des peuples & ſur leurs différents gouvernemens. Le fruit de ſes réflexions s'eſt conſervé parmi ſes Œuvres: ce ſont des *obſervations ſur l'Etat général de l'Europe*. Son père mourut avant que d'avoir reglé & aſſuré les avantages qu'il lui deſtinoit. Cette prédilection

dilection étoit juste, puisque François Bacon avoit beaucoup plus de mérite que son frère. D'ailleurs ses talens l'invitoient, & son goût le fixoit uniquement à l'étude des Sciences; carrière sans doute la plus stérile & la plus ingrate de celles qui s'ouvroient devant le fils d'un Chancelier d'Angleterre. Par le défaut de fortune, Bacon fut forcé à prendre une profession; il choisit l'étude du Droit comme la plus conforme à sa passion pour les Sciences. La douceur de son caractère égalant la supériorité de son génie; ses émules ne furent point blessés de la préférence que la Reine Elisabeth lui accorda, en choisissant un Jurisconsulte de vingt-huit ans pour son *Avocat extraordinaire*, ou plutôt pour un de ses Avocats: car ils étoient plusieurs.

Alors la Science du Droit étoit hérissée d'épines, dont elle n'est pas encore entièrement purgée: notre

Historien en fait des reproch
peut-être trop picquans, aux
tres qui l'enseignent. Bacon
né pour sentir ce qui manquoi
son temps, aux Sciences &
Sçavans : la profondeur de se
flexions, & l'étendue de ses lu
res pénétroient depuis les
miéres racines jusqu'aux der
branches qui constituent l'arb
Sciences. Les fibres les plus
ceptibles, comme les rame
plus sensibles, leur cours
liaisons, leur distribution
commerce, leur dépendan
proque, rien de tout cela r
poit à ses regards : son gén
& naturellement méthodi
brassant tout sans rien co
traça un plan d'encyclopé
admirera toujours. C'est
beau qui éclairera tous
un fil sûr qu'il faut saisir
cher d'un pas ferme &
les voies du sçavoir.

L'Hiſtorien ſe hâte de tirer Bacon de *l'ombre de ſon cabinet*, & de le produire au grand jour. Ici l'homme de Lettres devient un homme d'Etat : le théatre où on l'expoſe s'ouvre par un tableau où l'on peint la Cour d'Angleterre. L'Hiſtorien ne rappelle le ſouvenir de la Reine Marie que pour répandre ſur la ſcéne, une obſcurité lugubre. Eliſabeth ſon Héroïne, en ſuccédant au thrône, diſſipe l'orage & ramène la ſérénité. Cependant la vie & les biens des Catholiques Anglois ne furent pas épargnés ; mais on fait ici à Eliſabeth plutôt un mérite qu'un crime de la révolution qu'eſſuya, ſous ſon régne, l'Egliſe Catholique d'Angleterre. On ne parle point des malheurs de Marie Stuart : la fin tragique de cette Reine eſt une tache à la mémoire d'Eliſabeth. Au reſte, ſi nous ne pouvons nous empêcher de regretter le ſang Catho-

lique qui ſouilla le thrône d'Eliſabeth, nous n'en conviendrons pas moins que le Sceptre d'Angleterre ne fut peut-être jamais en des mains plus habiles : ſous le gouvernement de cette Princeſſe, la Monarchie Angloiſe jouiſſoit d'une paix ſolide, tandis que l'Eſpagne, la Hollande & la France étoient en proie aux diviſions inteſtines & aux guerres étrangères. Mais revenons à Bacon : nous le perdrions trop long-temps de vuë, ſi nous nous amuſions à toutes les digreſſions que ſe permet ſon Hiſtorien.

Quelque livré qu'il fût à l'étude & à la Philoſophie, Bacon ne négligeoit ni ſa fortune, ni ſon avancement : ſous Eliſabeth, il n'obtint cependant que la charge de *Greffier de la Chambre étoilée* : encore n'y parvint-il pas ſans difficulté. L'Hiſtorien s'en prend à la jalouſie de *ces Miniſtres ambi-*

tieux qui, avec beaucoup de prétentions & peu de talens, ſont jaloux du mérite qu'ils voient dans les autres, & que, malgré les illuſions de l'amour propre, ils ne peuvent ſe flatter d'avoir. Si cette réflexion eſt auſſi vraie, dans l'application qu'en fait l'Auteur, qu'elle paroît critique dans le ſens général qu'elle préſente, les Miniſtres d'Eliſabeth ne connoiſſoient pas le concurrent qu'ils redoutoient : il n'avoit pas, à beaucoup près, ce qu'il falloit, pour franchir la diſtance qu'il y a d'un grand Philoſophe à un grand Miniſtre : mais c'eſt une idée dont l'Hiſtorien de Bacon paroît prévenu, qu'on ne devroit appeller au miniſtère que les plus brillants Elèves de la Philoſophie.

Bacon avoit un couſin (Robert Cecil) qui n'étoit pas convaincu que le génie des Sciences fût toujours ſi propre aux affaires : le cré-

dit de ce parent fut plus puiſſant, pour empêcher l'élévation de Bacon, que celui du Comte d'Eſſex, pour la procurer. Ce généreux Protecteur enrichit de ſes fonds le Protégé qu'il n'avoit pû élever. La reconnoiſſance de Bacon ne fait pas honneur à la Philoſophie : quand on fit le procès au Favori d'Eliſabeth, *à la face de toute l'Angleterre*, Bacon *publia* le détail de toutes les trahiſons dont on accuſoit ſon bienfaiteur. Les crimes & le ſupplice du Comte ſont, dans cette Hiſtoire, un épiſode plus intéreſſant que néceſſaire. La faveur du peuple, dont le Comte jouiſſoit, alluma contre Bacon la haine publique, & même une fureur populaire dont il penſa être la victime : ſon Apologie qu'il écrivit avec le plus grand ſoin, ne l'a point lavé d'une ſi odieuſe infidélité.

Eliſabeth ne ſurvécut que d'un

an à ſon Favori : elle laiſſa ſon thrône au fils * de Marie Stuart. Ce Prince l'occupa, ſans le remplir : quoique ſon érudition s'étendît juſqu'aux matières de controverſe, il n'en ignoroit pas moins l'art de régner. Bacon, qui s'étoit hâté de faire ſa cour, reçut de lui le titre de Chevalier : en 1605, il publia ſon Ouvrage *ſur le progrès & l'avancement des Sciences.* C'eſt le coup-d'œil d'un Sçavant éclairé ſur l'état actuel des Sciences : on y montre ce qui manque à leurs richeſſes, & on enſeigne les moyens de l'acquérir. En 1623, l'Auteur en fit une ſeconde Edition, corrigée & augmentée; c'eſt la première Partie de ſon grand Ouvrage intitulé, *Du renouvellement des Sciences.* **

* Jacques VI. d'Ecoſſe, & Premier de la Grande-Bretagne.

** L'Hiſtorien de Bacon s'exprime ici,

Les études de Bacon n'éteignoient point son ambition : pou s'avancer, il ne flattoit pas seulement le Roi, il rampoit devant se Ministres & ses Favoris. L'élévation de son génie contribua moin à sa fortune, que la souplesse de so caractère. En 1607, il fut fait *Solliciteur général.* Sous le régne d Jacques I. Bacon eut un ennem plus dangereux que ne l'avoit ét Robert Cecil, sous la Reine Elisabeth. Ce rival fut Edouard Coke

---

en général, sans rendre raison de titre. Nul Ouvrage particulier de Bac ne s'appelle *Le renouvellement des Sciences*, en Latin, *Instauratio magna.* (sont les IX Livres *de dignitate & augmentis Scientiarum*, avec les deux Livr intitulés, *Novum organum* & *Parasce ad Historiam naturalem*, qui forme l'*Instauratio magna* : & l'on conçoit p là comment le Traité *de dignitate augmentis Scientiarum* est la premi Partie *du renouvellement des Sciences.*

alors le plus grand Juriſconſulte d'Angleterre : appliqué à tous les genres de Sciences, Bacon avoit l'avantage de l'univerſalité ; borné à un ſeul, Coke avoit, dans le ſien, la ſupériorité au moins de réputation.

En 1610 parut le Traité de Bacon ſur *La ſageſſe des Anciens* ; ſon Hiſtorien l'appelle le *Traité du jugement des Anciens* (de Sapientiâ veterum.) C'eſt l'explication de leur Mythologie, un Ouvrage plein de ſagacité & d'érudition. Sous le voile des Fables payennes, Bacon découvre des ſens phyſiques, moraux & politiques. L'idée n'en eſt pas auſſi neuve que le prétend l'Hiſtorien. Julien & les autres défenſeurs du Paganiſme éleverent ce retranchement pour ſauver l'abſurdité de leur idolatrie : foible & honteuſe reſſource, puiſqu'ils ne pouvoient s'en ſervir qu'en abjurant, en quelque ſorte, le

culte qu'ils tâchoient de défendre.

Vers l'année 1616, trois ans après la mort de Robert Cecil, Bacon ſuccéda, dans la charge de *Procureur-Général*, au Sieur Hobart, promu à celle de *Chef de Juſtice*. Alors ſi notre ſçavant Philoſophe eût été auſſi ſagement œconome qu'il étoit richement pourvu, il eût prévenu la plûpart des malheurs dont il fut accablé ; mais, ſelon ſon Hiſtorien, ſa maiſon étoit auſſi mal gouvernée que l'Etat.

Quand Williers * eut remplacé Car ** dans la faveur du Roi, Bacon n'oublia rien pour ſe rendre agréable & utile à ce jeune Miniſtre. Ses Lettres à ce Favori ſont des leçons, dont l'Hiſtotien voudroit tirer les matériaux d'un Ou-

* Il fut fait, dans la ſuite, Duc de Buckingham.

** Il étoit Comte de Sommerſet.

vrage qui ſeroit le *Palladium du miniſtère*. Ce ne furent pas ces inſtructions (que Williers reçut bien, & dont il ne fit aucun uſage;) ce furent les complaiſances de Bacon, que le Favori reconnut en le faiſant Intendant de ſa maiſon. Cette place devoit plus mortifier que flatter l'ambition d'un Philoſophe qui aſpiroit à la charge de Grand-Chancelier. Egerton, qui la poſſèdoit alors, ſollicitoit ſa retraite à cauſe de ſon grand âge: cette dignité ſembloit duë au ſçavoir & aux ſervices de Coke: le caractère féroce, dur & infléxible de ce concurrent, fut, pour abaiſſer ſon mérite, un contre-poids dont Bacon ſçut profiter: il ne ſçut pas moins, pour rehauſſer le ſien, ſe prévaloir auprès du Roi de la faveur du Parlement & du peuple, qu'il avoit acquiſe par la douceur & la fléxibilité de ſon eſprit. Ainſi Bacon l'emporta ſur ſon rival.

Coke, auſſi libre que ferme dans l'exercice de ſa charge, mérita bientôt, de la part de la Cour, une diſgrace qui auroit pû être plus honorable que la faveur qu'il perdoit. Mais le poids de la ſolitude fit plier ce courage que l'autorité du ſceptre n'avoit pû fléchir. Pour ſortir de ſa retraite, il rechercha une alliance * qu'il avoit autrefois dédaignée. Bacon, qui en craignoit les ſuites, la traverſa : en voulant écarter l'orage, il ne fit que l'accélérer. Il ſe retourna cependant, il favoriſa l'alliance qu'il ne pouvoit empêcher. Dans la ſuite, il n'en eut pas moins de peine à ſe réconcilier avec Buckingham : auprès de ce Miniſtre favori, il ne fit plus d'autre perſonnage que celui d'un Protégé complaiſant

* C'étoit le mariage de ſa fille avec le frère du Duc de Buckingham.

pour épuisés les fantaisies de son ...peculateur.

...En 1619, notre illustre Chan-...celier fut créé Baron de Verulam ; ...titres & ces charges, le fruit ...ses intrigues encore plus que de ...services, ne le détacherent ja-...mais de ses études philosophiques. ...1620, il publia le *Novum Or-...ganum*, ou la seconde Partie *du ...blissement des Sciences.* Ce ...livre profond, jusques dans son ...plan, est une suite de principes ...sur les forces & les loix de la na-...ture, une méthode d'observer les ...faits avec exactitude, & d'en tirer ...avec sûreté une *Induction juste & ...raisonnée.*

Sous le ministère de Bucking-...ham, l'Angleterre fut livrée au ...brigandage des partisans. Aussi dé-...pendant du Favori, que jaloux de ...sa place, Bacon n'opposoit aux ...dits Bursaux que des remontran-...ces trop foibles pour être efficaces ;

au service divin, qu'il enten
régulièrement les Sermons, p
ticipoit aux Sacremens, & q
mourut dans la Foi de l'Eg
Anglicane. C'étoit dans la Fo
l'Eglise Catholique qu'il fa
mourir: mais enfin pourquoi o
tre, dans une vie comme celle
des traits de Religion qui sont
sonnels au Chancelier, tandis q
recueille, dans le même Li
des faits odieux qui lui sont ét
gers? Tels sont, par exemple
désordres d'une *Théodora*, q
semble de plus confondre ave
fille Théodora, sœur de Maro
tels encore les scandales des
tres déréglés dont parlent quel
Conciles. Fondé sur les Canon
reprouvent ces scandales, l'Au
Anglois affirme, sans restrict
qu'alors *on avoit oublié au*

Sur la fin de ſes jours, Bacon ne s'occupa plus qu'à retoucher ſes anciens ouvrages, & à tracer des plans pour de nouveaux. De tous les malheurs, l'indigence étoit le moins honteux, & celui dont il eut le plus de peine à ſe conſoler. Il mourut le 9. Avril 1626, dans la 66e année de ſon âge. Sa mort fut cauſée par un excès de travail. Après avoir été ſi ſouvent humilié de toutes les lâchetés qu'il eſt obligé de reprocher à Bacon, l'Hiſtorien de ce Philoſophe regrette de n'être pas aſſez inſtruit des circonſtances de ſa mort, pour en tirer la matière d'un éloge. Il faut que ce regret ſoit bien profane, puiſque, pour ſe conſoler, l'Auteur ne ſe met pas en peine de rendre à Bacon un témoignage que les autres Hiſtoriens de la Nation ne lui refuſent pas. Le *Docteur Rawley nous apprend*, dit M. De Chauffepié, *qu'il étoit fort aſſidu*

» les réunissoit tous dans un «
» éminent. Ses contemporains
» me ses ennemis qui croy
» avoir à se plaindre du Min
» reconnoissoient unanimeme
» supériorité de l'Ecrivain, de
» vocat, du Philosophe & de l'
» me. Il apportoit dans la so
» un esprit fléxible qui prenoi
» ment & avec succès toutes f
» de caractères ; il parloit le
» gage propre à chacun de
» qu'il entretenoit, avec une fa
» qui sembloit naturelle ; ou
» mettoit de l'art, c'étoit un 1
» de plus de sçavoir bien l
» cher, &c.

Malgré la haute idée
donne ici de Bacon ; en que
endroits de sa vie, il nous p
que son Historien releve tro
rement des fautes que nous n'a
garde d'excuser, mais dont
croyons les principes moins oc
C'est pourquoi nous observe

..finissant, que si, dans le génie, ..con avoit la vigueur d'un aigle, ..son vol étoit toujours hardi & ..effor sublime; dans le caractère ..dans la conduite, il n'avoit que ..bonté douce & la foiblesse ti..de d'un agneau : avec ces qua..tés, il eut l'ambition & le mal..eur de parvenir à ces grandes ..aces où il faut plus de force pour ..ire le bien, & plus de courage ..ur empêcher le mal, que n'en ..avoit la trempe de son ame. Voilà ..idée que nous donnent de ce fa..eux Chancelier les autres Histo..ens, & la clef des contrastes ..icheux dont sa vie est remplie. ..l étoit sujet à un accident singu..er : toutes les fois que la lune ..éclipsoit, il tomboit en syncope, ..cette foiblesse finissoit, comme ..lle commençoit avec l'éclipse. ..uoique, dans l'action, il ne fût ..en moins que brave, cependant ..ans le conseil il avoit le génie des

ressources. De-là ce mot d
ques I. dans une affaire d
qui l'embarrassoit : *Plût à*
dit-il, *que Bacon, mon C*
lier, vécût encore, je seroi
tôt tiré d'embarras. Cette a
& beaucoup d'autres ont é
au nouvel Historien.

A la fin de ce Volume,
Recueil des éloges donnés à
on trouve traduit *son Essa*
Reine Elisabeth, ou le Pa
que qu'il a fait de cette *Pri*

ARTICLE VI

NOTICES SUCCI
de deux Livres annonc
ces Mémoires.

I.

LE *Nouveau Traité de*
re * nous a paru mé
l'attention par la clarté des
par la bonne manière de l

---

* Annoncé en Novembre 1

er. Du reſte tout eſt commun
ns ce Livre, & il eſt difficile, en
fet, de dire quelque choſe de neuf
r une pareille matiére. Nous di-
ns la même choſe du Diſcours ſur
s Eclipſes, qu'on trouve auſſi dans
: Volume. Il eſt clair & méthodi-
ue, ſans recherches profondes,
ns diſcuſſions ſçavantes ; & de ce
out Elémentaire réſulte un Livre
ont on peut tirer des avantages
our l'inſtruction de la jeuneſſe.
Nous avons averti qu'il *ſe diſtribue*
chez Debure l'aîné, *Quai des Au-*
guſtins. A la page 66 on corrigera,
dans une ſeconde Edition, *l'alté-*
ration des aſtres, & l'on mettra
l'aberration.

II.

La Diſſertation * de M. Curzio, Médecin de Naples, ſur une mala-die ſinguliére de la peau, eſt un aſſez long écrit où l'on peut diſtinguer

* Annoncée en Novembre 1755.

quatre objets. 1° L'Histoire dét
lée de la maladie : 2° Les réflexi
théoriques de l'Auteur sur la nat
de la peau, & sur tous les vaissea
qui entrent dans sa compositi
3° Les conjectures de ce Méde
sur les causes particuliéres & imm
diates de la maladie : 4° Les rem
des qu'il a employés pour la gué
Or voici les faits en peu de mo

Une pauvre fille de Naples, âg
de 17 ans, avoit la peau roide com
me une écorce d'arbre, très-dure
très-séche. Il s'y faisoit néanmoi
des mouvemens plus ou moins fa
les, selon le degré plus ou moi
grand de dureté & de tension da
la peau. Tout le corps étoit sensibl
particularité singuliére & extrêm
ment digne des attentions d'un h
bile Observateur. Après des réfl
xions sur tout l'état de cette perso
ne, M. Curzio l'a guérie avec
vapeur de l'eau, du petit lait,
mercure purifié : traitement do
il faut voir l'ordre & le succès da

même, qui nous a paru cu-
instructif. Si l'on y remar-
peu de prolixité & d'appa-
nous n'en serons pas surpris :
peut-être étoit-il difficile de
r la matière autrement. Nous
issons la décision aux Connoiss-
. *Ce Livre se trouve chez Vin-*
, *rue S. Severin.*

s Nouvelles Littéraires seront
le II. Volume, qui paroîtra
. de ce mois.

LE DES ARTICLES

mois de Janvier, 1756. I. vol.

RTICLE I. *Collection Acadé-*
mique concernant l'Histoire
turelle, la Botanique, la Phy-
que, &c. 5
. II. *Physique des Corps ani-*
és. 32
. III. *Histoire de l'Académie*
s Inscriptions & Belles-Let-
es, &c. 58
r. IV. Philosophiæ recentioris

Verſibus traditæ Libri X. &c. *Philoſophie moderne en Vers & en X Livres. Par M. Benoît Stay, &c.* 80

ART. V. *Extrait de l'Art de la Guerre de M. de Puyſégur, &c. Par M. le Baron de Traverſe.* 108

ART. VI. *Lettre aux Auteurs de ces Mémoires ſur les derniers Volumes de l'Edition nouvelle de S. Ephrem.* 146

ART. VII. *La vie du Chancelier Bacon.* 162

ART. VIII. *Notices ſuccintes de deux Livres annoncés dans ces Mémoires.* 188

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce préſent Journal, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 20 Novembre, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal ſe diſtribue à Lyon chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, 1756. II. vol.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE SOUVERAIN* DE *DOMBES*.

JANVIER, 1756. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES ME'MOIRES COMME[illegible]
en Janvier 1701, forment (com
celui-ci) 694 volumes Sçavoi[illegible]

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.
1701.	9.	1729.
1702.	12.	1730.
1703.	12.	1731.
1704.	13.	1732.
1705.	12.	1733.
1706.	12.	1734.
1707.	12.	1735.
1708.	12.	1736.
1709.	12.	1737.
1710.	12.	1738.
1711.	12.	1739.
1712.	12.	1740.
1713.	12.	1741.
1714.	12.	1742.
1715.	12.	1743.
1716.	12.	1744.
1717.	12.	1745.
1718.	12.	1746.
1719.	12.	1747.
1720.	5.	1748.
1721.	12.	1749.
1722.	12.	1750.
1723.	12.	1751.
1724	12.	1752.
1725.	12.	1753.
1726.	13.	1754.
1727.	12.	1755.
1728.	12.	1756.

Chacun de ces volumes se
15 f. en feuilles, & 16 f. bro

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, *1756*. II. vol.

ARTICLE IX.

TRAITÉ D'HORLOGERIE contenant tout ce qui est nécessaire pour bien connoître & bien régler les Montres ; la Description des pièces d'Horlogerie les plus utiles, des Répétitions,

des Equations, des Pendu une roue, &c. celle du n échappement, un Trait engrenages, avec plusieur bles, & XVII Planches en douce, &c. (*In*-4°. pages sans la Préface, les Tables Planches.) *Par M. J. A. L te, Horloger du Roi, au du Luxembourg.* A Paris Jacques Chardon père, r lande; & Jacques-Charles don fils, rue *S.* Jacques M. DCC. LV.

C'Est un grand avantag les Arts, quand ceux font profession, sçavent exp au Public les divers objets d travaux. On acquiert par connoissances que les Ec bornés à la théorie, ne p jamais donner. Si Vitruve n' été Architecte, nous n'auri le Livre classique, qui dirige

les Maîtres de l'Art; & si le temps eût épargné ce qu'Apelle avoit écrit, quelles lumières n'auroit-on pas sur les principes & sur l'exercice de la Peinture!

Voici un Traité d'Horlogerie, composé par un Artiste que ses succès ont rendu célèbre. Il n'y a pas de doute que l'importance du sujet, la réputation de l'Auteur, la méthode didactique qu'il emploie, ne doivent procurer à ce Livre le plus favorable accueil. Nous parlons de *l'importance du sujet*, parce que l'Horlogerie étant destinée à mesurer le temps, cette espèce d'Etre si cher aux hommes, quoique la plûpart en abusent; il est naturel qu'un ouvrage, en ce genre, sur-tout un ouvrage qui apprend à distinguer les bons & les mauvais procédés d'Horlogerie, picque la curiosité d'un grand nombre de personnes.

Que n'a-t-on pas fait de siècle en siècle, pour se ménager des me-

ſures du temps ! Les aſtres, les élémens, les machines ont prêté ſucceſſivement des ſecours. M. Lepaute, dans ſa Préface toute hiſtorique, expoſe de ſuite les diverſes tentatives des hommes, pour apprécier les heures & les momens de leur vie. Il rappelle l'invention des cadrans ſolaires, celle des clepſydres, celle des roues dentées : dernier effort de l'eſprit humain en matière d'Horlogerie. On dit que le Méchanicien Ctéſibius, qui vivoit environ 150 ans avant Jeſus-Chriſt, employa le premier des roues & des pignons, & qu'il conſtruiſit ce qu'on appella depuis *Horloges automates* : mais il ne paroît pas que ni lui, ni aucun autre Artiſte, juſqu'au XIV^e ſiècle de l'Ere Chrétienne, ait fait ſervir cette méchanique hors des clepſydres. C'eſt la penſée de M. Lepaute, & celle auſſi de M. Falconet, Auteur d'un excellent Mémoire *ſur les an-*

ciennes Horloges, qu'on trouve dans le XX^e Volume de l'Académie des Belles-Lettres. Voici cependant une sorte de controverse entre ces deux Auteurs.

Le célèbre Académicien recueille du quatrième Livre d'Athénée quelques Vers d'un Poëte Comique, nommé Baton, plus ancien que Ctésibius. Ces Vers sont la Critique d'un Philosophe avare, qui, selon Baton interprété par Casaubon & après lui par M. Falconet, portoit par-tout le vase qui contenoit son huile, & le regardoit si souvent qu'*on auroit cru qu'il portoit une Horloge sur lui* :* d'où les deux

* Κἄπειθ' ἕωθεν περιάγεις τὴν λήκυθον
Καταμανθάνων τοὔλαιον, ὥστε περιφέρειν
Ὡρολόγιον, δόξει τις οὐχὶ λήκυθον.

Deindè à primo mane circumagis ampullam observans quod intus est oleum; ità ut possit aliquis existimare non amphoram te circumferre (ou *circumagere*) *sed Horologium.*

ſçavans Interprètes concluen
dans Athènes & long-temps
Ctéſibius, les particuliers
portoient ſur eux des Horlog
ne pouvoient être que des n
nes automates, différentes
remment des Clepſydres. M
paute au contraire, citant l
moire de M. Falconet, ne p
perſuader que, dès le tem
Poëte Comique en queſtio
portât avec ſoi des Horlo
Athènes : il croit que la trad
des Vers, tranſcrits par Ath
ne favoriſe point ce ſentim
obſerve qu'après tout, ce p
eſt unique & ne forme poin
preuve complette : enfin il
duit à dire que, tout au plu
auroit eu l'uſage de *petites*
res, faiſant la fonction des an
aſtronomiques, que nous empl
tous les jours.

Nous ſeroit-il permis de
duire ici notre penſée ? Les

ceux qui ont excellé dans des Arts importans. On nous fait connoître de siècle en siècle tous les Poëtes, même les plus médiocres, quelquefois les plus décriés ; & l'on laisse dans l'oubli des hommes à talens, qui ont enrichi le Public d'une multitude d'inventions aussi ingénieuses qu'utiles. Pline l'entendoit mieux que nous : il aimoit à instruire son Lecteur du mérite des grands Artistes ; & il nous a donné, en ce genre, un exemple tout-à-fait digne d'imitation ; si ce n'est que nous nous picquions encore de le surpasser, d'étendre davantage les efforts de notre zéle, de faire, pour l'honneur des Arts, plus de recherches & de les communiquer plus libéralement.

Le corps même de cet Ouvrage est distribué en deux Parties, dont la premiére contient principalement la description d'une Pendule à secondes, & d'une Montre ordi-

naire avec leur comparaison, & la
manière de les connoître, de le
finir & de les bien régler. La secon
de Partie entre dans des détails su
les diverses sortes de Pendules
sonnerie, à répétition, à une roue
à équation, à réveil &c. Les échap
pemens sur-tout y sont expliqu
avec beaucoup d'étenduë, & l'Au
teur n'y omet pas l'histoire & le
avantages de son propre échappe
ment: à quoi il ajoûte un Trai
des engrenages, un Chapitre sur
mouvement d'oscillation, des T
bles d'équation, une Table des lo
gueurs du Pendule &c.

Tel est le fond de ce Livre qu'
n'est pas possible de bien représen
ter dans une Analyse très-bornée
& dénuée du secours des figure
nous tâcherons néanmoins de di
l'essentiel. Le but de l'Horloger
est de diviser le temps en parti
égales: division qui se fait par
régularité des mouvemens impr

més à certaines pièces engrenées les unes dans les autres. Ces pièces sont sur-tout des roues dentées & des pignons ; mais le principe même du mouvement, la force motrice, le premier mobile (tous ces mots signifient la même chose) est tantôt un ressort & tantôt un poids ; un ressort dans les Montres, un poids dans les Horloges ; & ce principe du mouvement agit tellement sur les roues & sur les pignons, qu'il a besoin lui-même d'être réglé, dirigé, modéré : c'est ce qui s'opère au moyen d'un Balancier horizontal dans les Montres, & d'un Pendule dans les Horloges. On appelle *échappement* le jeu de ces pièces destinées à réprimer la vîtesse du premier mobile ; quoiqu'on donne aussi le même nom aux pièces particuliéres qui produisent cet effet, sur-tout à celle qui agit immédiatement sur le Régulateur (Balancier ou Pen-

dule.) Par cette explication sommaire, nous donnons déja une idée des principaux objets de l'Horlogerie : mais M. Lepaute nous engage dans une doctrine bien plus étendue. Il commence par la Pendule à secondes, & il raisonne en détail sur toutes les pièces qui servent à former cette ingénieuse machine. Par exemple :

Sur les roues, après une explication de leurs forces, & de la place qu'on leur assigne dans la Pendule, il nous apprend qu'elles doivent être aussi légères qu'il est possible, parce que les frottemens en seront moins durs & plus égaux ; qu'elles ne doivent être ni trop grandes, ni trop petites, parce que, dans le premier cas, elles deviendroient trop pesantes, & dans le second, les pignons seroient trop petits & trop peu nombrés : ce qui diminueroit l'égalité de leur conduite, & rendroit les frotte-

mens plus considérables ; car toutes choses d'ailleurs étant égales, les frottemens sont toujours en raison inverse de la grosseur des pignons & de la grandeur des roues.

Sur le Pendule, l'Auteur observe que, plus les arcs qu'il décrit sont petits, plus ces arcs sont isochrones ou parcourus en temps égaux ; que plus la lentille du Pendule est pesante, moins elle est sujette aux variations causées par la résistance de l'air ou par les inégalités du rouage : à quoi il faut ajoûter que dans ces deux cas (des arcs petits & de la lentille pesante) le Pendule exige beaucoup moins de force dans le poids moteur : ce qui est un avantage évident, puisque la trop grande pesanteur du poids augmente les frottemens qui sont la ruine de toutes les pièces d'Horlogerie.

Sur la dilatation du Pendule, M. Lepaute expose d'abord les va-

riations que la chaleur & le fro
causent dans les métaux. Au fo
de l'été, ils se dilatent ; durant l
rigueurs de l'hiver, ils se resse
rent ; & ces différences sont ass
considérables pour causer de l'al
ration dans les meilleures Pend
les. Le célèbre Graham, Horlo
Anglois, trouva en 1721 qu'u
excellente Pendule varioit de q
torze secondes par jour, entre
plus grand froid & le plus gr
chaud de l'année, dans un ap
tement ordinaire ; & de trente
condes dans un lieu situé sous
toits : or trente secondes de ret
dans un jour, supposent un all
gement de trois dixièmes de li
dans le Pendule : c'est ce que
montre la Table des longueur
Pendule, placée vers la fin d
Volume.

On s'est donc donné des so
en divers temps, pour compe
les effets de la chaleur & du f

r le Pendule. M. Graham, en
rticulier, imagina, en 1726, un
non ou tuyau plein de mercure,
destiné à tenir lieu de la verge
Pendule. Comme le mercure se
late & s'éleve durant la chaleur,
étoit naturel de penser que cette
latation & élévation compense-
ient l'allongement du canon mê-
e & de la lentille : ce qui ne man-
la pas d'arriver; & les différences
rent trouvées si petites qu'elles
uvoient passer pour nulles, sans
mpter encore que cette inven-
n pouvoit être perfectionnée de
s en plus. D'autres Artistes ont
recours à d'autres moyens; &
us pouvons en nommer un qui
happe, ce semble, à M. Lepaute :
st l'usage d'un bois très-dur &
s-sec substitué aux verges ordi-
ires du Pendule. D'habiles Hor-
gers ont éprouvé que le bois,
is dans la longueur de ses fibres,
est pas sujet aux variations de la

chaleur & du froid : par cette rai-
ſon ils prétendent s'être ſervis de
cette matière avec ſuccès. Il eſt
vrai néanmoins que d'autres Ob-
ſervateurs délicats ont trouvé des
inégalités dans l'uſage du bois, &
qu'ils n'ont pas cru cette matière
aſſez exemte de tout reproche pour
qu'on en faſſe une verge de pen-
dule. Peut-être que M. Lepaute
a fait les mêmes obſervations.

Quoi qu'il en ſoit, cet Auteur
génie inventif, s'eſt fait auſſi une
méthode pratique pour la compen-
ſation importante dont nous par-
lons. Il joint à la verge de fer du
pendule, une verge de cuivre, ma-
tière plus ſuſceptible d'allonge-
ment & de racourciſſement que le
fer. Cette verge de cuivre porte
ſur l'extrémité d'un lévier mobile
auquel la lentille eſt attachée. Dans
le temps de la chaleur, les deux
verges ſe dilatent ; mais la dilata-
tion étant plus grande dans celle

de cuivre, il arrive que le bout du levier, où porte cette verge, est plus pressé que l'autre extrémité, & que celle-ci par conséquent s'élève & fait remonter le centre d'oscillation qui étoit descendu. Par-là on obtient la compensation ; & c'est ce que démontre à l'œil la planche gravée qui est dans le Livre de l'Auteur.

Après la Pendule à secondes, M. Lepaute décrit la Montre ordinaire, c'est-à-dire qu'il en explique toutes les différentes parties, les roues, les platines, les ressorts, le barillet, la fusée, le balancier, les pivots &c. & par-tout il insiste sur la nécessité de diminuer les frottemens, & de maintenir ce qui en reste, dans une perpétuelle & constante égalité.

Ce qu'il ajoûte, pour le choix des Montres, est d'un grand usage ; car il y a, en ce genre, beaucoup de fraudes & d'abus ; *la nécessité*

de subsister obligeant quelquefoi les plus habiles Maîtres à se relâ cher, & ceux qui le sont moins suppléer au défaut d'habileté pa ce qui s'appelle mal-à-propos l'adresse. Voici quelques résulta instructifs.

Défiez-vous d'une Montre q porte le nom d'un Maître renoi mé, & qu'on donne néanmoins bas prix : car il faut, dans ce manœuvre, ou que le nom Maître ait été mis furtivement sans aveu, ou que ce Maître n' donné qu'un médiocre salaire l'Ouvrier qu'il a mis en œuvre. qu'est-ce qu'un travail mal pay sinon un travail négligé ?

Tenez pour suspecte une Mo tre chargée de nouveautés bizarr comme celles où l'on voit le so se lever & se coucher tous jours à la même heure ; celles l'on fait paroître le balancier dehors ; celles où l'on cache

porté

portraits &c. toutes ces ſingularités dénotent, dans l'Ouvrier, l'envie de ſe diſtinguer ſans en être, au fond, plus habile.

Ne vantez pas une Montre qui ſuit pendant des mois entiers, peut-être pendant une année, le mouvement du ſoleil ; car cela ſeul prouve qu'elle n'eſt pas réguliére, puiſque le ſoleil s'écarte d'un mouvement uniforme, de plus d'un quart-d'heure, en avancement & en retard.

Ne regardez pas comme une mauvaiſe Montre, celle qui avance ou retarde réguliérement : cette régularité même marque que la Montre eſt bien faite, & qu'il n'eſt queſtion que de la mettre une bonne fois à l'heure qu'elle doit indiquer.

Pour bien juger d'une Montre, eſſayez-la dans tous les ſens ; c'eſt-à-dire en la tenant ſuſpendue, en la mettant ſur une table, en la

portant sur vous, en la renversant sur son cryſtal ; & comparez-la, durant ces épreuves, avec une Pendule bien réglée. Si vous trouvez que la Montre avance ou retarde toujours également, c'eſt une marque qu'elle eſt bonne ; ſi au contraire après avoir avancé de deux minutes, par exemple, durant trente heures, il ſe trouve qu'elle ait avancé de cinq ou ſix minutes durant trente autres heures, ou bien qu'au lieu d'avancer, elle ait retardé ; c'eſt un mauvais préjugé pour elle. En général *une Montre véritablement bonne eſt un ouvrage auſſi rare que curieux*. On dit *véritablement bonne*, car il ne faut s'en rapporter à perſonne ſur les qualités d'une telle machine : on loue & l'on déprime, en ce genre, ſelon le préjugé, ou d'après de fauſſes idées ; témoin celui qui ayant fait voyage de Straſbourg à Breſt, diſoit que ſa Montre étoit excellente,

parce qu'elle s'étoit trouvée partout d'accord avec les Horloges. Or ceci même prouvoit que la Montre ne valoit rien, puisque la différence des méridiens de ces deux Villes, (Strasbourg & Brest) donne midi dans la premiére, tandis qu'il n'est qu'un peu plus d'onze heures dans la seconde. Ainsi une bonne Montre, mise à l'heure en partant de Strasbourg, doit paroître avancer de près d'une heure en arrivant à Brest.

Au reste, pour bien mettre une Montre à l'heure, c'est une erreur de croire qu'il soit dangereux de tourner l'aiguille en arriere : erreur néanmoins si répandue qu'on ne trouve presque personne qui n'en soit prévenu. M. Lepaute nous donne ici pour régle générale de tourner toujours l'aiguille du côté qu'elle a moins de chemin à faire, pour aller à l'heure où elle doit être mise. Il n'excepte que le cas

où l'on ſentiroit une réſiſtance forte en la reculant, comme il arrive dans quelques Montres à ſonnerie, &c.

Quelque bonne que ſoit une Montre, il ne faut pas eſpérer qu'elle égale jamais une bonne Pendule : » Si l'on peut s'aſſurer d'une » Pendule bien faite, & qui aura » été bien réglée, juſqu'à répondre » qu'elle ne variera pas d'une mi» nute en une année ; on ne ſçau» roit répondre, par rapport à la » meilleure Montre de poche, » qu'elle ne variera pas d'une mi» nute par jour.« M. Lepaute donne les raiſons de ces différences : il conſidère toutes les parties de la Pendule & de la Montre ; forces motrices, ſituation & action de ces forces ; rouages, engrenage, régulateurs, &c. Il tient compte des frottemens reſpectifs, de la réſiſtance de l'air relative aux deux machines ; & il en rèſulte que tout

l'avantage, ou le moindre désavantage est du côté de la Pendule. Ce Chapitre est plein de bonnes raisons & d'instruction.

Plus les Montres sont sujettes à se déranger, & plus il est nécessaire que l'art de les bien finir, & celui de les réparer, soient bien connus. L'Auteur témoigne à ce sujet de grandes attentions : le détail où il entre peut servir aux Artistes & aux Acquéreurs de Montres. La *méthode* qu'il donne ensuite, *pour connoître la marche d'une Pendule par le moyen du soleil & des étoiles fixes*, est encore une affaire de pratique, fondée néanmoins sur la théorie des mouvemens inégaux de la terre autour du soleil. De-là vient ce qu'on appelle l'*Equation des Horloges*, ou l'art de connoître chaque jour combien le temps moyen, marqué à la Pendule, est différent du temps solaire

vrai : M. Lepaute termine par-là sa premiére Partie.

La seconde est beaucoup plus étendue, parce qu'elle comprend, comme nous l'avons déja insinué, 1° la description de toutes les espèces de Pendules ; des Pendules à sonnerie, à répétition, à une roue, à équation &c. 2° L'explication de *l'Horloge horizontale*, dont l'Auteur a placé des modèles à la Meute, au Luxembourg, à l'Hôtel des Fermes, &c. 3° L'histoire critique des meilleurs échappemens avec l'exposition des avantages qui résultent du nouvel échappement construit par M. Lepaute, &c. 4° Un Traité des engrenages, & un autre du mouvement d'oscillation ; le tout en trois Chapitres, dont l'Auteur est M. Le François de la Lande, Membre de l'Académie Royale des Sciences. Or, dans toute cette vaste & utile instruction, nous remarquons assez peu de cho-

ses qui ſoient ſuſceptibles d'extrait : des procédés d'Artiſte, des calculs de Géomètre, des Tables pour l'équation des Pendules, des Planches chargées de figures ; c'eſt ce qui achève de remplir ce Volume. Voici cependant quelques traits qui pourront faire plaiſir au Lecteur, & qui termineront auſſi cet Article de nos Mémoires.

Dans les Pendules à répétition, on a pris l'habitude de placer, derrière la Pendule, les pièces néceſſaires à la ſonnerie ; & l'on doit cette diſpoſition, très-bien ordonnée, à M. Julien Le Roi, qui n'a point affecté de myſtère ſur cette fineſſe de ſon Art. *Bien éloigné d'une jalouſie ſi peu digne d'un véritable citoyen, il n'a cherché qu'à mettre tous les Horlogers à portée de voir ſes ouvrages, de ſe ſervir de ſes lumières & d'y ajoûter les leurs.* Cet éloge eſt mis en contraſte avec la critique bien

méritée par les Horlogers An
qui ayant fait les premiéres
tres à répétition, prenoient l
coup de peine pour en cach
méchanique.

Il n'est pas croyable con
on s'est appliqué à simplifie
Pendules ; on en est venu ju
les faire aller avec une seule
& même sans aucune roue de
vement. L'histoire de ces in
tions est présentée assez en
par M. Lepaute. Il n'oublie
ce qu'on lit dans un Mémoi
M. de Rivaz, que dès l'an
il avoit fait une Horloge qui n
aucune roue de mouvemen
aucun pignon, mais seulemen
roues de cadrature, qu'on ne c
te pas ordinairement dans les
loges. Nous ajoûtons néan
d'après le même écrit, publi
cet habile homme, que cc
l'action n'est pas aussi unif
dans cette Horloge, que da

Pendules ordinaires, la nouvelle machine n'a pas paru digne de leur être préférée, & que son auteur même en a négligé la méthode, pour chercher les moyens de perfectionner l'ancienne.

En 1751, le fils aîné de M. Julien Le Roi eut aussi la vuë de construire une Pendule à une seule roue : l'année suivante, M. Lepaute en fit une sans roues de mouvement, & avec deux seules roues de cadrature : deux ans après, le frère de cet Artiste en imagina & exécuta une nouvelle à une roue, avec la sonnerie sans rouage. Toutes ces hardiesses de l'Art sont décrites ici dans le plus grand détail; & il en est, à-peu-près, de même de la doctrine des échappemens, laquelle forme, dans ce Livre, un Traité presque complet.

Ç'a été, pour ainsi dire, l'ambition des plus grands Maîtres en

Horlogerie, d'inventer ou de per-
fectionner des échappemens. Il y
a treize ou quatorze ans qu'on en
comptoit quarante, tous décrit
par M. Thiout; & depuis ce temps
là, on en a imaginé beaucoup d'au
tres. Celui de M. Lepaute, don
on voit aussi toutes les parties ex
posées, expliquées, gravées dan
ce Volume, a pour principaux avan
tages, l'égalité des deux lèviers qu
entrent dans la construction d
cette pièce ou de cette partie de l
machine; l'égalité des impulsion
de la roue sur ces deux lèviers
l'égalité & l'uniformité des repo
durant les vibrations du régula
teur. De-là l'égalité & la diminu
tion des frottemens: ce qui es
toujours le but capital, auquel tou
Artiste éclairé doit porter ses vuës
Nous n'entamons ici ni l'analyse
du nouvel échappement, ni la con
troverse qui s'est élevée pour l
gloire de l'invention: la premiér

de ces choſes ne peut convenir à notre Extrait ; & la ſeconde pourroit être contraire à l'impartialité dont nous faiſons profeſſion.

Le Traité des engrenages, composé par M. de la Lande, comprend deux Chapitres, dont le premier traite la partie géométrique, & le ſecond embraſſe la partie arithmétique de cet important objet. L'Auteur y parle en Géomètre, mais avec beaucoup de clarté ; auſſi *eſpère-t-il que la grande facilité, avec laquelle il détermine les courbes néceſſaires pour un engrenage parfait, au moyen des ſimples élémens de la Géométrie, pourra inſpirer aux Artiſtes jaloux de ſe diſtinguer, le deſir d'acquérir le peu de connoiſſances géométriques que ſuppoſent* les principes expoſés dans ce Traité.

Le dernier Chapitre *ſur le mouvement oſcillatoire* du Pendule, n'eſt ni moins curieux, ni moins

clair que les deux précédents; mais nous sommes obligés de finir & de renvoyer à l'Ouvrage même qui, dans sa totalité, nous a extrêmement intéressés. C'est aux Maîtres de l'Art & aux Connoisseurs qu'il appartient de porter un suffrage plus décisif que le nôtre. Au moins ne craignons-nous pas d'être contredits sur l'éloge que nous donnons au zéle, à l'industrie, à l'application & aux succès du célèbre Artiste qui publie ce Volume.

ARTICLE X.

DISSERTATIONS Littéraires & Philosophiques. Par M. de Gamaches, Chanoine-Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie. Volume *in*-12. pag. 269. *A Paris, chez de*

Nully Libraire, Grand' Salle du Palais, &c. M. DCC. LV.

L'AUTEUR de ce Livre est un Académicien * qui donne, de temps en temps, des Ouvrages sagement pensés & proprement écrits. La Religion, l'Astronomie, la Morale, la Physique, la Littérature l'occupent tour à tour. On a quelque chose de lui dans chacun de ces genres; & voici encore un Recueil de Dissertations, qui fera connoître de plus en plus le mérite de ce judicieux Ecrivain.

Ces Dissertations sont au nombre de sept, en cet ordre: 1° Sur les agrémens du langage; 2° sur l'amour en général; 3° sur l'amitié; 4° sur l'amour propre; 5° sur la diversité des impressions que font sur nous les objets qui nous frap-

---

* M. de Gamaches est Membre de l'Académie Royale des Sciences.

pent ; 6° ſur la nature du mouvement ; 7° ſur le méchaniſme de l'Electricité. Il y auroit bien de la ſécheresſe dans notre Extrait, ſi nous ſuivions didactiquement toutes ces matières : nous nous attacherons à ce qui peut intéreſſer particulièrement nos Lecteurs.

Quand M. de Gamaches parle des agrémens du langage, il compte raiſonner avec des gens qui ſçavent bien la langue : ſa Diſſertation n'eſt point un Traité de Grammaire. Elle n'a pour objet que les graces de l'élocution, & ces graces ſe bornent, ſelon l'Auteur, à la *netteté*, à la *vivacité*, au *brillant* du ſtyle : trois genres d'agrémens qui donnent ici trois branches ou parties à la Diſſertation. Obſervons toutefois que le premier genre eſt diſtingué des deux autres, en ce qu'il touche de près la néceſſité rigoureuſe de parler ou d'écrire correctement. Que

le style manque de vivacité ou d'éclat, ce sera un défaut de perfection : qu'il manque de clarté & de netteté, ce sera un vice formel.

Mais d'où peut naître cette clarté, cette netteté si précieuse ? De l'ordre & de la précision, répond M. de Gamaches : deux choses qui s'expliquent séparément, sur-tout par la voie des exemples ; c'est la méthode propre de ces matières. Les préceptes entraînent toujours une sorte de Métaphysique qui échappe quelquefois aux meilleurs esprits ; qui rend même les Livres de ce genre ennuyeux, insipides & presque inutiles. A l'appui des exemples, la sécheresse des régles s'évanouit ou devient tolérable.

M. de Gamaches établit les principes de la netteté du style : tout se réduit à mettre un tel arrangement dans les termes d'une proposition, que l'ordre des conceptions

de l'eſprit ſoit repréſenté fidèle-ment. Or cette repréſentation fidèle ſe fait par la liaiſon du ſujet, du verbe & du régime : liaiſon qui s'opere, tantôt en obſervant l'ordre grammatical, tantôt en le renverſant : exemple de ce dernier cas. » Dans l'Eloge funèbre du Prince » de Conty, l'Orateur, après avoir » dit que la Providence priva ce » Prince, dès ſa plus tendre jeu-» neſſe, de tous les ſecours qui » pouvoient défendre ſon cœur de » la ſéduction des paſſions, il » ajoûte : *Le Prince ſon père, dont » la pénitence édifioit l'Egliſe & ho-» noroit la Religion, une mort pré-» maturée le lui enlève avant preſ-» que qu'il pût le connoître.* « Dans cet exemple, on a le ſujet, le verbe & le régime, exprimés par ces termes, *la mort enlève le Prince, &c.* le reſte de la phraſe contient des propoſitions incidentes, que l'Auteur appelle des *modificatifs*, parce

propositions affectent ou
nt le sujet, le verbe & le
Or si l'Orateur n'eût pas
inversion dans cet endroit
discours, sûrement il se fût
avec moins de netteté,
ue les termes de la propo-
ssent été moins liés ensem-
posons, par exemple, cet
e phrase, *une mort préma-*
enlève, avant presque qu'il
connoître, le Prince son
dont la pénitence édifioit
& honoroit la Religion:
le l'embarras dans ce tissu:
rque, en particulier, que
m (le) précède le substan-
ice) auquel il se rapporte
lement: ce qui jette de
té dans le texte. En un
est évident que l'exemple,
a le propose d'après l'Ora-
présente beaucoup mieux
nversion, qu'il n'auroit pû
on l'ordre grammatical.

Ainsi développons-nous la pensée de M. de Gamaches, qui dit sur ce sujet des choses fort réfléchies.

Il ajoûte un mot sur la précision, dont le grand avantage est d'embellir le discours en y répandant des lumières. Voici un exemple tiré d'un discours Académique de M. Racine : *Vous sçavez, Messieurs, en quel état se trouvoit la Scène Françoise, lorsque Corneille commença à y travailler : nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théatre ; les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs ; la plûpart des sujets extravagans, & dénués de vrai-semblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action ; en un mot, toutes les régles de l'Art, celles même de l'honnêteté & de la bienséance par-tout violées.*

On éprouve ici que les agrémens du langage sont comme lumière-

phes entr'eux. Cet exemple de M. Racine est produit pour la netteté du discours, & il y a toute apparence qu'on pourroit le citer aussi pour la vivacité du style. Cependant M. de Gamaches nous enseigne que ce qui rend le style vif, ce sont les ressemblances grammaticales & les peintures oratoires. On trouve une *ressemblance grammaticale* dans cette phrase de M. de la Rochefoucault : *Celui à qui personne ne plaît, est plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.* Il est aisé de voir que l'usage de cet ornement doit être ménagé par le goût & par la prudence : sans quoi il dégénéreroit bientôt en mauvaises antithèses & en allusions puériles. Quant aux peintures oratoires, c'est en général tout l'exercice des figures de mots ; métaphores, comparaisons, parallèles, changemens du passé au présent, du passif à l'action, &c. L'Auteur

rassemble des exemples, & il en use de même à l'égard de ce qu'il appelle le *brillant* du style : espèce d'agrément qui, selon lui, *met l'esprit en défaut*, & le jette dans la surprise ; tel est le *fiat lux & facta est lux*, de la Genèse ; le *veni, vidi, vici*, de César ; le *qu'il mourût*, du vieil Horace dans la Tragédie de Corneille ; le mot de Louis XII. pardonnant les injures faites au Duc d'Orléans, &c. Tout cet endroit de la Dissertation est instructif & agréable : nous nous hâtons de passer aux Dissertations suivantes.

Sur l'amour en général, il n'y a qu'un principe : nous tendons tous au plaisir ; c'est-là le grand mobile de notre cœur : s'il arrive donc qu'à l'occasion d'un objet sensible, nous éprouvions des sentimens agréables, dès ce moment nous nous dépouillons, en quelque sorte, de ces sentimens pour en parer

objet sensible, pour lui attribuer le mérite d'être aimable, charmant, doué de qualités qui intéressent notre cœur. Or ceci est une pure illusion, puisque cet objet n'a rien en lui-même qui ressemble aux sentimens que nous éprouvons; puisque c'est de nous-mêmes & de notre propre fonds, que viennent les avantages que nous supposons dans cet objet. Il ne faudroit peut-être que cette observation pour nous guérir d'une infinité d'attachemens qui nous déshonorent; *mais*, dit l'Auteur, *notre cœur ne s'embarrasse point de nos réflexions, il suit toujours sa pente ordinaire; &, à la honte de notre raison, c'est à nos sens & à notre imagination que la nature se remet de la conduite de nos mouvemens.* La métaphysique de cette Dissertation est fondée sur des principes bien connus; mais l'application de ces principes se fait ici

d'une manière neuve & ingénieuse.

SUR L'AMITIÉ il y a une grande régle : c'est de commencer par l'estime & par la bienveillance. Bientôt nous nous ferons un ami de celui que nous estimerons, & à qui nous tâcherons de faire du bien. Mais il faut que l'estime soit véritable ; qu'elle ne ressemble point à l'adulation : il faut aussi que les bienfaits n'imposent pas le fardeau d'une reconnoissance trop étendue. Rarement l'amitié est-elle sincére & constante entre deux personnes, dont l'une est infiniment redevable à l'autre. Un préservatif infaillible contre l'excès des services, est de se mettre dans l'occasion d'en recevoir : par-là l'équilibre se rétablit en quelque sorte ; l'amitié en devient plus belle, plus noble & plus durable. » Eudamidas de Corinthe mourant dénué » des biens de la fortune, & voulant favoriser deux amis intimes

qu'il avoit, laissa à l'un, par son testament, le soin de nourrir sa mère, à l'autre celui de marier sa fille; encore chacun des legs qu'il leur faisoit étoit-il avec clause de substitution en faveur du survivant« (c'est-à-dire que l'un des deux amis mourant, l'autre seroit chargé de nourrir la mère d'Eudamidas & de marier sa fille.) Eudamidas connoissoit le cœur de ses deux amis, & il ne se figuroit point d'autres voies pour leur adoucir la douleur de sa perte, que de leur fournir le moyen de le servir même après sa mort.« Cette amitié étoit très-réfléchie & très rare. Aussi Lucien, qui rapporte ce trait d'histoire, nous apprend-il que, quand on ouvrit le testament d'Eudamidas, tous les assistans éclaterent de rire, & n'épargnerent les railleries ni au mort, ni aux deux Héritiers. Mais ces deux-ci, nommés Aretæus &

Charixenus, étoient bien mieux instruits des droits de l'amitié. Ils respecterent les derniéres volontés d'Eudamidas, ils s'en trouverent très-honorés, & comme Charixenus ne survécut que cinq jours à l'ouverture du testament, Aretæus se chargea volontiers de nourrir la mère & de marier la fille de leur ami commun. Tout son bien ne montoit qu'à cinq talens; il en garda un pour lui-même; il partagea les quatre autres entre sa propre fille & la fille d'Eudamidas; & il voulut que toutes deux fussent mariées le même jour. Nous avons cru devoir raconter toute cette histoire, qui entre si bien dans le plan de la Dissertation que nous donne M. de Gamaches *sur l'amitié*. Ajoûtons qu'au jugement de Lucien l'amitié d'Eudamidas fut regardée comme supérieure à celle de ses deux amis, parce qu'il avoit eu la confiance de compter sur eux dans

dans une occaſion ſi critique. Il ſemble auſſi que c'eſt la penſée de notre Auteur.

L'Amour propre eſt le ſujet d'une autre Diſſertation. Si l'on aime la Métaphyſique, on la trouvera répandue ici comme à pleines mains : Métaphyſique néanmoins qu'on ſaiſit en ſe rendant attentif, en excluant les diſtractions de l'eſprit. M. de Gamaches croit que notre amour propre ſe détermine preſque toujours par les marques extérieures des ſentimens qui affectent ou paroiſſent affecter les autres. C'eſt pour cela que nous nous laiſſons gagner ſi aiſément par la phyſionomie ; que l'altération qui ſe manifeſte ſur le viſage de celui avec qui nous converſons, ne manque guères de nous éloigner de lui ; que l'art, l'affectation, les manières apprêtées nous inſpirent de la défiance ; que le naturel, en tout genre, nous domine & nous cap-

tive, &c. Il faut assûrément lire ce morceau, si l'on veut en profiter; car l'analyse ne peut en représenter les nuances extrêmement fines & délicates.

Nous éprouvons diverses impressions à la présence des objets qui nous frappent. L'Auteur s'en est demandé la cause; & il a trouvé que la diversité de ces impressions vient de trois sources principales: 1° Des choses mêmes considérées selon qu'elles peuvent nous servir ou nous nuire: 2° Des divers jugemens que nous portons sur la valeur de ces choses prises en elles-mêmes & sans rapport à nos intérêts: 3° De la nature de ce qui est accessoire à ces choses, c'est-à-dire de ce qu'on apperçoit avec elles sous une même & simple vuë. Il y a des exemples pour chaque membre de cette division.

I. Que notre corps soit affoibli faute de nourriture, & qu'il exige

que nous réparions ses forces, les alimens dont nous usons, flattent agréablement notre goût. D'où il faut conclure que cette impression vient des alimens considérés selon le rapport utile ou même nécessaire qu'ils ont avec notre conservation. Il en sera de même à proportion d'une bonne musique, d'un beau discours, d'une pensée noble qui vient frapper notre esprit, d'un ouvrage régulier qui tombe sous nos sens, d'un mélange de couleurs bien ordonné, d'un concours favorable d'odeurs ou de saveurs, &c. Tout cela se trouvant analogue à nos besoins, à nos inclinations, à nos dispositions actuelles ne manque pas de produire son effet sur nous. Supposons des objets contraires, des choses capables de nous nuire, de nous incommoder, de nous révolter ; nous les haïrons, nous les détesterons ; nous met-

trons le plus d'intervalle qu'il sera possible entre eux & nous.

II. Que l'esprit soit prévenu en faveur d'un objet d'ailleurs étranger à nos intérêts, il en résultera aussi des impressions relatives à nos façons de penser. Voyez l'Antiquaire, l'Amateur des Arts, le Naturaliste; tout homme, en un mot, qui se sera formé un goût particulier dans la sphère des connoissances : quelle sensibilité n'éprouvera-t-il point pour les moindres choses qui favoriseront ce goût, qui l'autoriseront ou lui donneront de l'étendue! L'Auteur propose l'exemple de ceux » qui se font une espèce » de Religion d'admirer les An- » ciens ; qui croiroient faire un » crime, s'ils osoient reconnoître » qu'ils ont quelquefois mal rai- » sonné..... Parce que ces gens-là » admirent leurs écrits avant que » de les lire, ils croient y voir, en » les lisant, des beautés que les

autres n'y rencontrent pas toujours ; aussi par-là trouvent-ils le moyen d'engager leur jugement à justifier l'admiration dont ils sont prévenus, &c.

III. Que certaines beautés accessoires ornent & enrichissent les objets qui se présentent à notre vuë & à notre esprit ; c'est encore un moyen pour nous attacher à ces objets ; pour prendre à leur égard des sentimens qu'ils ne méritent point par eux-mêmes. Ainsi les lieux où l'on a goûté du plaisir, sont ceux d'ordinaire qu'on trouve les plus beaux : ainsi le vieillard préconise les choses qu'il a vues étant jeune ; non que ces choses eussent aucun avantage sur celles d'aujourd'hui : mais elles ont été vues durant le cours d'une brillante jeunesse ; c'est une sorte de parure qu'on leur donne ou qu'on leur suppose ; & voilà comment l'accessoire fait sur nous

des impressions que les chose
prises en elles-mêmes n'y feroie
pas.

La Dissertation *sur la nature d
mouvement* est un morceau trè
raisonné, & qui mérite d'être l
en entier. L'Auteur, Cartésien a
fond, se plaint fort d'une erre
assez commune dans cette écol
On y regarde le mouvement com
me quelque chose *d'absolu* : ce q
supposeroit qu'il y a dans le cor
en mouvement, quelque qual
intime, quelque entité puissa
qui le détermine à parcourir
espace. Mais par-là on confond
cause du mouvement avec le mo
vement même. » Quand on cherc
» ce que c'est que le mouveme
» *dit M. de Gamaches*, on cherc
» quel est l'effet que produit
» cause motrice quelle qu'elle pu
» être, & de quelque manière qu
» la suppose déterminée ; mais
» effet n'est qu'un simple chan

...t de rapport de distance, & ...r conséquent il n'y a rien que le relatif & de réciproque dans ce qui constitue la nature du mouvement. « Toute la Dissertation est employée à développer cette vérité ; à faire voir comment les Cartésiens ont pris le change en la méconnoissant. L'Auteur traite toute cette matière avec un très-grand zéle pour l'honneur du Cartésianisme. Il s'intéresse à la question comme à l'objet le plus important de la Physique. Son style, en cette occasion, s'éleve à un degré supérieur de force & d'énergie. Nous renvoyons à cette lecture, & à la Dissertation suivante qui termine le Volume : elle roule sur le méchanisme de l'Electricité, & elle avoit déja paru dans nos Mémoires (voyez Janv. II. vol. 1753. Art. IX.) Le fond du systême dépend de la doctrine des atmosphères répandues autour de tous les

corps. On reconnoît de
phères qui ſont ſenſible
flammables, & d'autres
ſont pas. Les premiéres
ſent & conſtituent mêm
de électrique. De-là
tion de tous les phénom
M. de Gamaches ne ſupp
cun.

Tel eſt le point de vu
de ce Recueil. Il eſt à
que l'Auteur continue d
bler les divers morceaux
rature, auxquels il a don
mens de loiſir dans le c
vie d'ailleurs bien occupé

ARTICLE XI.

LA MORALE.

Par l'Auteur de la Clef des Sciences & des Beaux-Arts. Volume *in*-8°. pag. 291. *A Paris, chez Claude Jean-Baptiste Hérissant, &c. M.DCC.LV.*

LA Morale est la Science la plus nécessaire à l'homme : elle lui découvre la fin où il doit tendre, & les moyens qui peuvent l'y conduire, c'est-à-dire, les devoirs dont la pratique fait notre mérite & dont la récompense sera notre béatitude, pourvû qu'en remplissant les obligations de la Religion naturelle, on ne se croye pas dispensé d'observer les préceptes de la Religion révélée. Toutes deux n'ont qu'un même Auteur : dans l'ordre établi par sa providence, il

n'eſt pas permis de les
l'une ſans l'autre ſeroit in
La révélation porte ſur d
mens, dont la raiſon,
mentir, ne ſçauroit ébran
dité.

Quoique l'Auteur de
vrage ſe renferme dans
de la ſimple Philoſophi
laiſſe pas, quand l'occaſio
ſente, d'indiquer l'acc
Morale chrétienne avec
naturelle : en montrant
ſon, il fait ſentir la né
profeſſer l'une comme l
d'en pratiquer égalemen
voirs. Pour rendre plu
lecture de ſon Livre, &
plus efficaces, il ſeroit à
s'y préparer par la lect
Logique & de ſa Méta
ces trois Ouvrages fo
corps de doctrine, dont
parties ſe fortifient & ſ
nent réciproquement.

ette Morale est divisée en trois
ies : la première roule sur les
ıcipes extérieurs de nos actions;
econde, sur leurs principes in-
ieurs; la troisième, sur nos diffé-
ıs devoirs. L'Auteur réduit les
incipes extérieurs de nos actions
ıx loix, *au bien*, & *à la félicité*.
uelque intéressantes que soient
es matières, elles sont trop con-
ıues, pour qu'on nous permette
le les traiter avec une certaine
étendue. Ce qui pourroit animer
notre zéle, c'est qu'on a beau les
connoître, on ne songe point à se
les appliquer; on s'en tient à une
connoissance trop vague pour n'être
pas stérile; on est éclairé sur la
Morale sans en être plus reglé dans
ses mœurs : on n'en est donc pas
plus parfait, on n'en est que plus
coupable. Cependant, *comme l'ob-
serve l'Auteur dans sa Préface*,
toute Science qui ne contribue
point à rendre l'homme meilleur

dans l'ordre moral, n'est qu'une science vaine. Dès qu'elle ne sert à guérir aucun vice, Pythagore la compare à un Médecin qui ne guérit aucune maladie. Selon la pensée de notre Auteur, *elle n'est pas beaucoup plus estimable que l'ignorance*; c'est un vêtement dont l'orgueil fait les frais, & dont il ne retire qu'*une sotte vanité*. Reprenons avec l'Auteur la division de sa Morale, & retraçons en abrégé quelques-unes de ses instructions.

La Loi éternelle est la premiére des Loix : S. Augustin la définit, *la raison qu'a Dieu de vouloir la conservation de l'ordre naturel.* Cette Loi doit régler l'usage de toutes nos facultés, elle éclaire notre entendement sur la nature du bien & du mal, elle commande à notre volonté la fuite de l'un & la recherche de l'autre; son empire s'étend sur nos sens, il en prévient

reurs & les illusions ; il répri-
les passions, il en corrige les
-& les excès. Son flambeau
sur les biens sensibles une
ère qui en dissipe le faux,
, & qui découvre le poison
sous leurs charmes séduisans :
mot, sa vérité dévoile & brise
ces funestes piéges que le men-
dresse sous les pas de l'amour
re aveugle ou *ignorant*.
homme ne sçauroit vivre sans
amour : un penchant nécess-
le fait aspirer au bonheur. Le
rain bien est le seul qui puisse
lir ce desir ; ce bien est donc
me où l'homme éclairé & rai-
able doit se porter par un
de choix & de préférence,
ré toutes les impressions étran-
qui conspirent à l'en détour-
C'est-là ce qui distingue la
n de l'instinct, les habitudes
chies des mouvemens indéli-

berés, en un mot l'homme de la bête.

L'homme n'étant qu'une créature, se doit tout entier à Dieu son Créateur : la loi de l'amour l'oblige à s'approcher sans relâche de l'Auteur de son être : tout ce qui peut l'en éloigner, ou l'en écarter, est contraire à cette Loi dont la base est l'ordre souverain, & dont l'objet est l'union de l'homme avec Dieu. Le nœud qu'elle forme, embrasse pareillement le prochain : dans la société, il en résulte des liens inviolables qui assurent la paix & la douceur du commerce civil & politique : c'est sur ces principes immuables que portent tous nos engagemens sacrés & profanes. Les conclusions qui en découlent, sont autant de vérités inébranlables. Dieu en a gravé la plûpart avec leurs principes dans toutes les consciences. En vain de prétendus Philosophes ont cru trouver dans les

... de quelques peuples, des ...tions à ces loix. Par-là ils ...oient en détruire l'universa... mais notre Auteur triomphe ...effort de ces objections ... ; on devroit rougir de les ...proposées, & encore plus de ...péter à des gens instruits, dont ... ne peuvent attirer que le mé... ...u l'indignation.

...s vérités dont la simple expo... devroit emporter la convic... ... l'Auteur les prouve ou ren... à ses autres Ouvrages pour en ... de preuve. N'est-il pas inconce...ble qu'on ait exigé quelquefois ...monstration des premiers élé... de la raison & de la morale? ...ommes qui prenoient la qua... ...e Philosophes, n'osant nier ces ...és, en ont attaqué les preuves, ...sont plaints de leur foiblesse; ...me si l'on pouvoit ignorer que ...que chose approche de l'évi... ...é, moins la preuve de cette

thèse peut enchérir sur elle en fait de force & de clarté ; que moins une proposition a besoin de preuves, plus l'appui qu'elle en reçoit paroît superflu ; qu'ainsi ce n'est pas la foiblesse de la preuve, c'est son inutilité qui semble faire son désavantage.

Ce sont là des réflexions ou plutôt des principes dont on ne sçauroit faire trop d'usage contre les fausses subtilités, où se retranche le Pyrrhonisme quand il est aux abois : s'il ose franchir des barrières si respectables, il ne mérite plus qu'on s'échauffe pour l'éclairer, il ne reste plus qu'à l'abandonner à ces doutes interminables dont le cercle vicieux fait le comble de la déraison & du délire.

Mais quel intérêt peuvent avoir ces Philosophes à rompre la chaîne des vérités que leur présente notre sage Moraliste, ou à la supposer aussi fragile qu'ils semblent l'insi-

Si , par impossible , ils
nt à bout de briser cette
, ou même d'anéantir les
qu'elle lie ensemble, pour
nité, pour la société, pour
s états & tous ses membres,
seroit la suite de ce chaos
uit dans l'ordre moral ? Sans
rités que deviendroient les
& leurs régles ? Ces prin-
ne fois renversés ; sur quels
nens nouveaux, de purs Scep-
rétabliroient-ils l'ordre dans
ps politiques, civils & même
es familles ? Les Pyrrhoniens
nt-ils donc les meilleurs ci-
de l'Etat ? Leur doctrine
lue dans le monde, auroit-
ortifié les idées & les senti-
du vrai Patriotisme ? Pour
er cette question, il ne fau-
que consulter le ton des so-
où le Pyrrhonisme seroit
à bout de dominer.

is quelques objets & dans
iny. 1756. II. vol.

quelques faits qui ſont étrangers ; ou du moins indifférents à ſa matière, notre Auteur nous paroît adopter les idées & les penſées d'un Ecrivain célèbre, qu'il ne nomme pourtant pas : (voyez page 37 & ſuiv.) c'eſt d'après lui qu'il avance ces propoſitions : *Dans les Etats deſpotiques il n'y a point de Loix fondamentales, il n'y a pas non plus de dépôt de Loix. Le Prince abandonne toutes les affaires à un Vizir qui a la même puiſſance que lui, & dont l'établiſſement eſt dans cet Etat une Loi fondamentale, &c.* Ces traits ſinguliers ne ſont guères échappés qu'à un Auteur qui en ayant beſoi pour appuyer ſes opinions, s'égar quelquefois autant dans ſes réci hiſtoriques que dans ſes aſſertio morales. En effet à la Chine, 1 a-t-il pas des Loix & des Tribun qui en ont le dépôt ? ce Royar eſt cependant un Etat très-deſ

ue. En Turquie, l'Empire n'a-t-il
as été fondé, n'a-t-il pas subsisté
ong-temps avant la création des
'izirs ? l'autorité de ces Ministres
'est donc pas une Loi fondamen-
le de cet Etat, &c.

Du Droit naturel dérive *le Droit
es gens* : l'un n'est que l'extension
e l'autre. Le Droit des gens règle
s devoirs du commerce politique
ntre les Nations, comme le Droit
aturel prescrit les devoirs du
ommerce social entre les parti-
uliers. De-là l'Auteur passe aux
oix divines qu'on appelle *positi-
es*. Leur *esprit* doit inspirer nos
entimens, & leur *lettre* doit diri-
er nos actions : ces Loix ont pour
ase la Loi naturelle, dont elles ne
ont que l'explication ou la per-
ection ; elles règlent la forme du
ulte que Dieu exige des fidèles ;
lles communiquent même aux
oix humaines une force qui lie
es consciences.

Ce que l'Auteur nous apprend sur les autres principes extérieurs de nos actions, c'est-à-dire sur la nature du *bien* moral, & sur la *félicité*, mérite plus d'être lû qu'abregé.

Dans la seconde Partie, l'Auteur développe les principes intérieurs de nos actions : ces principes sont *l'amour propre*, *les passions*, *les vertus & les vices*. Dans la recherche de la félicité, l'amour propre est notre guide : mais ce guide est souvent aveugle & nous égare, il ne nous conduit sûrement qu'autant qu'il est éclairé. Cet Ouvrage est très-propre à opérer ce bon effet. On y trouve les différences de l'amour propre, selon qu'il est plus ou moins épuré & désintéressé dans son zéle. C'est, selon l'Auteur, *l'amour propre ignorant*, qui fit risquer à Pompée le salut de la patrie, & la perdre pour sauver une gloire frivole, dont il fut la victi-

omme ce fut *l'amour propre* qui élevant Fabius au-dessus faveur populaire, lui procura gloire immortelle en sauvant ome aux dépens de sa réputation présente. La vanité fut l'écueil de Pompée, la pure vertu fut la seule ressource de Fabius.

Après avoir montré aux hommes les passions & les vices dont ils doivent se garantir, & les vertus qu'ils doivent cultiver, notre Moraliste, dans sa troisième Partie, expose les devoirs généraux & les obligations particulières de chaque état. Sa Morale est si saine & si exacte, que nous ne sçaurions trop en recommander la lecture. Les leçons qu'il débite ne sont pas de ces discours où l'on s'attache plus à peindre les mœurs qu'à les réformer, à critiquer nos défauts qu'à les corriger, à montrer son esprit qu'à signaler son zéle. Cet Ouvrage n'en est pas moins parsemé

de sentences précieuse
son doit recueillir & g
en quelques-unes en
Extrait.

Il est mille fois
faire le bien, que de le

Rien n'est plus b
Souverain qui ne dép
sonne, que de vouloir
pendre de la vérité.

La Religion Chré
crivant d'obéir sous pe
nation aux Puissances
est sans contredit la pl
dienne de l'autorité
rains.

Pour les Grands,
de leur vie est un feu
histoire.

» Quand le frein de
» le plus puissant de to
» pu, il n'y a point de
» fortes pour arrêter l
» passions : ce seul m
» être suffisant pour

» pour fixer les hommes à leur inté-
» rêt le plus précieux, qui eſt celui
» de la Religion. Tout l'art de la
» fauſſe dialectique, que l'incrédu-
» lité met en œuvre, échoue contre
» l'enchaînement des vérités par-
» venues depuis la création du
» monde juſqu'à nous, &c.

ARTICLE XII.

HISTOIRE GÉNÉRALE & particulière de l'Aſtronomie. Trois Volumes *in*-12. Par M. Eſtève de la Société Royale des Sciences de Montpellier. *A Paris, chez Jombert, rue Dauphine.* M. DCC. LV.

NOus avions une Hiſtoire Latine de l'Aſtronomie, publiée en 1741, par M. Weidler, Profeſſeur dans l'Univerſité de Wittemberg : mais on nous apprend,

dès l'entrée du Livre que
nonçons, qu'*il n'y eut*
jamais d'Ouvrage si ma
qu'*en copiant tout-au-*
passages..... l'Auteur *s'est*
avoir composé une Histo
plette de l'Astronomie ;
bonne critique lui est pre
jours étrangère ; qu'*il d*
vent dans les fables les p
cules, &c. Ce jugement no
fort sevère. Le Livre de M.
nous étoit déja connu par
de Leipsick, qui en firen
au mois de Juin 1742 : ma
que nous l'avons lû, à l'oc
l'Histoire qui vient d'être
par M. Estève, nous somn
à-fait persuadés de deux ch
premiére, que l'Ouvrage
fesseur Allemand suppose b
d'érudition, & que, malgr
fauts qu'on peut lui reproch
une composition fort estim
seconde, que l'Auteur de la

Histoire a beaucoup profité (dans sa premiére Partie) des recherches, de la critique, des citations, en un mot du fond & des détails de l'Histoire Latine : nous aurons lieu de le faire remarquer dans la suite de notre Analyse.

Nous la commençons en reconnoissant que M. Estève a voulu rendre son Livre utile & agréable : nous nous sommes intéressés à cette lecture ; & pour preuve de ce sentiment favorable, nous donnerons deux Extraits ou Articles ; le premier, en suivant l'*Histoire générale de l'Astronomie*, telle que nous la trace M. Estève. Il s'applique, dans cette premiére partie de son Livre, au *détail Chronologique de toutes les Nations, de toutes les Ecoles, de tous les Philosophes & de tous les Observateurs qui ont cultivé cette Science.* Notre seconde Analyse aura pour objet *l'Histoire particuliére de l'Astronomie* ; c'est-à-

dire, en nous attacha
au plan de l'Auteur,
que les hommes ont fa
que point de l'Astrono
ceau plus didactique q
mier, quoique le genre
domine toujours en che
cette composition....

L'intérêt que nous a
ces trois Volumes, nous
rer le succès & la perfe
tiendra pas à nous qu
ne connoisse un Ouvrag
coûter des soins, & do
est un homme d'esprit,
par d'autres entreprises
Il sera aussi de notre
nous rendre attentifs
qui peut perfectionner
toire; mais dans les o
que le fil de l'Analyse
il n'entrera que du zél
tronomie, de la considé
les grands Astronomes,
pour le nouvel Histori

connoiſſeurs jugeront ſi ces remarques ſont agréables ou ennuyeuſes, utiles ou ſuperflues.

L'Aſtronomie doit être une ſcience auſſi ancienne que le monde. Il eſt naturel que les hommes ſe ſoient appliqués d'abord à connoître ce qui meſure le cours de leur vie ; ce qui indique les temps propres à l'Agriculture ; ce qui favoriſe & règle la Navigation ; ce qui ramène les époques du Culte public. Tous ces objets ſont du reſſort de l'Aſtronomie. Le premier homme, avant ſa chute, *put avoir beaucoup de lumières* en ce genre ; *mais il eſt certain qu'il ne les tranſmit point à ſes deſcendans.* La raiſon en eſt toute ſimple : les deſcendans de l'homme coupable étoient dépouillés des avantages libéralement accordés à leur chef ; par conſéquent ils ont dû naître dans l'ignorance. *L'Hiſtoire ſacrée*, dit M. Eſtève, *nous apprend que Seth*

fut le premier Instituteur
Science des Astres. Cela n
se vérifier qu'en prenant l
pour toute sa race ; c'est-à-c
attribuant à Seth les décou
faites par sa postérité ; car
très-certain d'ailleurs, que *l'H*
sacrée des Hébreux, contenu
quement dans la Bible, ne
aucun témoignage à la s
astronomique de Seth. C'est
torien Josephe qui donne au
cendans de ce Patriarche bea
de lumières en ce genre. Sel
ils éleverent des colonnes s
quelles furent gravées leurs
vations astronomiques, &
temps *on en voyoit enco*
vestiges en Syrie. C'est M. A
d'Andilly qui dénote *la Syri*
me ayant été le lieu où subsi
les vestiges de ces colonnes
Josephe dit *la Syriade*, pays
croit avoir été en Egypte, (
le Tome I. de la grande H

universelle des Anglois, & les Notes sur la nouvelle Edition de Josephe.)

L'Astronomie étant une Science très-ancienne, il n'est pas surprenant qu'elle ait été comme en proie aux licences de la Mythologie; qu'on ait transporté aux mouvemens admirables des astres, le merveilleux des fictions. M. Estève rassemble, avec goût, ce qui s'est dit de mieux sur cette matière; il explique, par des conjectures ingénieuses & relatives à son sujet, les Fables d'Endymion, de Phaëton, d'Atlas, d'Hercule, &c. Il approprie les évènemens de l'Histoire poëtique aux premiers progrès de l'Astronomie. Orphée, Musée, Chiron ornent cette époque. M. Weidler avoit déja exposé les mêmes rapports; & il n'avoit pas plus oublié que notre Auteur, l'application faite par M. Newton de l'embarquement des Argonautes, aux

constellations du globe cé
Tout ceci devroit être exam
comparé.

M. Estève déclare qu'*il*
mettre l'ancienne Chronolo
Astronomie Chinoise *au ra*
faits fabuleux : décision ce
si l'on entend, comme l'A
une *Chronologie* & une *As*
mie dont l'époque remonte a
de l'Histoire de la Genèse
en ceci on désireroit quelque
de plus instructif : on seroit
aise de sçavoir distinguer l'in
du certain. La Chine, comm
d'autres Nations, a ses fable
elle possede aussi de vraies a
tés, des monumens d'une
respectable. Combien de S
du premier ordre ont tou
point délicat avec circonsp
On peut lire, à ce sujet, l
bres Mémoires de feu M.
dans le grand Recueil de l'
mie Royale des Belles-Lett

Historien de l'Astronomie sera toujours une chose utile & agréable au public, quand, sur les Antiquités Chinoises, il formera des résultats qui s'accordent avec les Livres authentiques de la Nation & avec nos saintes Ecritures : accord possible, facile même à bien des égards; mais ces sortes d'opérations ne se consomment point sans étude.

L'Auteur passe à l'Astronomie des Patriarches, des Babyloniens, des Mages de Chaldée, des Egyptiens, &c. M. Weidler suit assez cet ordre, & l'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il fournit ici, à M. Estève, des secours très-abondants. Par exemple, l'Historien Josephe prétend qu'Abraham enseigna l'Astronomie aux Egyptiens; mais nos deux Auteurs ne se rendent pas à cette assertion toute simple; ils demandent des preuves; ils observent même l'un & l'autre, que l'Astronomie n'ayant été cul-

tivée qu'à Babylone, dans la Chaldée méridionale ; Abraham, qui étoit de la ville d'Ur, dans la Chaldée ſeptentrionale, ne devoit pas être fort inſtruit des principes de cette Science. Enfin M. Weidler & M. Eſtève tranſcrivent cette réflexion de Baſnage : *Quand Abraham auroit connu le cours des Aſtres, il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'il fût s'établir Maître d'Ecole ou Profeſſeur en Aſtronomie en Egypte, pour débiter ce qu'il ſçavoit.* Sur quoi M. Eſtève reprend très-à-propos, que *cette objection eſt mauvaiſe,* (ſans compter qu'elle eſt baſſement exprimée ;) puiſqu'*Abraham auroit pû inſtruire les Egyptiens dans quelques conférences qu'il auroit eues avec eux. Mais il eſt vrai,* ajoûte l'Auteur, *qu'Abraham auroit beaucoup mieux employé ſon temps, s'il leur eût appris le culte du vrai Dieu qu'ils ignoroient.* Auſſi trouvons-nou

chez les Ecrivains qui parlent de la Science astronomique, communiquée par Abraham aux Egyptiens, que ce Patriarche fit paroître, en Egypte, beaucoup de sagesse, de piété, de zéle pour sa Religion. (Voyez le 6e Livre de M. Shuckford, qui cite Nicolas de Damas, Eupolème, &c.)

Les Babyloniens se vantoient d'avoir commencé leurs observations astronomiques 43 mille ans avant Alexandre le Grand : calcul fabuleux, si l'on s'en tient à la rigueur des termes. Mais notre Auteur propose un expédient qui n'a point été inconnu à M. Weidler. Il n'y auroit qu'à supposer, dit M. Estève, » que les années des » Babyloniens étoient réglées sur » les révolutions de la lune..... » 235 lunaisons ne font que 18 an-» nées solaires.* Au rapport de

* Il faut dire 19.

» Diodore de Sicile, les observa-
» tions des Chaldéens avoient com-
» mencé 43 mille ans avant l'expé-
» dition qu'Alexandre fit en Asie.
» Ne prenant ces années que pour
» des révolutions de la lune, elles
» se réduiroient à 3476 années so-
» laires. Il y avoit alors, selon la
» Chronologie de la Genèse, 3610
» ans que le monde étoit créé :
» ainsi, par ce calcul, les Chal-
» déens auroient eu une suite d'ob-
» servations astronomiques qui au-
» roit commencé 144 ans après
» la création du monde. « Toute
cette supputation est juste : M. Weidler l'exprime ainsi : *Nonnulli ut paradoxam hanc Chaldæorum Chronologiam sacræ quodammodo consentientem reddant, pro annis, menses putandos censuerunt... hoc facto quia 235 lunationes annis XIX lunaribus* (lisez *solaribus*) *quàm proximè respondent, menses Chaldæorum 43000 producunt*

3476 solares. Clades verò ultima ad Arbelam... sive principium Monarchiæ Alexandri Macedonis cadit in annum mundi 3620, adeòque secundùm hanc computationem, haud diu post orbem conditum in Chaldæa observationes Astronomicas cepisse dicendum foret. Il est cependant plus raisonnable de rejetter ces 43 mille ans d'observations, & de s'en tenir au calcul de Callisthène qui, chargé par Alexandre de recueillir toutes les opérations astronomiques des Babyloniens, trouva que les plus anciennes ne remontoient qu'à 903 ans : c'est le terme où se fixent nos deux Historiens M. Weidler & M. Estève.

Celui-ci parlant de l'intérêt que prirent les Babyloniens à la merveille opérée par le retour de l'ombre du soleil sur le cadran du Roi Achaz, tombe dans une inadvertance dont il ne faudroit pas laisser

de traces, s'il se faisoit une seconde Edition; il dit qu'Ezéchias *régnoit à Babylone*; lisez *Jerusalem*, & nous avertissons aussi qu'en cet endroit l'Auteur cite le *second Livre des Rois*, comme M. Weidler: c'est la manière de citer, reçue parmi les Hébraïsans qui appellent les deux premiers Livres des Rois *Livres de Samuel*. Ainsi, selon notre manière commune de parler & de compter, le miracle arrivé sous Ezéchias est dans le quatrième Livre des Rois, chapitre XX. On pourroit être aussi arrêté au nom que M. Estève donne à Daniel; il l'appelle *Belsasar* d'après M. Weidler, qui suit le langage usité dans sa communion: ce *Belsasar* est le *Baltazar* de notre Vulgate.

Les principaux Mages de Chaldée furent Zoroastre, Hostanes, Berose, &c. notre Auteur les fait connoître à-peu-près dans l'ordre que suit M. Weidler, & sous les

a rassemblés cet Auteur ;
outefois que celui-ci n'at-
int à Platon de *faire exis-*
istre cinq mille ans avant
de Troye. C'est le Plato-
lermodore qui a donné
: erreur. L'Astrologie oc-
icoup les Mages de Chal-
yant observé les astres qui
préside à la naissance de
es hommes dont ils con-
nt la vie & les mœurs,
avoient conclu les diffé-
qualités des puissances cé-
mais ils ne firent pas
on, ou du moins ne vou-
ils point avouer que tout
oit très-fautif. Des hom-
nçus & nés dans le même
it & dans le même climat,
ivent des caractères & des
tions très-différentes, &
it même en opposition.«
lla, dit aussi le Professeur
emberg, *vel observandi*

vel ratiocinandi methodus fuit: siquidem experientia quotidiana loquitur homines eodem momento, eodemque loco natos, diversissimo tamen ingenio esse & diversa quoque fata habere. En suivant l'Histoire de l'Astronomie chez les Egyptiens & chez les Grecs, nous trouverions encore de grandes conformités entre nos deux Auteurs; & nous pourrions en conclure que M. Weidler a fait un bon Ouvrage, puisque M. Estève s'en sert si volontiers; que les critiques répandues dans l'Histoire Latine sont souvent judicieuses, puisque l'Histoire Françoise les représente si à-propos; qu'enfin la censure prononcée contre le Docteur Allemand & rapportée au commencement de notre Extrait, est susceptible d'une grande modification; sans quoi le Livre de notre Auteur seroit justement soupçonné de plusieurs défauts qu'il n'a pas. Mais il

:ancher ici les détails, &
ancer vers les époques de
omie moderne.

omains se picquerent moins
omie proprement dite, que
raphie. La premiére de ces
, dit très-bien M. Estève,
*dans le plan de la Monar-
verselle, à laquelle les Ro-
spiroient : voilà pourquoi
ltiverent.* Cependant il y
randes & belles idées astro-
es, dans la résolution que
guste de transporter & de
Rome l'Obélisque fameux
ris. Cette Antiquité, digne
pitale du monde, fut placée
champ de Mars, & servit,
le reconnoît M. Estève, à
r, par la ligne méridienne,
rentes hauteurs du soleil.
ouhaiterions que l'Auteur
nsulté quelques Ecrits pu-
depuis cinq ou six ans, &
ébrés dans nos Mémoires.

il y auroit vû que cet Obélisque, tiré tout récemment des ruines du champ de Mars, n'a pû avoir autrefois *cent onze pieds de hauteur*, puisqu'on ne lui en a trouvé qu'environ 75 : il auroit appris que, selon le texte ordinaire de Pline, cet Obélisque auroit dû avoir 116 pieds ; mais qu'en suivant la leçon de trois excellents Manuscrits, dont un est à la Bibliothèque du Roi, ce même monument, au temps de son érection dans Rome, n'avoit que 76 pieds, ce qui revient fort aux 75 d'aujourd'hui. Tout cela étoit digne d'une belle Histoire de l'Astronomie.*

---

* Ce que M. Estève écrit ici de l'Obélisque du champ de Mars, est tiré presque mot à mot du Discours de M. Cassini sur l'origine & le progrès de l'Astronomie : mais la nouvelle découverte du monument, & les observations qu'on a faites sur cet objet, exigent qu'on rectifie ce qui en a été dit il y a soixante & dix ans.

…nomie se soûtint quelque
…'appui de Ptolémée & de
Alexandrie ; mais elle se
…in parmi les Grecs & les
… : les Arabes presque seuls
…irent & la cultiverent jus-
…ouvellement des études
…e. Alors les Navigations
…ouveau monde rendirent
…nce plus nécessaire ; il se
… observateurs ; Copernic
…n hypothèse, & la terre
…lorer ce qui se passoit dans
…out ceci fournit un grand
d'histoire, que M. Estève
… néanmoins en abrégé ;
…narration occupe & inté-
…ecteur : quelques mépri-
…y glissent de temps en
…eront des objets de réfor-
…ne nouvelle Edition : par
l'Auteur (p. 214) dit qu'il
…orter *la première inven-*
cycle de dix-neuf ans à
de Laodicée, Anatolius ;

or cet Evêque n'eſt auteur que de la premiére application du cycle de dix-neuf ans à la Pâque : *Primus*, dit M. Weidler, *cycli lunaris XIX annorum utilitatem*, *pro feria Paſchali invenienda perſpexit*, *eique Paſchales ſuos canones accommodavit*. Voyez auſſi *Petav. de Doctr. Temp. l. 6. c. 1.* M. Eſtève (p. 217) dit, avec raiſon, que » pendant quelque temps les Evê» ques d'Alexandrie ont écrit cha» que année à la Cour de Rome, » pour inſtruire le Pape & toute » l'Egliſe Chrétienne du jour où il » falloit célébrer la Pâque.« Mais il cite pour garant de ce fait Ammien Marcellin, qui n'en dit abſolument rien : c'eſt S. Cyrille qui rapporte ce fait dans le Prologue de ſon Cycle, (voyez à la fin de la Doctrine des Temps du P. Petau.) Ce qui a trompé notre Auteur, c'eſt que, dans l'Hiſtoire de M. Weidler, le paſſage de S. Cyrille eſt ſuivi

'un autre texte d'Ammien Mar-
ellin, qui raisonne aussi sur les
ades astronomiques d'Alexan-
die, mais sans toucher à la Pâque,
i à l'Eglise Romaine : objets qui
e l'intéressoient guères, puisqu'il
toit Payen. Ces méprises, au reste,
ont des bagatelles : en voici une
qui mérite plus d'attention.

Il est parlé (p. 208 & suiv.) de
Sextus Empyricus, grand Scepti-
que & grand ennemi de toutes les
connoissances humaines : sur quoi
M. Estève dit que *le témoignage
des sens, le sentiment intérieur
autrement appellé évidence, tout
cela est réduit par Sextus Empy-
ricus à sa juste valeur, c'est-à-dire
à une continuelle incertitude.* Il
y a en ceci deux fautes : 1° Le sen-
timent intérieur n'est pas l'éviden-
ce, celle-ci étant très-claire, &
celui-là très-obscur, quoiqu'infail-
lible. 2° Réduirions-nous *le senti-
ment intérieur & l'évidence*, ces

deux grandes régles de vérité, *à leur juſte valeur*, en les réduiſant *à une continuelle incertitude?* Quoi? il ſera incertain que je ſouffre, quand j'éprouve un *ſentiment* de douleur; il ſera incertain que *deux & deux ſoient quatre*; que *le tout ſoit plus grand que la partie*; que *la même choſe ne puiſſe être & ne pas être en même temps?* L'Auteur formera lui-même la réponſe, & conviendra que ces mots *à ſa juſte valeur* lui ſont échappés. Une choſe beaucoup mieux obſervée, c'eſt l'inconſéquence ou la réſerve de Sextus Empyricus. *Il eſt aſſez ſingulier*, dit M. Eſtève, *que ce fameux Sceptique, qui fit main baſſe ſur toutes les opinions des hommes, ait cependant reſpecté l'Aſtronomie, & qu'il ſe ſoit même porté à en faire l'éloge.* La remarque avoit déja été faite par M. Weidler à la page 185 de ſon Hiſtoire; & notre Auteur n'a fait que traduire ici, comme

aucoup d'autres endroits.
ns l'Hiſtoire de l'Aſtronomie
ne, M. Eſtève ſe livre aux
. Les Articles de Tycho-
, de Kepler, de Galilée, de
ndi, de Deſcartes méritent
lûs, parce que l'Auteur re-
ie, ſur chacun de ces grands
nes, ce qu'il a cru de plus
e à les caractériſer : mais en
le matière, il eſt aiſé de faire
ures.

eſt, par exemple, donner à
o-Brahé une louange ſuper-
que de dire qu'*il découvrit*
emier que les rayons de lu-
, en paſſant dans l'air, chan-
nt leur direction ; ou, ce qui
même choſe, que le premier
us les Aſtronomes, il connut
fractions. Long-temps avant
o, Bernard Waltherus avoit
ontré ce phénomène ; & Snel-
nous apprend même que Jean
er ou Régiomontan, qui fut

trompés, que de peindre a
venture malheureuse de G
» Des superstitieux imbècill
» éprouverent par la prison
» tance du sage ; leur in
» acharnement se porta jusqu
» crever les yeux à celui qu
» le mieux vû la magnifice
» l'univers, & la sage œc
» qui règne dans toutes le
» veilles de la création « &
ne croiroit, à ce récit, que
quisiteurs firent perdre la
Galilée ? & point du tout
ment : cet Astronome devin
gle sur la fin de ses jours

a parlé figurément ou hy-
juement : nous nous en
ons au Lecteur.
se tromper dans la patrie,
, les actions de quelques
mes, que de faire Anglois,
ı Neper, inventeur des Lo-
es : il étoit Ecossois ; de
r Bayer, Hollandois : il
llemand ; de dire que ce
Bayer fut envoyé, par les
lois, à Florence pour aider
dans ses observations : c'est
: Hortens qu'on envoya ; *
re sur le compte de Simon
ıne prétendue conversation
. *Marchand de Lunettes* :
e l'aveu des Historiens, un
ler de la Cour de Brande-
nommé Philippe Fuchs de
h, qui entretint ce Mar-
après quoi il rendit compte

Elève le dit lui-même en un
droit.

de sa conférence à Marius qui ne construisit pas lui-même des *Lunettes d'approche*, comme le dit M. Estève : son ami Fuchs en fit venir de Hollande, & Marius, sur la fin de Novembre 1609, découvrit les Satellites : découverte *dont on ne peut douter*, dit le célèbre Cassini dans son Traité des *hypothèses des Satellites de Jupiter*. Les erreurs de Marius, dans cette observation de 1609, n'autorisoient pas Galilée à dire qu'il n'avoit jamais vû les Satellites ; il suffisoit de remarquer qu'il en avoit mal dressé les Tables.

On n'a guères été plus exact en parlant de Christophe Scheiner Jésuite Allemand, qui a revendiqué, contre Galilée, la découverte des taches du soleil : la discussion exacte de cette controverse eût fait plaisir dans une Histoire de l'Astronomie : d'un côté, l'Ouvrage de Scheiner & ses Lettres à Ma

Velse

lſer, Sénateur d'Auſbourg, dé-
mtrent que, dès le mois de Mars
11, il vit les taches du ſoleil :
utre part, pluſieurs Lettres écri-
; à Galilée, depuis la querelle,
nt foi que ce grand Mathéma-
ien avoit auſſi vû les taches dans
courant de l'année 1611 : d'où
n concluerοit très-bien peut-être
le ces deux habiles gens, qui ne
connoiſſoient point & qui ne ſe
mmuniquoient rien, découvri-
nt ſéparément & ſans concert
ı phénomène, pour lequel il ne
lloit, après tout, que de l'atten-
on & l'uſage des Lunettes tout
cemment inventées. Au lieu d'un
amen critique de ce fait, notre
uteur, induit en erreur par quel-
ıes Ecrivains modernes que nous
ourrions nommer, met ſur le
mpte de Scheiner un récit qui,
ıns cette nouvelle Hiſtoire, ſe
ouve très-bien qualifié de *Fable :*
ır ce n'eſt rien autre choſe. » Schei-

» ner, dit M. Estève, prétend
» qu'ayant observé le Soleil avec
» des Lunettes d'approche, il y
» apperçut des taches. Flatté de sa
» découverte, il se hâta d'en faire
» part à son Provincial. Celui-ci lui
» frappant sur l'épaule, lui dit avec
» dérision : *Allez, jeune homme;*
» *j'ai lû trois fois le grand Aristote,*
» *& je puis bien vous protester qu'il*
» *n'y est aucunement question des*
» *taches du soleil.* L'autorité du
» Provincial en imposa au jeune
» Astronome ; il osa seulement
» faire part en secret à quelques-
» uns de ses amis, de ce qu'il avoit
» vu. « Il y a long-temps qu'on désire des garants pour toutes les Histoires ; on cite pour celle-ci Scheiner lui-même : il sembleroit que la preuve devroit être complette, mais c'est tout le contraire : cet Astronome Allemand racontant sa découverte, en deux endroits de son grand Ouvrage (Rosa

Orsina,) Ouvrage cité même avec éloge par M. Estève, dit simplement qu'il fit part du phénomène des taches à Marc Velser, Sénateur d'Ausbourg, & que celui-ci le publia, sans nommer Scheiner; parce que le P. Théodore Busée, qui étoit Provincial des Jésuites de la Haute-Allemagne, n'avoit pas jugé à propos de faire de l'éclat pour une chose qui paroissoit extraordinaire, & dont plusieurs doutoient encore: *Reverendissimo enim Patri Theodoro Busæo Provinciæ tunc Superioris Germaniæ curam agenti, phænomenon quidem novum arriserat; visum tamen non erat ut in re subitâ, multisque adhuc suspectâ, nomen meum præfigeretur.* C'est Scheiner qui parle ainsi dans la Préface de son Ouvrage; & il répète la même chose, avec un peu plus d'étenduë, dans le second chapitre du premier Livre de ce grand Volume. Comparez présen-

quant à la broderie qui l'ac
pagne.

Un de ceux que M. Eſtève
ble le plus d'éloges, eſt le cé
Peireſc, quoiqu'on doive plu
mettre au nombre des Ama
d'Aſtronomie, que des Aſt
mes mêmes : *de Aſtronomiæ ſ*
promovendis laboravit, dit e
ment M. Weidler. Ce même
teur loue l'ordre, la méthod
jugement de Riccioli dans la
poſition de ſon Almageſte,
ſemble penſer ſur cela comm
plus grands Connoiſſeurs.* M
ve en juge néanmoins autre

quoiqu'il avoue *qu'on trouve de très-bonnes choses dans le nouvel Almageste.* Il traite aussi trop mal Jean-Baptiste Morin, en ne lui accordant que des *connoissances superficielles* : il falloit simplement blâmer son opiniatreté en matière d'Astrologie. Les grands Astronomes Hughens, Cassini, Newton reçoivent ici l'hommage littéraire de notre Historien. Il a travaillé ces morceaux avec soin, surtout celui qui concerne Newton : mais nous n'oserions répondre que tout y fût placé avec la plus exacte précision. Ces matières sont délicates ; les faits qu'elles renferment

---

tronomie, la Géographie, la Chronologie ; il a renfermé, dans plusieurs sçavants Ouvrages, tout ce que l'on a écrit jusqu'ici de plus excellent sur ces Sciences. Ce grand Astronome ne se plaint point de l'ordre observé par Riccioli dans son Almageste.

ſont très-multipliés ; ſouvent il eſt difficile de les apprécier au juſte, quelquefois même de les tirer de l'oubli. L'Auteur, par exemple, croit, comme bien d'autres perſonnes, que M. Newton eſt l'inventeur des Téleſcopes de réflexion : or il eſt certain que, dès l'an 1663, trois ans avant la naiſſance du Téleſcope de Newton, Jacques Grégory publia ſon Optique où l'on voit (Propoſ. 59.) la conſtruction d'un Téleſcope de réflexion avec un objectif de métal, percé pour tranſmettre la lumière. Il faudroit de plus examiner à fond la critique que M. Eſtève fait du ſyſtême Newtonien. Mais ceci n'échappera pas aux habiles gens qui liront cet Ouvrage.

On trouvera, ſur la fin de cette premiére Partie, l'Hiſtoire des Académies ſçavantes, de Paris, de Londres, de Montpellier, &c. C'eſt un ornement bien placé dans un

Livre comme celui-ci. Le Profeſſeur Allemand, M. Weidler, s'eſt auſſi reſſouvenu des divers Obſervatoires érigés en Europe ; & tout cela eſt bien entendu, mais plus agréablement préſenté par M. Eſtève, qui a le talent d'appliquer ſon Lecteur : nous lui avons déja rendu cette juſtice ; c'eſt une raiſon pour lui de travailler à une ſeconde Edition, & de conſulter les grands Aſtronomes qui décorent cette Capitale : leurs conſeils le mettront en état d'éviter juſqu'aux mépriſes les plus légères.

Le zéle dont nous ſommes animés pour la perfection de cet Ouvrage, nous a inſpiré de temps en temps des critiques : on auroit tort de nous prêter d'autres vuës. Si ce malheur arrivoit, ce ſeroit pour nous le cas de ſouhaiter qu'on regardât comme nulle toute cette Analyſe, quoiqu'elle

ait peut-être plus coûté qu'une autre.

Nous rendrons compte plus ſuccinctement de la ſeconde Partie.

ARTICLE XIII.

ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE du Chancelier François Bacon. Deux Volumes *in*-12. le premier de *411 pages*, *le* ſecond de *347*. A Amſterdam, chez Artskée & Merkus, & ſe trouve à Paris, chez Deſaint, Saillant & Prault fils aîné, &c. M. DCC. LVI.

CETTE Analyſe annonce un Abrégé fidèle des principes, des procédés & des découvertes qui ont immortaliſé le Chancelier Bacon. C'eſt l'or épuré de ſa mine philoſophique qu'on ſe charge de nous préſenter ſans aucun mêlange,

sans aucun alliage, sans aucune fraude. L'Analyse de Bacon ne doit être que la quintessence de son trésor : son esprit doit être comme le résidu de l'opération ; il n'en doit donc sortir rien de contraire ni à ses lumières, ni à ses intentions : dans une Analyse, il n'est pas plus permis d'emprunter les matériaux de son Auteur pour en abuser, que de lui prêter ses propres pensées pour les autoriser d'un crédit étranger.

C'est avec ces justes attentions que nous suivrons cette Analyse : comme elle n'est pas toujours méthodique, on ne doit pas exiger que notre Extrait le soit davantage. Il sera donc, comme l'Analyse, un choix de morceaux détachés : dans ce choix nous éviterons toute affectation, ou si nous nous en permettons quelqu'une, ce ne sera que pour faire mieux sentir le mérite de l'Analyse.

Prévenons d'abord une objection qui ne frappe que l'Analyse, puisqu'elle porte sur un défaut que notre Extrait ne doit pas réparer. Comment, dira-t-on, appeller *Analyse* d'une Philosophie, un Recueil de pensées qu'on a extraites des Œuvres de l'Auteur-Philosophe sans les lier, ni les arranger dans l'ordre de leurs rapports naturels, & de leur dépendance réciproque?

Il faut avouer que de cette objection, on pourroit, pour la perfection de cette Analyse, former un vœu semblable à ceux que Bacon faisoit pour la perfection des Sciences : *desiderata Scientiarum*. Cependant il faut également convenir que les pensées de Bacon, quoique jettées au hazard, semblent se rapprocher & s'assortir d'elles-mêmes au milieu du désordre où elles se rencontrent. On pourroit les comparer aux membres de certains Corps célèbres dans le service

Militaire : quelque négligence, quelque confuſion qu'il y ait dans les rangs qu'ils occupent, non-ſeulement l'uniforme qui les diſtingue, mais l'eſprit propre qui les anime, empêche de les confondre avec toute autre Milice. Revenons maintenant à notre Analyſe.

Bacon fut l'Apologiſte des Sçavans, avant que d'être le Reſtaurateur des Sciences. On reproche aux Sçavans leur molleſſe, leur lâcheté, leur indépendance, leur inutilité, leur dureté, leur inſenſibilité, leur libertinage même, &c. A ces reproches Bacon oppoſe cette réponſe : La Philoſophie & l'Héroïſme, les Lettres & les Armes ont toujours marché de front & d'un pas égal dans l'eſpace des ſiècles. Les ſervices du Héros ſont bornés à ſa patrie, à ſon ſiècle : les lumières du génie brillent pour tous les âges & pour tous les peuples. La révolution des empires fut toujours

l'ouvrage de l'ignorance & de la barbarie, compagnes inſéparables. Ce n'eſt point la ſociété, c'eſt la contagion du monde que fuit la Philoſophie : il en abhorre le *manège qui fait la reſſource des ames foibles, comme l'eſcrime fait le métier des lâches.* L'indépendance philoſophique ne s'affranchit d'aucun devoir, & n'aſpire à aucune domination. La retraite n'eſt pour le Philoſophe qu'une école & un aſyle de vertu ; l'inſenſibilité qu'on lui reproche n'eſt qu'une indifférence éclairée ſur le vuide des objets frivoles, ou une répugnance à des baſſeſſes ſerviles, à des obliquités *tortueuſes*, à de honteuſes flatteries. Son ame, comme celle de Socrate, *eſt un ſanctuaire où habitent le génie & les vertus.* Les Muſes n'inſpirent point une dureté ſauvage ; dans leur commerce, on ne reſpire qu'une humanité douce & une élégante urbanité : on n'y

apprend qu'à réfléchir utilement ſur ſon être, & à dominer conſtamment ſur ſes paſſions. La Science répand ſur la vertu & ſur la vérité, un charme qui leur aſſure des triomphes. *Les Livres parlent aux Rois quand leur conſeil ſe taît*, &c. Dans l'Analyſe ces lieux communs ſont parés d'ornemens convenables ; dans Bacon ils ſont de plus enrichis d'une agréable érudition.

Bacon ne connoiſſoit pas moins l'abus que le mérite des Sciences : les obſtacles qui s'oppoſent à leurs progrès, ſont les abus qui allument le plus ſon zéle ; il les appelle des *maladies* : il remonte à leurs cauſes, qui ſont les caprices dans l'imagination, les ſubtilités dans la diſpute, la molleſſe & l'affectation dans le ſtyle. Voilà, ſelon notre Philoſophe, les ſources principales d'où coulent, dans le Corps des Sciences, ces humeurs vicieuſes qui en infectent l'habitude, qui en

ſont ſimples & ſolides, d
tails auſſi variés qu'in
Dans l'Analyſe qu'on nou
ne, il y a moins de ſuite
de recherches, mais plus
ment & plus de force. C'
le bien des Sciences qu
montre les torts des Sçava
plaintes contr'eux ne ſon
que des vœux pour elle
l'Analyſe, il ſemble qu'
plus de mal aux Sçavans,
bien aux Sciences ; le
qu'on fait pour elles,
guères que des ſatyres co
Dans le Temple des Muſ
s'ouvre à ſes yeux, l'Abbr

sique qui émousse l'esprit en l'aiguisant ; la Logique qui, par ses doutes, tourmente l'évidence jusqu'à l'étouffer ; l'entêtement qui se passionne pour l'antiquité ; la présomption qui s'enflamme pour la nouveauté ; l'esprit de systême, qui arbore l'étendard d'une intolérance meurtrière : comme certains Sultans, pour regner seul il voudroit égorger tous ses frères, &c. Bacon est un médiateur jaloux du seul intérêt des Sciences : Orateur presque aussi doux & insinuant que fort & véhément, il ne s'attache à combattre, dans les prétentions particuliéres des Sçavans, que ce qu'il y a de contraire aux progrès du vrai sçavoir. L'Abbréviateur, arbitre plus impérieux & moins désintéressé, avec les raisons de Bacon, argumente plus éloquemment contre les Sçavans que pour les Sciences.

Une réflexion judicieuse de Bacon,

que les arts d'usage ont une ance longue ; mais la lenteur de ur progrès est rachetée avec usure ar leur durée dans l'état de perfection. Au contraire les sciences d'agrément sont presque aussi-tôt parfaites qu'inventées ; mais elles ne s'élevent si vîte que pour tomber ou dégénérer plus promptement. L'émulation & le besoin soûtiennent les arts utiles, & conspirent à éteindre le goût des sciences inutiles. Dans les arts utiles, on n'aspire qu'à égaler ce qu'on ne peut surpasser ; dans les sciences inutiles, on veut enchérir sur ce qu'on ne peut atteindre. On est toujours sûr de s'enrichir en imitant les bons Artistes ; mais en rafinant sur les excellents Ecrivains, on ne s'illustre guères ; ou bien l'on n'acquiert qu'un éclat passager. L'intérêt va toujours mieux à ses fins, que la vanité.

Le Chapitre de la Médecine est

. fleur que l'Analyse de ce
t Bacon. Dans cet Art,
…lis l'érudition échoue;
…ice réussit, l'empyrisme
e. On diroit que la nature
aux efforts des Sçavans,
es torts des Ignorans & fa
…udace des Charlatans. On
compte aux premiers que
… échecs; on sçait gré
…nds de leurs succès; on
s cures des derniers. Quel
…ur *les beaux génies* de la
…on! Faut-il s'étonner qu'ils
t d'autres sciences, où *ils*
mieux exceller que dans
…i est propre de leur état?
…lit l'Abbréviateur, *la faute*
…e. Aujourd'hui les choses
…eu changé: en général les
…Médecins ont pris le dessus;
-dessous de leur sphère, le
& la faveur entretiennent
…bien de la confusion. L'Ar-
… nous parcourons, contient

d'aſſez bons aphoriſmes ; par exem-
ple, *un malade eſt en grand danger*
quand le Médecin l'approche ave
un ſyſtême en tête... Les quiproqu
des Médecins ſont bien plus d
ravage chez l'eſpèce humaine, qu
ceux de la Pharmacie : ils ont pri
tant d'empire ſur les remèdes, qu
les remèdes n'en ont plus ſur l
malades, &c.

Bacon regardoit *les préjug*
comme *des idoles*, ou des géni
méchans dont l'influence répa
& entretient dans le monde
nuage perpétuel d'erreurs & d'illu
ſions : préjugés généraux, préjug
perſonnels, préjugés de conve
tion, préjugés de contagion, pr
jugés de parti, d'Ecole, de Re
gion, &c. Tous ces ſpeƈtres, to
ces fantômes aveuglent notre r
ſon, arment nos paſſions & fo
ment une ligue funeſte aux Scie
ces, même les plus ſacrées. N'eſt-
pas en effet dans le ſein de

que sont conçus & nour-
monstres qui troublent ou
, qui agitent ou possèdent
prits ? Tels sont la fureur
èmes, les folies de la su-
n, les transports du fana-
es délires de l'enthousias-
lacon brise ces simulachres;
e foudroie jusqu'à leurs
rs : son tonnerre frap-
ue toujours le Prêtre du
, avant que d'en écraser

nous avançons dans cette
, plus nous nous voyons
n'en donner qu'une no-
s quarante-huit Chapitres
dans ces deux Volumes
principalement sur le Mi-
e la Magistrature, sur la
lence des Loix & la Poli-
s Etats, sur les moyens de
à la Cour & dans le
sur les vertus & les vices,
ystêmes philosophiques &
. 1756. II. vol.

l'Histoire fabuleuse, &c. I
avoit essayé de presque tout
situations qu'il décrit dans se
ralités. Il avoit vû de pr
ressorts de l'intrigue, le je
Acteurs, le dénouëment de
nes : s'il n'avoit pas toujour
du moins il avoit toujours
en Philosophe. La faveur &
grace l'avoient éclairé, sans l
ni l'aigrir. De-là vient que s
ximes & ses réflexions son
nairement saines & profonde
les adopter toutes *, nous en
citer quelques-unes.

» La passion dominante
» lierre qui s'attache aux
» mêmes, & les étouffe en
» brassant..... Dans le nomb
» citoyens, ce ne sont pc

* Dans le Chapitre de l'usu
exemple, on doit se ressouv
Bacon étoit très-relâché sur ce
tière.

êtes qu'il faut compter, mais
plutôt les bras..... Le conseil est
le lest d'un bon gouvernement...
Allez plus lentement, vous aurez
plutôt fait..... Les longues harangues
avancent les affaires, comme
une robe traînante aide à la
course...... La grande route des
honneurs est coupée de petits
sentiers tortueux, on ne peut
guères y arriver par la droiture...
Une sentence injuste est un attentat
contre la Loi, plus fort que
tous les faits qui la violent..... La
justice est un esprit de vie & de
vigueur, qui doit couler dans les
nerfs d'un Etat..... Que les Juges
portent toujours le Livre de la
Loi entre les mains, & l'esprit de
la Loi dans le cœur..... Se jetter
dans le luxe & la somptuosité,
c'est étendre sa queue aux dépens
de ses aîles..... Restituer au dernier
moment, c'est affliger un
héritier, sans obliger un créan-

» cier..... On pardonne aux g
» d'être riches, rarement au
» ches de devenir grands.....
» discrétion est à l'ame, ce q
» pudeur est au corps : Un exc
» franchise est une indécence c
» me la nudité..... Pour faire a
» la belle gloire, il y faut n
» un peu de la fausse..... Les e
» modestes ont plus de lest qu
» voile, avec cela rien ne va...
» débauches de la jeunesse son
» tant de conspirations cont
» vieillesse : on paye cher le
» les folies du matin..... Les p
» de l'Athéisme sont la tolé
» de toutes les Religions....
» sécurité est un péril, & la
» voyance une sûreté..... Un c
» vuide n'a pas un son qui en
» pose aux ennemis..... Il fau

étrangère, les pensées de Bacon n'ont rien perdu de leur énergie, & très-peu de leur clarté ; elles ont même gagné beaucoup d'éclat & de relief : il est peut-être le seul grand Auteur qui ait eu le bonheur de rencontrer un si habile Traducteur. Quoiqu'assez négligé, son Latin semble, dans la Traduction, destiné à enrichir notre Langue : mais ce n'est que dans son génie que le Traducteur a trouvé ces tours heureux, qu'il donne aux pensées de son original.

Venons maintenant aux endroits de Bacon, dont on paroît abuser dans cette Analyse ; c'est-à-dire aux pensées de ce Philosophe, qu'on prend dans un sens étendu au-delà de ses intentions, ou même étranger & contraire à son texte.

N'y auroit-il point, demande l'Abbréviateur, *un art de faire mourir paisiblement? Epicure & Antonin l'avoient bien sçû trou-*

ver. (Tome premier, page 89.)

1°. Bacon reſtraint ſa penſée à ces convulſions horribles que le corps éprouve, quand l'ame s'en ſépare: ce Philoſophe ne ſonge donc qu'à prévenir les agitations violentes & lugubres, qui annoncent à la machine ſa diſſolution prochaine. L'Analyſe donne un ſens bien plus général, & par conſéquent bien plus étendu à la propoſition de Bacon. Or quelle différence dans le ſens ne produit pas ici le plus ou le moins d'étenduë dans les termes, ou plutôt dans leur ſignification!

2°. L'Art qu'Epicure imagina pour s'épargner les angoiſſes de la mort, fut de s'enyvrer : *Stygias ebrius hauſit aquas.* Bacon ne propoſe point cet exemple comme un modèle, mais plutôt comme une preuve qu'il ſeroit poſſible aux Médecins de nous adoucir les douleurs de l'agonie. Ce remède d'Epicure

l'Analy

l'Analyſe en parle comme d'une recette perdue, & dont la perte mérite des regrets. (Bac. *de Aug. Scient.* L. IV.)

Dans un autre endroit l'Analyſe dit que *la mort n'eſt rien* : cette maxime eſt moins un abus des penſées de Bacon, qu'une fauſſe imputation qu'on lui fait, d'un langage familier à ces Philoſophes qu'on appelle *eſprits forts*. Le Chancelier étoit un Philoſophe religieux dans ſes écrits comme dans ſa conduite.

» La Religion, *dit l'Analyſe*,
» (T. II. p. 109.) ſuppoſe la ma-
» tière tirée du néant ; & la Phi-
» loſophie a de l'horreur pour ce
» néant qu'elle ne conçoit pas. La
» Religion attribue la création à la
» parole de la Toute-puiſſance ; &
» la Philoſophie convient que la
» matière eſt parvenue au mécha-
» niſme préſent par une ſuite de
» degrés & d'eſſors. La Religion

» assure qu'avant la prévarication
» de l'homme, l'univers étoit dans
» un état de perfection d'où le péché
» l'a fait décheoir ; & la Philoso-
» phie qui s'inquiète peu de l'Opti-
» misme, prétend que cette déca-
» dence est dans la nature même
» des choses, &c.

Dans les trois points de ce contraste, l'Analyse établit entre la Religion & la Philosophie en général les contradictions, ou plutôt les contrariétés les plus formelles, & ne donne ce que la Religion nous a révèlé sur la création de la matière, que pour une *supposition* qui répugne à l'évidence philosophique. Or dans Bacon 1° il ne s'agit point de la Philosophie en général, mais seulement des systêmes de quelques anciens Philosophes : systêmes qui forment une Philosophie dont Bacon ne fait pas assez d'estime pour la mettre en parallèle avec la révé-

n. 2° Des trois Articles révèlés
il eſt ici queſtion, Bacon n'en
ce aucun comme une ſuppo-
1, mais tous comme des do-
s dont nous ſommes certains
la foi. 3° Il ajoûte que ces
oſophes profanes n'ont pû
ver à la hauteur de ces dogmes
és. Le texte de Bacon que nous
ns au bas de la page, achevera
enger ſon nom de l'abus qu'on
'eut faire.*

ur remarquer, dans l'Analyſe,
lus grand nombre de penſées
lèlement extraites de Bacon,
s ſommes trop preſſés de finir

Tria enim videntur eſſe dogmata quæ
us ex fide circa hanc rem. Primò
l materia creata ſit ex nihilo. 2° *Quòd*
tio ſyſtematis fuerit per verbum
ipotentiæ... 3° *Quòd ſchematiſmus...*
præváricationem fuerit optimus,
iis quæ materia qualis creata erat
ipere poſſit, &c. (Bac. Parmenidis, Te-
& Democriti Philoſophia.)

& par conséquent de passer aux systêmes & aux opinions qu'on attribue à Bacon sans aucun fondement légitime : nous nous bornerons encore à un très-petit nombre ; & dans le choix que nous en ferons, nous travaillerons plus à la gloire de Bacon qu'à la censure de son Abbréviateur, ou plutôt nous ne chercherons qu'à venger l'un, du tort que l'autre pourroit lui faire ; car un excès de confiance, dans l'Analyse, deviendroit infailliblement une source de soupçons contre la Philosophie du Chancelier. Détachons donc de l'Analyse quelques-unes des propositions, que nous croyons trop légèrement imputées à Bacon.

» La matière a des *appétits naturels*, elle a des mouvemens » simples & des mouvemens composés. Les mouvemens simples » sont comme les premiers pas » que la matière fit au sortir des

nains de la nature, il n'en reste
lus de traces : ces pas aggrandis,
edoublés, arrêtés, détournés;
épétés & multipliés à l'infini,
ont ce qu'on appelle les mou-
emens composés, les quantités
u les sommes de mouvemens :
elle est la génération, l'altéra-
on, la corruption & toute es-
èce de changement dans la for-
ie des corps. (Analyse, Ch. 12,
age 122.)
:° L'Abbréviateur paroît distin-
er les *appétits naturels* de la ma-
e d'avec ses mouvemens : Bacon
ntifie ces *appétits* & ces *mou-
iens* pour les diviser en deux
res de mouvemens dont les
sont simples, les autres com-
és : *Appetituum verò & mo-
m duo sunt genera : sunt enim
motus simplices ..... vel mo-
compositi, sive producti.*
:°. Selon l'Abbréviateur, il *ne
e plus de traces* des mouve-

mens ſimples : ſelon le Chancelier, ces mouvemens ſimples ſont le principe, la racine des actions naturelles, & ils s'accommodent aux formes différentes dont la matière eſt capable, & dont Bacon a fait plus haut une longue énumération: *Sunt enim motus ſimplices in quibus radix omnium naturalium actionum continetur, pro ratione tamen ſchematiſmorum materiæ.* 3° Dans l'Analyſe, les mouvemens ſimples de la matière ſont ſes *premiers pas*, dont *il ne reſte plus de traces*; & cependant les mouvemens composés de la même matière, ſont *ſes premiers pas*, avec cette différence qu'ils ſont *aggrandis*, variés, *multipliés*, &c. Dans Bacon, les mouvemens composés doivent être regardés, non comme des mouvemens primitifs, mais plutôt comme des ſommes levées ſur les mouvemens ſimples, des réſultats de leurs combinaiſons, des

de leurs contributions:
utem haberi, hujusmodi
positi (quales sunt gene-
ruptio, & reliqui) pro
busdam, aut summis mo-
plicium potiùs quàm pro
primitivis: c'est-à-dire
ouvemens composés sont
par le concours ou l'op-
les mouvemens simples
ncontrent sur la même
e Aug. Scient. L. III.)
i de saisir avec précision
de Bacon sur le mouve-
i matière, & de les rendre
arté qu'on a sçû leur prê
it depuis Descartes, l'Ana-
onfond, les brouille; les
, & semble en tirer le
ces principes modernes
ident le sentiment & la
les molécules de la ma-
iut observer ici que Bacon
les divisions subtiles dont
oit, de son temps; pour

distinguer les différents mouvemens observés dans la matière : en conservant les termes alors usités, il en développe les notions, sans autoriser ces incompréhensibles illusions où l'on s'égare, quand on veut spiritualiser l'étenduë matérielle, pour matérialiser la substance spirituelle.

» Il y a, *dit l'Analyse (Tome I.* » *page 181)*, comme deux ames » dans l'homme, l'une d'un ordre » divin, & dont la connoissance » appartient plus à la Religion qu'à » la Philosophie, ce n'est point à » l'homme d'en parler « &c. Bacon ne défend point à l'homme de parler de son ame, entant qu'elle est un pur esprit, un être absolument immatériel : il en renvoie l'Article à l'endroit où il place la Théologie ; mais il n'en croit pas la connoissance étrangére à la Philosophie : il avance même, que l'excellence de ses facultés se découvre

& ſe produit aux yeux des Philoſophes ſenſés avec trop d'éclat, & par des traits trop nombreux & trop merveilleux, pour ne pas déceler les avantages ſpécifiques qui diſtinguent eſſentiellement l'ame humaine de l'ame des bêtes : *Neque tamen... partitionem iſtam à Theologia mutuaremur, niſi etiam cum principiis Philoſophiæ conveniret. Plurimæ enim & maximæ ſunt animæ humanæ præcellentiæ ſuprà animas brutorum, etiam Philoſophantibus ſecundùm ſenſum manifeſtæ. Ubicumque autem tot & tantarum invenitur excellentiarum ſymbolum, ibi meritò ſemper conſtitui debet differentia ſpecifica.* (Bac. de Aug. Scient. L. IV.)

Comme ces ſortes de diſcuſſions nous meneroient plus loin que ne peut s'étendre l'eſpace qui nous reſte, nous ne recueillons plus de l'Analyſe que ces deux penſées : 1° *On apprendroit, en évaluant*

les circonſtances, qu'il y a dans le cours de la durée des temps, des climats ennemis du deſpotiſme & de la ſervitude. (Analyſe, Tome I. page 132.) 2° *Que reſte-t-il des diſcuſſions ſcholaſtiques & de la contradiction de tous les ſyſtêmes? cette unique vérité, que tout n'eſt qu'erreur.* (Ibid. Tome premier, page 20.) En quel endroit des Ouvrages de Bacon trouve-t-on clairement & formellement ces deux aſſertions ?

Depuis le ſiècle de ce Chancelier il eſt arrivé, dans l'empire des Sciences, d'heureux changemens qu'il a peut-être autant procurés que déſirés : on a banni des écoles, les diſcuſſions auſſi ſéches qu'inutiles, & les diſputes auſſi ſubtiles que frivoles. Si Bacon reſſuſcitoit, il féliciteroit ces Académies ſur une réforme * ſi avantageuſe : pourquoi

* Cette réforme avoit commencé dès

onc, contr'elles, emprunter de lui
es reproches alors fondés, & les
ourner en invectives aujourd'hui
ussi améres que déplacées? Dans
e siècle de Bacon, l'Astrologie étoit
n si grand crédit que, malgré
horreur & le mépris qu'il témoi-
ne pour cet art également dan-
ereux & chimèrique, il en reste
ncore quelque légére teinture
ans ses écrits: la tache devroit-
le s'en retrouver dans cette Ana-
se? Voilà deux articles où nous
oyons qu'on a sacrifié l'esprit à
lettre sans aucune nécessité. Au
oins étoit-il à propos de tem-
érer, par quelques notes, ce que
Chancelier lui-même effaceroit
ujourd'hui de ses Ouvrages.

Dans l'étude de la nature, Bacon
ouvoit que, de son temps, on

---

temps de Bacon: en plus d'un endroit
applaudit aux succès d'une Société qui
availloit à l'introduire.

s'élevoit trop promptement au-deſſus des phénomènes, qu'on recouroit trop vîte aux cauſes tranſcendantes, qu'on ſe tranſportoit trop bruſquement dans la région des catégories Ariſtotéliques. Il ſouhaitoit qu'on ne paſſât pas ſi légèrement ſur les cauſes intermédiaires, qui ont ſur les effets de la nature une influence plus prochaine. Dans quelques endroits de l'Analyſe n'a-t-on point abuſé de ces ſages obſervations, pour écarter trop loin la cauſe premiére; pour en faire une abſtraction qui paroît trop abſolue : nous convenons néanmoins qu'on revient un peu à cette premiére cauſe dans la récapitulation qui eſt à la fin du ſecond Volume.

Beaucoup de Lecteurs, ſur-tout de ceux qui aiment à confronter les textes & à vérifier les citations, ſont étonnés qu'on n'ait pas indiqué, dans le cours de l'Analyſe,

les endroits dont on prétend extraire la substance. Quelques autres voudroient encore une bonne Table à la fin de tout l'Ouvrage : ces attentions nous paroissent judicieuses, & l'on pourroit y avoir égard dans une seconde Edition.

Pour concevoir la plus haute & la plus juste idée de Bacon & de son génie, il faudroit pouvoir comparer l'état où il trouva la Philosophie, à l'état où il la laissa. Depuis son temps jusqu'au nôtre, peut-être n'a-t-on pas fait plus de chemin dans la carrière de cette Science, que n'en fit pendant sa vie cet illustre Chancelier, malgré les importantes & pénibles occupations qui interrompoient & retardoient sa course philosophique. Aussi ce qui l'a le plus immortalisé, ce ne sont pas ses grands emplois, c'est son grand génie & son grand sçavoir.

ARTICLE X

CONSEILS POUR FO une Bibliothèque peu n se, mais choisie. Nouv tion, corrigée & augm suivie de l'introductio rale à l'étude des Sci Belles-Lettres; par M Martinière. Volume in- *de 400 pages.* A Berli Haude & Spener, M.DC & se trouve à Paris, che son, rue S. Jacques.

IL semble que dans les C qu'on nous donne ici po *mer une Bibliothèque*, on proposé pour modèle, le C de Livres que Cicéron avoi *tium*, & qu'il appelloit *f Librorum copiam.* Ceci e

n'est point un Recueil imaginé pour les Sçavans. On s'en déclare dès la Préface : outre que les gens de cette espèce ont besoin de toutes sortes de Livres, ils ne consient point à d'autres le soin de former leur trésor littéraire. Ils se font même souvent maîtres de Bibliographie ; & donnent quelquefois, en ce genre, plus de conseils qu'on ne leur en demande.

On a eu dessein, dans cet Ouvrage, de se rendre utile aux personnes *qui, pleines de goût & d'ardeur pour les Belles-Lettres, ne sçavent comment satisfaire ces heureuses inclinations, tâtonnent, pour ainsi dire, dans le choix des Livres qui leur conviennent, & prodiguent leur argent pour de mauvaises acquisitions, ou n'acquièrent rien dans la crainte de le prodiguer.* Ces personnes n'ont guères besoin, pour s'occuper toute leur vie, que de cinq ou six cents Vo-

lumes choisis ; & c'est justement ce qu'on leur indique dans le Catalogue raisonné que nous annonçons.

Cet Ouvrage est originairemen de M. Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale d Prusse, Auteur célèbre, dont on un très-grand nombre d'Ouvrage estimés. Cet homme de Lettre avoit dressé la présente Bibliogra phie pour un Seigneur à qui il n pouvoit rien refuser. L'utilité d cette Nomenclature en a multipl les Editions ; mais celle-ci n'est pa totalement conforme aux premi res : on y a fait des changemen sans doute pour approprier davan tage ce Livre au goût actuel d Littérateurs François. M. Forme qui écrit en Allemagne, avoit pa lé, comme il convenoit, de pl sieurs Livres connus en ce pays-l & peu répandus parmi nous. Cet Partie du Catalogue a disparu,

us donne, à la place, une
raphie toute Françoise &
la moderne.
ernier mot exprime un des
res essentiels du Livre : car
bien se persuader qu'il y a
de pour les Bibliothèques,
pour les habits & pour
eublemens. Sur quoi nous
s qu'un Philosophe pour-
muser à suivre les diverses
l'on a eues de l'acquisition
res, en divers siècles. Il n'y
doute, par exemple, que
1 ne fût curieux de tout ce
avoit de beau & de bon
es Grecs & chez les La-
étoient-là les richesses qu'*il*
it à tous les trésors de
: & tels furent les senti-
qui régnerent durant tout
1 siècle de la Littérature
ne.
dans la décadence du goût.
éra-t-on point Senèque &

Pline à Cicéron & à Tite-Live :
pressons point cette Critique
descendons à des temps en
plus désastreux. Sous le régn
la Barbarie, quels furent les f
de Bibliothèques ? des Relat
d'aventures fabuleuses, de n
vaises Postilles sur les Livres sa
des Traités de fausse Métapl
que, des Productions insipide
Chroniqueurs, &c. Les Monar
seuls & un petit nombre de
nastères possédoient encore q
ques parties des anciens Aute
qu'on ne lisoit point, parce q
avoit perdu l'habitude de les
tendre.

A la naissance de l'Imprin
& au renouvellement des étu
il se fit un grand jour dans
esprits : on rappella l'Antiqu
mais d'abord on ne songea
cultiver les Langues d'Athèn
de Rome; on négligea le lan
de sa propre patrie; on p

voir oublié qu'on étoit né dans le XVI^e^ siècle. C'est pour cela que les Héros de la Typographie firent les chef-d'œuvres en Grec & en Latin ; mais presque rien en Langue Vulgaire : alors les Bibliothèques se remplirent de tout ce qu'avoient donné les Aldes & les Etiennes : peu de parure au dehors, mais des miracles d'érudition, d'exactitude, de propreté, de magnificence au-dedans. Alors aussi on sembla se borner aux Belles-Lettres ; & les Sciences proprement dites rempoient encore.

Le XVII^e^ siècle apprit aux hommes à penser, & ils entreprirent aussi de parler leur Langue. La Typographie, peut-être un peu déchue, mais toujours capable de grandes choses, seconda les Philosophes, les Mathématiciens, les Académies naissantes, &c. Et les Bibliothèques commencerent à se

former d'après ce pl
fois cesser d'être bri
des Belles-Lettres.
l'avantage inestimab
siècle : il sçut bien
parler ; il cultiva
bellit l'imagination
lumières, & n'aban
sentiment. Ce siècle
par un autre qui se
plus de Philosophi
apperçoit aisément
de nos Catalogues
ques : mais cette
t-elle point les autr
biles gens que nou
question. Il est t
que, par un accord
ce goût philosophi
pas les frivolités d
Livres ; & l'on ép
la littérature chan
de face & d'objet
ques suivent ces r
n'est plus au reste,

ténèbres de la Barbarie, le trésor
seul du Monarque, ou les Archives
obscures d'un Monastère, qui
cachent la Science aux yeux du
Public. Chacun se picque d'acquérir
en ce genre ; & il n'y a
presque point d'homme de Lettres
qui ne possède aujourd'hui plus
de Livres qu'on n'en comptoit dans
le Palais de notre Roi Charles V.
Prince d'ailleurs très-renommé
pour l'affection qu'il portoit aux
Sciences.

On a donc, dans le Volume qui
fait le sujet de cet Article, un Catalogue
des Livres du temps, sans
en excepter pourtant les meilleurs
du dernier siècle. On ajoûte sur
chacun de ces Livres une courte
Notice, & quelquefois on y joint
l'indication du format : tout ceci
distribué par classes ou facultés ;
*Théologie, Philosophie, Belles-Lettres,
Journaux, Histoire, Romans,
Poësie, Eloquence, Morale*

talogue. On ne peut nier
doive être utile à bien des
nes, sur-tout à celles qui
à portée ni par leur dem
par leur profession, de
cours & les révolutions de
térature.

Après ces *Conseils* on
une *Introduction générale*
des Sciences & des Belles-
en faveur des personnes
sçavent que le François. I
est feu M. de la Marti
connu par tant d'autres O
Il nous parle ici d'abord de
ces, ensuite des Belles-
distribuant chacun de ce

Poësie (de toutes espèces,) *Musique* &c. pour la partie des Belles-Lettres. Il y a de plus des réflexions générales sur les études, & sur le choix qu'on en doit faire; sur l'utilité des Sciences; sur l'accord des études avec les devoirs; sur le bel esprit, le style, le goût, le génie, &c. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans tout ceci des choses fort neuves; mais on y remarque du bon sens, de la sagesse, des égards pour la Religion & pour les Mœurs, des Critiques souvent judicieuses : celles qui le sont moins se trouvent réfutées ou modifiées par des Notes que l'Editeur met, de temps en temps, au bas des pages. Voici ce que M. de la Martinière dit du Goût; on aura par-là une idée de ses réflexions & de son style : » Cette heureuse qualité (le » Goût) que l'on sent mieux qu'on » ne peut la définir, est moins l'effet » du génie que du jugement, &

» d'une espèce de raison natu
» perfectionnée par l'étude.
» sert, dans la composition, à
» der l'esprit & à le régler.
» fait usage de l'imagination,
» sans s'y livrer, & en dem
» toujours maîtresse. Elle con
» en tout la nature, la suit p
» pas, & en est une fidèle exp
» sion. Sobre & retenue au mi
» de l'abondance & des riche
» elle dispense avec mesure &
» sagesse les beautés & les gr
» du discours. Elle ne se laisse
» mais éblouir par le faux, quel
» brillant qu'il soit ; elle est
» lement blessée du trop & du
» peu. Elle sçait s'arrêter pr
» sément où il faut, & retran
» sans regret tout ce qui est
» delà du beau & du parfait.
» goût simple & unique, dans
» principe, se varie & se mu
» plie en une infinité de ma
» res ; ensorte pourtant que,

» m

» mille formes différentes, en Prose
» ou en Vers, dans un style éten-
» du ou serré, sublime ou simple,
» enjoué ou sérieux, il est toujours
» le même, & porte par-tout un
» certain caractère de vrai & de
» naturel, qui se fait d'abord sen-
» tir à quiconque a du discerne-
» ment « &c. Tel est en général le style de cet Ouvrage : il y manque de l'éclat & de l'intérêt, quoiqu'au fond il s'y trouve beaucoup de choses bien pensées & bien dites.

ARTICLE XV.

D. JO. FREDERICI WEIDLERI Mathematum superiorum Professoris &c. Spicilegium observationum ad Historiam notarum numeralium pertinentium, &c. *Recueil d'observations concernant l'Histoire des signes d'Arithmétique. Par M. Weidler, Professeur de Mathématiques à*

Wittemberg. In-4°. *pages 28. M. DCC. LV.* A Wittemberg, chez Ephraïm Gotlob Eichsfeld, &c.

QUOIQU'IL manque à cet Ouvrage un degré de clarté & de précision, nous en faisons cas & nous en formons ainsi le résultat.

Tout le monde connoît les chiffres dont nous nous servons ordinairement; & l'on sçait que l'origine en est attribuée aux Arabes. Mais en quel temps l'usage de ces signes est-il devenu commun parmi les Chrétiens? Objet de controverse entre les Sçavans. Les uns en fixent l'époque au XIII[e] siècle, d'autres au XIVe, quelques-uns remontent à des temps plus reculés; & tous conviennent que cette manière de nombrer l'emporte infiniment, pour l'aisance & pour la briéveté, sur celle des anciens Romains.

Voici préſentement la penſée de M. Weidler : il avoit remarqué, dans la Bibliothèque de l'Univerſité d'Altorff, un beau Manuſcrit de Boëce, Auteur du ſixième ſiècle, & en le parcourant il s'étoit apperçu, vers la fin de la Géomètrie de ce Philoſophe, que ce qu'on appelle *la Table de Pythagore*, étoit en chiffres très-approchans de ceux dont nous nous ſervons aujourd'hui. De retour à Wittemberg, il avoit trouvé, dans la Bibliothèque de l'Univerſité, la premiére Edition de Boëce, publiée à Veniſe en 1491, & dans l'endroit de la *Table de Pythagore*, il avoit obſervé que les chiffres de cette Table reſſembloient fort à ceux du Manuſcrit d'Altorff. Sur cela il ſe mit à compoſer une Diſſertation tendante à faire voir que nos chiffres prétendus Arabes pourroient bien être plus anciens que le XIII^e^ ſiècle, & que probablement Boëce

lui-même en avoit fait usage. Car voici le raisonnement de notre Professeur. La premiére Edition de Boëce, faite sans doute sur un Manuscrit connu des Editeurs de Venise, porte les chiffres de la *Table de Pythagore* tout semblables aux nôtres; un autre Manuscrit (celui d'Altorff) appuie le Manuscrit des Editeurs de Venise, & leur premiére Edition : or il est vrai-semblable que ces deux Manuscrits fort anciens représentent fidèlement l'Antographe de Boëce; donc il est vrai-semblable que Boëce s'est servi, pour sa *Table de Pythagore*, de chiffres semblables aux nôtres; donc ceux-ci ne sont point des chiffres venus des Arabes, mais on peut croire qu'ils sont beaucoup plus anciens.

Cette Dissertation, quoiqu'assez bien reçue du public, essuya, dans le temps, quelques contradictions; & c'est pour la défendre & pour la fortifier que l'Auteur reprend le

même ſujet. Il s'agit de montrer combien ſon opinion eſt vrai-ſemblable. D'abord, outre les Manuſcrits cités, (celui des Editeurs de Veniſe & celui d'Altorff) M. Weidler prouve, par le témoignage de pluſieurs Ecrivains célèbres, que d'autres Manuſcrits de Boëce ont dû être conformes aux deux précédents. Ce détail eſt aſſez bien ſoûtenu, quoiqu'il fût poſſible de le rendre plus lumineux. Enſuite l'Auteur prétend que nos chiffres ordinaires ſont très-différents des anciens chiffres Arabes : propoſition qui, bien démontrée, ſuffiroit ſeule pour faire diſparoître l'origine prétendue Arabeſque de nos chiffres. M. Weidler renvoie ſur cet Article à une planche qui ſe trouve gravée dans ſa premiére Diſſertation : comme nous ne l'avons point vue, il faut nous en rapporter au témoignage de ce Profeſſeur. Enfin le raiſonnement même de Boëce,

quand il explique la *Table de Pythagore*, démontre, selon notre Dissertateur, qu'il n'a pû user, en cet endroit-là, que de signes ou de caractères différents des chiffres Romains : saisissons bien le sens & la force de cette preuve. Boëce distingue deux façons de composer cette *Table* ; la premiére, en y distribuant les chiffres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0 ; la seconde en y faisant entrer les lettres de l'Alphabet ; & il marque positivement que ces chiffres ou ces lettres pouvoient se combiner, se multiplier, à l'effet de former tout d'un coup de plus grands nombres : opération, reprend M. Weidler, qui ne peut se faire par des chiffres Romains. Il faut donc que Boëce ait eu en vuë les chiffres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0, quand il traçoit cette Table, ou bien il faut qu'on nous montre quelques autres signes ou caractères qui aient pû produire le même effet. On a voulu objecter deux choses ; la pre-

, que les Copiſtes des Manuſ-
où ſe trouvent nos chiffres
&c. ont ſubſtitué ces ſignes
iffres Romains dont s'étoit
oëce ; mais cela répugne au
nement que fait le Philoſo-
es chiffres Romains, encore
s, ne peuvent ſe combiner,
iplier, dans la Table de Py-
e, comme nos chiffres ordi-
ou comme les lettres de l'Al-
. La ſeconde objection eſt,
trouve des Manuſcrits de
, où ſe voient des chiffres
ins, au lieu de nos chiffres :
du raiſonnement même de
, il faudroit conclure que ces
crits ont été altérés ; car pour
ter encore, il eſt impoſſible
ter les chiffres Romains aux
& aux fins de la *Table de*
gore.

eſt, à peu-près, tout le diſ-
le M. Weidler : il eſt ſatisfai-
bien des égards : le ſeul ſcru-

pule qui nous reste, c'est qu'on avance comme une chose certaine, que les chiffres, de la Table de Pythagore, dans la Géomètrie de Boëce, sont tout semblables aux nôtres. Nous n'avons pas vû la premiére Edition de ce Philosophe, mais la seconde de 1499, faite aussi à Venise par les Auteurs de la premiére; ou plutôt il nous paroît que c'est absolument la premiére Edition répétée: or nous pouvons assurer que les chiffres qu'on y voit sont tous différents des nôtres, à l'exception du 1 & du 8. Les autres signes sont des espèces de hiéroglyphes ou de figures bizarres qui ne se raccordent point avec nos chiffres. Ceux qui auront la premiére Edition, pourront raisonner sur cela plus pertinemment que nous; & ceux qui pourront y joindre la comparaison des MSS., seront en droit de terminer la question. Nous la laissons dans l'état de conjecture & de probabilité où M. Weidler l'a mise.

ARTICLE XVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ESPAGNE.

DE CADIX.

ON a imprimé, dans cette Ville, quatre Relations succinctes des divers accidens causés par le tremblement de terre du premier Novembre 1755.

La premiére a pour titre : *Noticias de lo acaecido en la ciudad de Lisboa, corte del Reyno de Portugal, y en otras de dicho Reyno, en el dia primero de Noviembre de 1755 à causa del hororoso terremoto que huvo en dicho dia.*

Il est dit dans cette Rela
que la Ville de Castro-Mari
Place forte sur la frontière d
pagne, a beaucoup souffert
tremblement de terre; que la
tadelle a été ruinée en partie,

Que la Ville de Farò, Siége I
copal dans les Algarves, a été
dommagée, l'Evêque blessé, &

Que Lagos, Port de Mer
presque entiérement détruit
qu'il y a péri plus d'un tiers de
bitans.

Qu'Albufeira, Place située
tre Lagos & Farò, a été en
rement submergée, & qu'o
voit plus que les vestiges de
tuation.

Que Setuval a péri de même
que les eaux de la Mer y été
si hautes qu'on pouvoit nav
dans les rues, quoique fort é
tes: ce qui montre que l'eau
passoit les maisons.

Que Lisbonne sur-tout a épr

des malheurs ſans nombre ; qu'il y a péri environ ſoixante mille perſonnes, avec des tréſors immenſes & des effets ineſtimables ; que la plûpart des Egliſes ſont tombées, & qu'une infinité de perſonnes, que la Fête y avoit attirées ; ont été accablées ſous les ruines, &c.

La ſeconde eſt intitulée, *Relacion ſuccinta de el terremoto acaecido en la ciudad de Cordova y Lugares circonvecinos, el dia primero de Noviembre de 1755.* Il y a eu, ſelon ce papier, dans la matinée du premier Novembre, trois tremblemens de terre à Cordoue. Le premier a duré neuf minutes, le ſecond ſept ou huit, le troiſième une minute ſeulement. La Cathédrale & pluſieurs autres Egliſes ont été fort endommagées ; mais perſonne n'a péri dans ce déſordre.

A Bujalance, quelques maiſons ont ſouffert.

[illegible] une montagne [illegible] ; beaucoup de [illegible], avec une [illegible] pesante.

A [illegible], l'Eglise a été [illegible] & est [illegible] en terre ; le peuple qui y étoit, en est sorti par les fenêtres & par les autres ouvertures du toit.

A la Guardia près de Jaën, il est arrivé une chose qu'on a prise, dans le pays, pour un miracle : nous transcrivons ici la Relation, afin que le Lecteur juge lui-même de l'évenement. *Al sentir, en este Pueblo, los Religiosos Dominicanos el Terremoto, acudieron en comunidad à la Iglesia, à descubrir à la Virgen del Rosario, tirò el Sacristan varias vezes del velo; pero en vano : acercosse el Prior, y alzando con la mano un poco del velo, hallò à la Virgen cubierta con el Manto su santissimo Rostro, applicose à la imagen, y reconocio*

ba llorando muy affligida.
orotandose todos, vino el Vi-
o, Corregidor, y Escribanos,
os fueron testigos, y assi lo han
ido, haviendo avisado al Obis-
de Jaen, quien està exami-
do muy por menudo el caso; se
gieron en un vaso algunas de
lagrymas que virtiò la misma
gen.

a troisième Relation porte en
e, *Extracto de una Carta es-*
ta de Villa-Blanca, su fecha
de Noviembre de 1755 à
N. N. Vecino de Cadiz dandole
nta del Terremoto, è innunda-
n del mar, acaecido el dia pri-
ro del referido mes en el puerto
Lagos de el Reyno de Portugal.
i mande, dans cette Lettre, que
premier Novembre, entre neuf
dix heures du matin, il a péri,
: le tremblement de terre, les
ux tiers des habitans de Lagos;

que de dix Eglises qu'on com
dans cette Ville, il n'en rest
une qui conservât un Autel c
pût dire la Messe ; que le
beaucoup souffert ; que dan
Communauté de Filles tren
Religieuses ont péri, &c.

La quatrième Relation s'a
ce ainsi : *Relacion de lo ac
en la ciudad de Granada
1. de Noviembre de 1755
Terremoto que principiò ent
10 de la manana, y duro
nutos.* On y parle de bea
de dommages causés aux Egl
cette Ville, sur-tout à la C
drale, à S. Antoine, à S
veur, à Ste Catherine, &
les Carmélites de l'ancienne
vance.

On ajoûte que dans Al

HOLLANDE.

De la Haye.

On diſtribue, dans cette Ville, tous les quinze jours un Ecrit intitulé : *L'Obſervateur Hollandois, ou Lettres de M. Van** à M. H** de la Haye, ſur l'état préſent des affaires de l'Europe.* Juſqu'ici nous avons vû ſept de ces Lettres. L'Auteur, qui ſe dit Hollandois établi en France, écrit comme les plus célèbres Littérateurs de Paris. A la politeſſe du langage, il joint la force du ſtyle, le ton perſuaſif, quelquefois la véhémence du ſentiment, & toujours la bonté des raiſons. Son objet eſt de peindre à un ami toute la ſuite des procédés de l'Angleterre à l'égard de la France ; & d'apprécier, ſelon les régles de l'équité, ces hoſtilités publiques & continuelles dont la Na-

tion Britannique donne le ſpectacle, ſans avoir déclaré la guerre, & ſans qu'on la lui ait déclarée. Nous n'entreprenons pas l'Analyſe de ces Lettres ; elles doivent être lues, comparées avec les évènemens, rapprochées des principes de la raiſon, du droit des gens, de la foi des Traités, &c. On devroit auſſi les mettre en contraſte avec une foule de libelles Anglois, dictés par la paſſion, pleins d'un orgueil indécent, dignes de n'occuper que la populace de Londres : eſpèce de citoyens que l'Obſervateur Hollandois diſtingue fort du Gouvernement Anglois, & du Corps de la Nation. On trouvera ici de fortes vérités, tempérées par des égards ; des reproches, très-différents de l'inſulte ; des plaintes, qui ne ſont que le cri de l'humanité ; des accuſations, prouvées par les faits ; des conjectures très-liées aux évènemens ; des vuës,

fondées ſur la meilleure Politique, &c.

Nous croyons que ces Lettres ſe trouvent auſſi à Paris chez différents Libraires.

FRANCE.

DE PARIS.

Etat du Ciel pour l'année de grace 1756 Biſſextile, calculé ſur les principes de M. Newton, rapporté à l'uſage de la Marine. Par A. G. Pingré, Chanoine-Régulier & Bibliothécaire de Sainte-Geneviève, ancien Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, Aſſocié de celle de Rouen; dédié à Meſſieurs de l'Académie de Marine établie à Breſt. Volume *in*-8°. pag. 216. *Chez Durand, rue du Foin; & Piſſot, Quai de Conti, M. DCC. LVI.* Voici la troiſième année que M. Pingré donne *l'Etat*

du Ciel, c'est-à-dire le plus détaillé de tous les mouvemens qui se font dans les Astres durant le cours d'une année. Nous avons exposé, en Avril 1754 & en Janvier 1755, l'ordre & les usages de ce Livre. Il nous suffit d'ajoûter que c'est un des plus parfaits qui aient paru en ce genre. Le Volume, destiné pour la présente année 1756, contient tous les avantages des deux précedens, avec quelques particularités, dont la plus importante concerne la détermination des longitudes à la Mer. On sçait de quelle conséquence il est d'obtenir cette détermination par des voies sur-tout qui soient faciles, expéditives, proportionnées à la capacité ordinaire des Marins. On est convenu que les mouvemens de la Lune étoient singuliérement utiles pour parvenir à ce terme. On a proposé diverses méthodes d'observation

cet égard, & M. Pingré lui-même en publia une, l'an paſſé, qui a eu l'approbation des Connoiſſeurs : elle étoit fort ſimple, puiſqu'elle ne ſuppoſoit qu'une ſeule obſervation de la hauteur de la Lune : on peut la revoir à la page 186 de *l'Etat du Ciel* pour 1755. Aujourd'hui il en ajoûte une autre de même genre, *fondée ſur une unique obſervation de la diſtance de la Lune au Soleil, ou à une Etoile dont on connoîtra exactement l'Aſcenſion droite*. On trouvera cette ingénieuſe méthode à la page 180 & ſuivantes du préſent *Etat du Ciel*. Nous ne devons pas oublier que cet Ouvrage devroit être mis entre les mains de tous les Navigateurs, avec un autre intitulé *Nouveau Zodiaque*, qui vient de paroître, & dont nous donnerons l'Analyſe le mois prochain. *Il ſe trouve chez D'Heulland*,

Dessinateur & Grav
pour la Marine , ru
près le carrefour de la
ques.

Panégyrique de S.
noncé en présence de
l'Académie Françoise.
bé Talbert, Chanoin
çon, &c. Dans ce di
teur oppose à la Politi
la Politique de S. L
dans le Christianism
roïsme profane , l'H
S. Louis inspiré par
nisme : ce qui forme u
& ouvre une grande r
ges. L'exécution de c
honneur à l'esprit d
Talbert : il seroit pe
haiter que le style eû
grés de clarté qu'exi
gue, & qu'en quelqu
fût moins décousu :
nous hazardons, san

ge qui appartient de droit aux
oisseurs.

*négyrique de S. Jean Népo-
ne, Chanoine de Prague &
yr du secret de la Confession,
ncé devant la Reine le 16.
1755, dans l'Eglise des
PP. Recolets de Versailles,*
e R. P. Couterot, Barnabite,
cateur du Roi. Chez Guerin
latour, rue S. Jacques, &c.
onsidère ici Jean Népomu-
sous deux rapports qui for-
une sorte de contraste. *Par
role il fut le héros de la Pé-
ce;* premiére Partie. *Par le
e, il fut le héros du Sacre-
de Pénitence;* seconde Partie.
a de l'onction & de l'élo-
ce dans ce Discours: on doit,
aveur de ces deux grandes
tés, excuser quelques négli-
es qui se sont glissées dans le

Guillyn Libraire, Quai des
guſtins, publie un Catalogue d
vres, tant de France que des
étrangers qui ſe trouvent che:
Nous remarquons, parmi les E
gers, ceux qui ſuivent.

Allen Synopſis *Univerſa
dicinæ practicæ, ſive doctiſſ
rum virorum de morbis eoru
cauſis & remediis judicia*, 1
in-8°.

Alpinus (Proſperus) *de
ſagiendâ vitâ & morte Ægri
tium*, &c. *Ex Editione Hie
mi Davidis Gaubii*, *1754*. i

Architecture de Philippe V
boons, ou, les deſſeins, plans
vations des principaux éd
d'Amſterdam, *in-fol.* avec fig

Bible de le Cène, *in-fol.* 2

Bible de Saurin, 6 Vol. *in*
avec figures.

Bibliothèque ou Catalogu
Livres difficiles à trouver, pa
vid Clément, 5 Vol. *in-4°*.

li Gesneri *Opera Bota-*
, *Edidit Casimirus Chris-*
Schiniedel, 1753. *in-fol.*

universel diplomatique ;
ont. 16 Vol. *in-fol.* avec le
ent, par Rousset. 10 Vol.

n (Floriani) *Institutio-*
ice quibus adjuncta sunt
nes Mathematica, 1753.
-4°.

Cassii *Historia Roma-*
Ex Editione Samuelis
1750. 2 Vol. *in-fol.*

i (Joh. Georgii) *De ori-*
nanorum, &c. *Ex Edi-*
istiani Ludovici Scheidii,
-4°. avec fig.

,Conventiones, pacta, &c.
es Anglia & alios quosvis
ores, Reges, Pontifices,
s vel Communitates ab
01, usque ad nostra tem-
, 1756. II, vol.

pora, &c. *Accurante Thoma Ry mer. Editio tertia*, *1736*. 10 Vol *in-fol.*

Haller *Opuscula Anatomica*, *d respiratione*, *monstris*, &c. 1751 *in-8°.*

Ejusdem, *Disputationes Chiru gicæ.* 2 Vol. *in-4°.* 1755.

Ejusdem, *Mémoire sur le mo vement du sang*, *fondé sur des e périences ; traduit par M. Tissot* 1755. in-8o.

Ejusdem, *Dissertation sur l parties irritables & sensibles d animaux ; traduit par le mêm* 1755. in-8o.

Ejusdem, *Opera Pathologica* 1755. in-8o.

Les bornes du Journal nous e pêchent de suivre tout le fil de ce liste, & nous avons supprimé be coup d'Articles intermédiair Guyllin communiquera son Ca logue aux Curieux, qui doivent ê avertis de plus, qu'il tient Maga

d'anci

nciens Livres ſur toutes ſortes matières, Italiens, Eſpagnols, glois &c. qu'il achete Cabinets, liothèques, &c.

On nous adreſſe de Bourges un émoire qui a été imprimé dans tte Ville, & qui contient une *ouvelle méthode de préparer le anvre*. Pour rendre ce morceau us littéraire & plus curieux, il roit fallu y ajoûter des détails ſtoriques ſur l'origine du Chanre & ſur l'uſage qu'en firent les nciens Grecs, Romains, Gauis &c. matière difficile, parce 'il ſe trouve très-peu d'Aurs qui en parlent avec préciſion. 'importance de l'objet mériteroit u'une Académie littéraire le proofât aux Candidats de ſes prix, voici ſous quel point de vuë nous oncevons la queſtion.

D'abord il ſeroit néceſſaire de

distinguer exactement le Lin du Chanvre. Rien de mieux connu que le Lin par les témoignages de l'Ecriture-Sainte, par les Textes d'Homère, d'Hésiode, de Virgile, &c. Mais il n'en est pas de même du Chanvre. Rarement les Anciens en font mention ; nous n'avons point de preuves que la Toile de Pénélope ni que les Serviettes, dont parle Virgile, fussent de Chanvre. Le *Cannabis* de Pline étoit, à ce qu'il paroît, un gros Chanvre propre aux Cordages : rien ne fait connoître qu'on le mît en œuvre pour les tissus de Toile. Enfin quoiqu'on nous assure quelque part que les Romains avoient leurs Manufactures de Chanvre pour l'Empereur, à Ravenne & à Vienne dans les Gaules ; on ne nous explique point en quoi consistoit cette Fabrique ; si elle se bornoit aux Cordages, si elle s'étendoit aux voiles de Vaisseaux, aux meu-

bles & aux vêtemens domestiques, &c. Voilà des objets de recherches historiques.

Mais il faudroit passer de-là aux observations d'œconomie actuelle, & c'est même ce qu'il y auroit de principal dans cette question. On auroit donc à examiner quels sont les terreins de ce Royaume les plus propres au Chanvre ; quelle est la meilleure manière de cultiver cette plante ; quelles préparations sont convenables pour les divers états où se trouve successivement le Chanvre, jusqu'à ce qu'il soit converti en Toile ; quels Chanvres sont proportionnés aux usages de la Marine, & comment on peut perfectionner cette Manufacture particulière, &c. *

* On a déja quelque chose d'intéressant sur cet Article dans le premier Volume du Recueil de Physique de M. Deslandes. L'Auteur y insinue sur-tout

Dans le cours de cet examen, les mauvaiſes pratiques, les fraudes, les négligences, tous les abus, en un mot, qui ſe ſont gliſſés dans ce genre de travail & de commerce ne devroient être ni diſſimulés, ni excuſés.

Or nous ſommes convaincus qu'un Ouvrage exécuté, avec ſoin & avec goût, ſur ce plan ou ſur un meilleur, ſeroit très-accueilli du Public & du Gouvernement ſurtout, dont le but actuel eſt de protéger & d'accréditer tout ce qui tend à perfectionner les Arts utiles.

Mais quoi qu'il en ſoit, voici le Mémoire envoyé de Bourges; on doit le trouver très-digne d'atten-

---

l'uſage de ce qu'on appelle *Chenevote*, pour la confection de la poudre à canon: uſage connu dans le Nord, où la poudre eſt meilleure que celle qui ſe fabrique parmi nous. (Voyez page 133 de ce Recueil.)

tion par les vuës neuves qu'il contient.

Nouvelle méthode de préparer le Chanvre ſans augmenter le déchet ni les frais.

„ Quoique depuis long-temps „ l'uſage du Chanvre ſoit auſſi né- „ ceſſaire que familier, il paroît „ cependant que juſqu'à préſent la „ nature & les propriétés de cette „ plante n'ont point encore été „ tout-à-fait bien connues.

„ Pluſieurs ont cru que l'opéra- „ tion de rouir étoit une eſpèce de „ pourriture, & qu'en laiſſant le „ Chanvre trop long-temps dans „ l'eau, il devenoit alors trop pour- „ ri, & ne rendoit plus qu'une fi- „ laſſe ſans qualité & ſans force. „ Ils penſoient au contraire, que le „ Chanvre qu'on n'a pas laiſſé rouir „ aſſez long-temps, gardoit ſon „ écorce trop adhérente à la che- „ nevote, & ne fourniſſoit qu'une

„ filasse dure, élastique & d'un
„ très-difficile apprêt; qu'enfin il y
„ avoit cependant un certain mi-
„ lieu à tenir, mais sur lequel il
„ étoit impossible de donner des
„ régles fixes, & dont il étoit aussi
„ facile que dangereux de s'écar-
„ ter.

„ Pour obvier à tous ces incon-
„ véniens, & donner une régle sim-
„ ple & infaillible de cette premiére
„ préparation; M. Marcandier
„ observé que le rouissage ordi-
„ naire du Chanvre n'étoit autr
„ chose que la dissolution d'un
„ gomme tenace & naturelle à
„ plante, dont elle fait l'uniqu
„ lien, & qu'on ne doit laisser
„ Chanvre rouir qu'à proportion
„ l'abondance de cette gomme
„ de son adhérence. Si on laisse
„ Chanvre trop long-temps da
„ l'eau, les fibres de l'écorce
„ trouvant alors trop séparées ent
„ elles par la dissolution de presq

„ toute la gomme, on ne peut plus „ les enlever dans toute leur lon- „ gueur, & la plus grande partie „ reſte mêlée dans la paille, avec „ laquelle ſouvent on la briſe. Il „ eſt donc dangereux par cette rai- „ ſon de laiſſer le Chanvre trop „ long-temps rouir, & l'on ne doit „ avoir d'autre terme que celui qui „ ſuffit pour ſéparer exactement, „ & ſans perte, l'écorce d'avec la „ chenevote : peut-être ne faut-il „ pas plus de cinq à ſix jours pour „ cet eſſai.

„ Comme après avoir laiſſé le „ Chanvre ſuffiſamment dans l'eau „ pour le mettre en état ſeulement „ d'être teillé ou broyé, l'écorce en „ paroît dure, élaſtique & peu „ propre à l'affinage, ſuivant l'an- „ cienne méthode ; M. Marcan- „ dier, par les réflexions & les dif- „ férents eſſais qu'il a faits ſous les „ yeux & par les avis de M. l'In- „ tendant, a trouvé le moyen de

„ lui rendre aisément & sans frais
„ toutes les qualités qui lui man-
„ quent. L'eau qui a déja eu la
„ propriété de séparer l'écorce de
„ sa paille dans le premier rouis-
„ sage, divisera bien mieux & sans
„ risque les fibres les unes des au-
„ tres, par la dissolution totale de
„ ce qui pouvoit lui rester de gom-
„ me. Pour cet effet, il suffit après
„ que le Chanvre a été teillé, de le
„ mettre dans l'eau par petites poi-
„ gnées d'un quarteron ou environ;
„ on les plie très-lâches dans le
„ milieu par une ficelle un peu
„ forte, pour les pouvoir manier
„ & remuer dans l'eau sans le mê-
„ ler. Après avoir imbibé d'eau
„ toutes les poignées, il faut les
„ mettre dans un vaisseau de bois
„ ou de pierre de la même façon
„ qu'on met tremper du fil dans
„ un cuvier. On remplit ensuite le
„ vaisseau d'eau où on laisse le
„ Chanvre pendant plusieurs jour

„ s'humecter & se pénétrer autant „ qu'il faut pour en dissoudre la „ gomme. Trois ou quatre jours „ suffisent pour cette opération, „ après quoi il faut tirer toutes les „ poignées par leurs ficelles, les „ tordre & les laver à la rivière pour „ les purifier autant qu'il est possi- „ ble de l'eau bourbeuse & gom- „ mée dont elles sortent. Quant „ elles sont ainsi dégorgées, on les „ rapporte chez soi, & on peut „ alors les battre sur une planche „ pour achever de diviser toutes „ les parties qui seroient encore „ restées trop entiéres. Pour cet „ effet, on étend sur un banc de „ bois fort & solide chaque poi- „ gnée de ce Chanvre, après en „ avoir fait couler la ficelle; on la „ frappe dans toute sa longueur „ avec la tranche d'un battoir ordi- „ naire de blanchisseuse, jusqu'à ce „ que les pattes & têtes les plus „ épaisses soient suffisamment divi-

„ ſées. Il ne faudroit pourtant pa
„ battre avec excès chaque poi
„ gnée ; les fibres qui ſe trouve
„ roient trop diviſées, ne conſer
„ veroient point aſſez de force pou
„ réſiſter au peigne avant leur di
„ rection, & c'eſt une de ces atter
„ tions que la ſeule expérience peu
„ faire connoître. Il y a même tou
„ lieu de croire qu'en laiſſant l
„ chanvre aſſez long-temps dan
„ l'eau, pour obtenir la diviſion de
„ fibres par la ſeule diſſolution, o
„ pourroit abſolument ſe diſpenſe
„ de le battre.

„ Après ce léger travail, qui e
„ cependant le plus long, il fa
„ relaver à l'eau courante chaqu
„ poignée en la prenant bout pou
„ bout, & l'on voit alors le ſucc
„ de tout cet appareil. Toutes l
„ fibres du Chanvre ainſi battu, ſ
„ diviſent dans l'eau, ſe lavent, ſ
„ dégagent les unes des autres, &
„ paroiſſent auſſi parfaitement dre

ſées que ſi elles avoient déja paſſé dans le peigne : plus l'eau eſt rapide, vive & belle, plus les fibres ſe blanchiſſent & ſe purifient. Lorſque le Chanvre paroît aſſez clair & entiérement purgé de ſa craſſe, on le tire de l'eau le plus en largeur qu'il eſt poſſible, puis on le met ſur une perche au ſoleil égoutter & ſécher.

„ De cette maniére les fibres du chanvre comme autant de brins de ſoie ſe dégagent, ſe diviſent, ſe purifient, s'affinent & ſe blanchiſſent, parce que la gomme qui étoit le ſeul principe de leur union, étoit auſſi celui de leur craſſe ; & des différentes couleurs qu'on voit au Chanvre. Il a même paru, dans les expériences qu'on a faites, que le Chanvre le plus noir & le plus rebuté, étoit celui qui acquéroit la plus grande perfection dans les opérations de la nouvelle méthode.

„ Quand le Chanvre eſt une foi
„ bien ſec, on le plie avec précau
„ tion, en le tordant un peu pou
„ que les fils ne puiſſent pas ſe mê
„ ler davantage. On peut alors l
„ donner au Chanvreur pour e
„ tirer le plin ou filaſſe. Il ne ſer
„ plus néceſſaire de le piler ſi long
„ temps qu'auparavant. Cet ouvra
„ ge autrefois ſi dur par les force
„ qu'il exigeoit, & ſi dangereu
„ par la pouſſière mortelle qu
„ l'Ouvrier reſpiroit, ne ſera plu
„ qu'un métier médiocrement pé
„ nible.

„ Il ne faudra plus chercher d
„ machines pour ſauver aux hom
„ mes les fatigues & les danger
„ du travail; l'opération du Chan
„ vreur ſera bornée déſormais
„ un pilage facile, & aux ſeule
„ façons ordinaires du peigne. Ell
„ devient d'autant plus aiſée que l
„ matière eſt plus douce au travail
„ & n'exhale plus aucune pouſſière

, incommode ; auſſi n'y a-t-il preſ-
, que plus de déchet dans cette
, opération. Si l'on veut ſe ſervir
, de peignes fins, le Chanvre ainſi
, lavé donnera de la filaſſe ſuſcep-
, tible du plus beau filage, & com-
, parable au plus beau lin, & ne
, fournira guères plus d'un tiers de
, fort bonnes étoupes.

„ Or cette étoupe qui étoit au-
, paravant un objet de rebut, &
, qu'on vendoit ordinairement à
, quelques Cordiers *deux ſols ſix*
, *deniers* la livre, devient par une
, nouvelle opération un objet de
, la plus grande utilité. En la car-
, dant comme de la laine, il en
, réſulte une nouvelle matière fine,
, moëleuſe & blanche, & dont juſ-
, qu'à préſent on ne connoiſſoit
, pas l'uſage. On peut l'employer
, ſeule en cet état pour en faire
, des ouates qui, à beaucoup d'é-
, gards, l'emporteront ſur les oua-
, tes ordinaires, mais encore on

„ la peut filer & en tirer un très-
„ beau fil. On peut aussi la mêler
„ avec du coton, de la soie, de la
„ laine même & du poil : & le fil
„ qui résulte de ces mêlanges,
„ fournit, par ses variétés infinies,
„ matiere à de nouveaux essais
„ très-intéressans pour les Arts, &
„ très-utiles à plusieurs Manufac-
„ tures.

„ On n'a pas encore, à beau-
„ coup près, épuisé toutes les com-
„ binaisons qui peuvent multiplier
„ les avantages du Chanvre sous
„ ses différentes formes. Les toiles
„ qui seront fabriquées de Chanvre
„ ainsi préparé, ne seront pas si
„ long-temps au blanchissage, &
„ le fil même n'aura plus besoin
„ des lessives, par lesquelles on
„ étoit obligé de le faire passer.

„ Ces premiéres découvertes ont
„ conduit à penser que les déchets
„ même du Chanvre les plus gros-
„ siers & les balayures des atteliers

» où on le travaille, renfermoient » encore une matière précieuse » qu'on jettoit ordinairement au » feu ou sur le fumier, parce qu'on » n'en connoissoit pas l'usage. Elle » n'a cependant besoin que d'être » broyée, nétoyée & purifiée dans » l'eau, pour être d'un excellent » emploi dans les Papeteries. L'é- » preuve qui en a été faite, ne laisse » aucun doute sur cet objet, & l'on » sent aisément qu'il est véritable- » ment d'importance.

» Une pratique aveugle & les » préjugés qu'elle a produits, ont » fait méconnoître jusqu'à présent » les excellentes propriétés, & la » perfection naturelle du Chanvre: » on ne s'étoit pas encore apperçu » que le fil existoit dans la plante » indépendamment des opérations » de l'art, qui ne peut ni le former » ni le perfectionner; que le tra- » vail se borne uniquement à le » nétoyer & le diviser, en sépa-

„ rant les ſoies dont le ruban o
„ l'écorce eſt compoſée ; que c
„ ruban eſt une eſpèce d'écheve
„ naturel, dont les fils ſont aſſen
„ blés dans leur longueur par un
„ humeur ſale & glutineuſe, qu'
„ faut abſolument diſſoudre
„ chaſſer comme également con
„ traire à l'Ouvrier & à l'Ou
„ vrage.

„ La nature du Chanvre & ſ
„ propriétés nous étant à préſe
„ mieux connues, on ne dou
„ point que les gens de campag
„ ne mettent à profit tous les ava
„ tages qu'ils peuvent ſe procur
„ par la pratique de cette nouvel
„ méthode. S'ils s'appliquent à
„ culture des Chanvres de ce
„ Province, où ils ſont les plus e
„ més, & s'ils en perfectionne
„ les apprêts, ils s'aſſureront
„ débit de tous leurs ouvrages, ſ
„ qu'ils ſe bornent ſimplement
„ filage, ou qu'ils veulent en fai

elles toiles. M. l'Intendant
net même à ceux qui en fe-
de cette espèce toute faveur
otection ! non-seulement il
un débit avantageux à ceux
ne seroient point en état d'en
dre la vente ; mais encore il
a distinguer ceux qui contri-
ont au succès d'un établisse-
t si désirable, & qui porte-
le plus loin la perfection de
marchandises.

ette branche de commerce
seule capable d'enrichir la
ince, pourvû que les fem-
s'appliquent à filer fin, & que
ommes, dans les campagnes,
lent employer, pour leur
re intérêt, le temps que les
ux ordinaires ou le déran-
ent des saisons leur laissera
nt. Plus leurs toiles seront
ites, plus elles seront re-
nées & recherchées.

ombien de Provinces, dans

„ perſées !

„ M. l'Intendant dèſire
„ que les Gentilshommes
„ meurent dans leurs Terr
„ Curés & les Bourgeois, ſ
„ une occaſion ſi favorable
„ venir utiles à leur patrie.
„ ils ne s'occuperoient que
„ d'inſpirer aux habitans le
„ travail & de commerce,
„ rendroient un ſervice plus
„ tant, que s'ils leur diſtri
„ les ſommes les plus co
„ bles. La matière eſt con
„ les opérations en ſont
„ elles n'exigent aucuns f

n fait ordinairement em-
u Chanvre; acquéreront,
ette méthode, autant d'ac-
ment que de perfection.

t à Bourges, ce 9. Octobre,
1755.

proposé par l'Académie
le de Chirurgie pour l'an-
757.

cadémie Royale de Chi-
propose pour le Prix de
e 1757 le sujet suivant:
ns les cas où l'amputation
cuisse dans l'Article, pa-
it l'unique ressource pour
r la vie à un malade; dé-
ner si l'on doit pratiquer
opération, & quelle seroit
thode la plus avantageuse
faire.
ux qui envoyeront des Mé-
s, sont priés de les écrire
ançois ou en Latin, & d'a-

„ voir attention qu'ils soient fort
„ lisibles.

„ Les Auteurs mettront simple-
„ ment une Devise à leurs Ouvra-
„ ges ; mais, pour se faire connoî-
„ tre, ils y joindront, dans un
„ papier cacheté & écrit de leur
„ propre main, leur nom, demeu-
„ re & qualités : & ce papier ne
„ sera ouvert qu'en cas que la Pièce
„ ait remporté le Prix.

„ Ils adresseront leurs Ouvrages,
„ francs de port, à M. Morand,
„ Secrétaire perpétuel de l'Acadé-
„ mie Royale de Chirurgie, à Pa-
„ ris ; ou les lui feront remettre
„ entre les mains.

„ Toutes personnes, de quelque
„ qualité & pays qu'elles soient,
„ pourront aspirer au Prix ; on n'ex-
„ cepte que les Membres de l'Aca-
„ démie.

„ Le Prix est une médaille d'or,
„ de la valeur de cinq cents livres,
„ fondée par M. de Lapeyronie ;

era donnée à celui qui, au
nent de l'Académie, aura
e meilleur Mémoire ſur ce
oropoſé.

médaille ſera délivrée à
eur même qui ſe ſera fait
oître, ou au Porteur d'une
uration de ſa part; l'un ou
e repréſentant la marque
ctive, & une copie nette du
oire.

s Ouvrages ſeront reçus juſ-
dernier jour de Décembre
inclusivement; & l'Aca-
e, à ſon Aſſemblée publique
'57 qui ſe tiendra le Jeudi
ès la quinzaine de Pâques,
amera la Pièce qui aura rem-
le Prix.

cadémie a annoncé dans les
les publiques, que ſur les
qui lui ont été legués par
Lapeyronie, elle donneroit
's ans une médaille d'or de
ur de deux cents livres à

celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un Ouvrage sur quelque matière de Chirurgie que ce soit au choix de l'Auteur. Ce prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique 1756 pour ceux qui ont travaillé en 1755.

L'Académie distribuera de plus tous les ans, cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens, soit Académiciens de la classe des libres, soit simplement Regnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année, un Mémoire ou trois Observations intéressantes. Les Regnicoles qui auront mérité une de ces médailles, en seront informés par des Lettres particulières du Secrétaire.

TABLE

DES ARTICLES

Du mois de Janvier, 1756.
II. Volume.

ARTICLE IX. *Traité d'Horlogerie, &c.* 197

ART. X. *Dissertations littéraires & philosophiques, &c.* 228

ART. XI. *La Morale, &c.* 249

ART. XII. *Histoire générale & particulière de l'Astronomie, &c.* 263

ART. XIII. *Abregé de la Philosophie du Chancelier Bacon.* 296

ART. XIV. *Conseils pour former une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie, &c.* 326

ART. XV. Jo. Friderici Weidleri Spicilegium obſervationum ad Hiſtoriam notarum numeralium, &c. *Recueil d'obſervations concernant l'Hiſtoire des*

celui des Chirurgiens étrangers o[u] regnicoles, non membres de l'Aca démie, qui l'aura méritée par u[n] Ouvrage sur quelque matière d[e] Chirurgie que ce soit au choix d[e] l'Auteur. Ce prix d'émulation ser[a] proclamé le jour de la séance pu blique 1756 pour ceux qui ont tra vaillé en 1755.

L'Académie distribuera de plu[s] tous les ans, cinq médailles d'o[r] de cent francs chacune, à cinq Chi rurgiens, soit Académiciens d[e] la classe des libres, soit simple ment Regnicoles, qui auront four ni, dans le cours de l'année, u[n] Mémoire ou trois Observation[s] intéressantes. Les Regnicoles q[ui] auront mérité une de ces médaille[s] en seront informés par des Lettr[es] particulières du Secrétaire.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

FÉVRIER, 1756.

signes d'Arithmétique, &
M. Weidler, Professeur a
thématique à Wittemberg

ART. XVI. Nouvelles Li
res.

ERRATA

Pour Janvier, 1756. I. v
Pag. 22, *lig.* 21, Lecteurs, *lis.* (
teurs. *p.* 64, *ligne derniére*, es, *l*
p. 157, *lig.* 11, τύπῳ, *lis.* τύπῳ ;
lig. 20, αὐτῷ *lis.* αὐτῷ.

APPROBATION

J'Ai lû, par ordre de Monseigr
Chancelier, ce présent Journal
il m'a paru que l'impression pouv
permise. A Paris, ce 20 Décembre,
SALMON, *Docteur de la l*
& Société de Sorbonn

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N
Ce Journal se distribue à Lyon
J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

FÉVRIER, 1756.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment compris celui-ci) 695 volumes Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	16.
1728.	12.	1756.	3.

Chacun de ces volumes ſe vend 15 ſ. en feuilles, & 16 ſ. broché.

[redacted]

[.ÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
CIENCES ET BEAUX-ARTS.

ommencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

FÉVRIER, 1756.

A PARIS,

hez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LVI.

ec Approbation, & Privilège du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 695 volumes: Sçavoir,

Anne'es.	Vol.	Anne'es.	Vol.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12	1743.	12
1716.	12.	1744.	12
1717.	12.	1745.	[illegible]
1718.	12.	1746.	[illegible]
1719.	12.	1747.	[illegible]
1720.	5.	1748.	[illegible]
1721.	12.	1749.	
1722.	12.	1750.	
1723.	12.	1751.	
1724	12.	1752.	
1725.	12.	1753.	
1726.	13.	1754.	
1727.	12.	1755.	
1728.	12.	1756.	

Chacun de ces volumes se 15 s. en feuilles, & 16 s. b

[redacted]

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

FÉVRIER, 1756.

ARTICLE XVII.

HISTOIRE GÉNÉRALE & particuliére de l'Astronomie. Trois Volumes *in*-12. Par M. Estève de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez Jombert, rue

Dauphine, &c. *Suite de l'Article XII. au II. vol. de Janvier, 1756.*

LA seconde Partie de cette Histoire embrasse *les progrès qu les hommes ont faits sur chaqu point de l'Astronomie:* mais l'Auteur n'épuise pas ici cette impor tante & très-vaste matière. Il s borne à la Théorie des étoiles, d la terre & du soleil; c'est-à-dir qu'il entreprend simplement d nous remettre sous les yeux l connoissances qu'on a pû acquér sur ces trois grands objets. Le res de l'Ouvrage viendra dans la suit & formera sans doute encore pl sieurs Volumes, qui ne seront p moins intéressans que ceux-ci.

M. Estève commence sa Théor des étoiles par des éclats très-v & très-justes contre l'Astrolog judiciaire. Deux ou trois cents a plutôt, ces sages avis auroient

opérer d'excellents effets : aujourd'hui ils ne feront qu'amuser le Lecteur ; parce qu'il n'y a presque plus d'abus en ce genre. Ceux qui croient encore que les Astres influent sur les mœurs & sur les évènemens politiques, n'habitent guères nos contrées : du moins n'y sont-ils pas sur le pied de Philosophes ou d'hommes de Lettres : ce sera quelque esprit foible, quelque misérable de la lie du peuple, qui craindra une Comète, une Aurore Boréale, ou qui donnera sa confiance à des diseurs de bonne aventure : tout le reste du genre humain est, à-peu-près, guéri de ces foiblesses.

L'Auteur disserte aussi avec beaucoup d'appareil sur la nomenclature des Constellations. Il nous répète que les noms donnés à ces Astres rappellent des traits de la Fable ou de l'Histoire ; qu'ils ne sont, après tout, que *de pure conven-*

tion; qu'on eſt *convenu de trouver*, *dans le ciel*, *Hercule élevé aux honneurs de l'Apothéoſe*; mais que cet *Hercule*, *fils de Jupiter*, *auroit pu repréſenter Epicure*, *enfant de la molleſſe*: cette derniére phraſe ſignifie apparemment qu'on auroit pu appeller *Epicure*, la Conſtellation qui eſt nommée *Hercule*.

On ajoûte enſuite que des Aſtronomes Chrétiens ont voulu *chaſſer du ciel ces Dieux du Paganiſme*; c'eſt-à-dire, ſupprimer les noms donnés anciennement aux étoiles, pour établir à leur place des dénominations tirées de l'Ecriture ſainte ou des Myſtères de la Religion. » Un nommé Bede, Aſtronome » Allemand, a voulu ſubſtituer les » douze Apôtres aux douze Conſtel» lations du Zodiaque, & placer » Jeſus-Chriſt, la ſainte Vierge, » le Père éternel, les Martyrs & » les Confeſſeurs ſur les Planiſphè» res; mais ſon Ciel Chrétien n'a

» converti aucun Aſtronome : les » anciennes Divinités..... ont reſté » en poſſeſſion de la voûte céleſte. Ici ſe préſentent naturellement deux obſervations ; la premiére eſt, qu'on ne connoît point *d'Aſtronome Allemand* qui s'appelle *Bede*. Si l'Auteur a eu deſſein d'indiquer le vénèrable Bede, Auteur célèbre du huitième ſiècle, il devoit le nommer *Anglois*, parce que l'Angleterre étoit ſa patrie. La ſeconde obſervation eſt, qu'on affirmeroit encore une choſe fort douteuſe en diſant que le vénèrable Bede voulut changer les noms du Zodiaque. Nous ſçavons bien que des Auteurs modernes ont appris cette Anecdote à M. Eſtève ; mais voici le fait tiré des ſources : on trouve à la fin du premier Volume de Bede une mauvaiſe pièce de Vers, dont l'Auteur paroît ſouhaiter que les noms payens des Etoiles du Zodiaque fuſſent changés en déno-

le rang de ses œuvres : elle
Hymne inſipide qui pré
nom d'un autre Ecrivain
elle s'éloigne totalement d
nière de parler & de raiſon
règne dans tous les Livres
Cet Auteur y parle ſouv
Etoiles du Zodiaque ; & il
roît pas qu'il lui vienne ja
penſée de rejetter les nom
les Anciens ſe ſont ſervis p
ſigner ces ſignes. Il n'y a c
ſes Commentateurs ou Gl
qui s'eſt aviſé de conjectu
les noms des Conſtellatio
cent d'une manière figurée
célèbres perſonnages de

signifie Abraham ; le *Taureau*, Jacob ; les *Gémeaux*, Adam & Eve &c. d'où l'on pourroit fort bien conclure que l'Allemand, Guillaume Schickart, chez qui notre Auteur trouve des imaginations à-peu-près semblables, les a empruntées du Commentateur de Bede. (Voyez le second Tome des Œuvres de ce Père, au Traité qui a pour titre *de Ratione temporum*.)

Tout ceci, au reste, est fort peu instructif ; & c'est une science très-médiocre, que celle qui a pour objet l'origine & la nomenclature des Constellations. M. Estève fait quelque chose de plus utile en nous parlant du nombre des Etoiles & des divers Catalogues qu'on en a dressés. Selon lui, il *ne s'est* encore *trouvé que 1806 étoiles de visibles dans tout le contour du ciel*. L'Auteur n'entend parler que des étoiles visibles, sans le secours d'au-

cune lunette : car il ne peut ignorer que Flamſteed a dreſſé un Catalogue de 3000 étoiles, & qu'il ne les a pas encore toutes comptées. Quant à cette bande lumineuſe qui ſe voit dans le ciel, & qu'on appelle *voie lactée*, M. Eſtève dit, comme une infinité d'autres Ecrivains qui l'ont précédé, que c'eſt *une quantité innombrable d'étoiles* qu'il eſt impoſſible de *diſcerner ſans lunettes*, à cauſe de *leur extrême petiteſſe & de leur grande proximité* ; c'eſt-à-dire, parce qu'elles ſont fort près les unes des autres. Mais cette opinion n'eſt pas reçue de tous les Aſtronomes ; & M. Le Monnier aſſure, dans une Note ſur les Inſtitutions de Keil, (pag. 60) qu'*en y employant de longues lunettes de 15 & 25 pieds, on ne découvre pas plus d'étoiles*, dans la voie lactée, *que dans les autres régions du ciel*. Cette obſervation eſt véritable-

ment digne d'enrichir une Histoire de l'Astronomie, parce qu'elle nous met en garde contre une doctrine devenue triviale & populaire.

Après nous avoir bien détournés de l'Astrologie judiciaire, l'Auteur nous conduit à la connoissance du temps & de ce qui en est la mesure : il nous parle du jour & du soleil, non en style didactique, mais comme pourroit faire un Poëte. Voici, par exemple, le tableau du soleil levant : » Le rouge incarnat » de l'aurore, un air pur & pétil-» lant, semblent annoncer le ré-» veil de toute la nature. On sent » les approches de l'Astre du jour, » qui va animer & réjouir la terre » par sa présence. Il n'est pas éton-» nant que les Anciens aient inven-» té la fable d'un Apollon, traîné » dans un char par des coursiers » fougueux. Rien ne ressemble » mieux aux premiers effets des » rayons du soleil sur la terre, qu'un

» coursier qui franchit les obsta-
» cles qui le retenoient, & qui com-
» mence à entrer avec impétuosité
» dans une carrière qu'il veut par-
» courir. Des yeux de ce coursier,
» il sort un feu qui se répand de
» tous côtés. Les objets qui, aupa-
» ravant, étoient tranquilles &
» muets, semblent s'animer. Un
» intérêt général se répand sur les
» spectateurs : chacun se ressent du
» courage & de la force de l'*Ath-*
» *lète*. Tout de même les premiers
» rayons du soleil dorent le som-
» met des montagnes ; bient
» après, cette vive lumière desce
» dans les plaines ; la tranquill
» de la nuit & celle de l'aurore
» dissipée ; la terre s'anime ; l'
» boration des végétaux rec
» mence avec force ; la nature
» plus muette, tout se révei
» les oiseaux recommencent
» chants, les hommes vont v
» à leurs travaux, & le soleil

» plaudissant de ces premiers suc-
» cès, continue à s'élever vers les
» hautes régions de l'air.

Quand on écrit ainsi l'Histoire de l'Astronomie, il n'est pas surprenant qu'on s'élève avec force contre *la sécheresse rebutante qui tient au fond des Sciences.* C'est ainsi que l'Auteur s'exprime dans sa Préface, mais il n'a pas droit d'ajoûter qu'*Uranie est toujours froide & tranquille*; qu'elle est réduite à pouvoir *sourire*, & que *les éclats des passions lui sont interdits.* Uranie, dans cet Ouvrage, a bien autant de gaieté que ses huit autres sœurs : elle ajoûte à ce mérite, celui de la légéreté, de la facilité : comme elle se délivre des discussions profondes, rien ne l'oblige de rebuter le Lecteur. Nous désirerions néanmoins qu'elle eût fait quelques efforts pour nous rendre les mesures anciennes du temps; pour nous dire au juste quel

Vitruve, & dont M. Fa
donné une si sçavante Hist
le XX[e] Tome du grand Re
l'Académie Royale des Be
tres. M. Estève fait plus
à l'Horlogerie moderne. *A*
terre, dit-il, *& la France*
lement concouru à perf
cette belle production de l
nique : car Derham & J
Roy doivent occuper un ra
gué dans l'Histoire de l'H
rie. Quoique le Sieur Derh
soit connu par un *Traité d*
gerie qu'on a même tradu
tre Langue, il y a plus d
nous croyons cependant q

les ouvrages de *Graham ;* cette Pendule sur-tout qu'il fournit à Messieurs nos Académiciens du Nord, en concurrence de celle qui avoit été travaillée par M. Le Roy. Derham au contraire n'est cité que pour son Livre d'Horlogerie, & ce n'est pas le meilleur qu'on ait en ce genre.

Une très-belle question, pour un Livre comme celui-ci, seroit celle de la nature du temps. Est-ce quelque chose d'absolu, ou simplement de relatif ? S'il n'y avoit point d'Etres qui eussent des pensées successives, y auroit-il un temps ? Si l'idée des nombres n'étoit pas dans les Etres pensans, pourroient-ils connoître & estimer la succession de leurs pensées ? Toutes ces curiosités métaphysiques sont apperçues par M. Estève ; mais il ne s'y livre pas ; il ne donne son attention qu'au mouvement des Astres, qui est la mesure naturelle du temps. Char-

que jour tout le Ciel, avec les corps lumineux qui y roulent, paroît emporté d'Orient en Occident. L'Auteur explique cette révolution d'une manière si détaillée, qu'il ne faut qu'un moment d'attention pour la comprendre. Il demande ensuite si le grand mouvement des Astres d'Orient en Occident doit être attribué au ciel, ou à la terre : c'est demander si le systême de Copernic est préférable à celui de Ptolémée ? On sçait déja bien à quoi s'en tenir sur ce chapitre, mais M. Estève traite cela comme si l'on n'en avoit point entendu parler ; il fait même durer les préliminaires de sa décision ; il s'élève à des idées philosophiques sur la grandeur de l'univers ; il laisse bien au-dessous de lui le petit Observateur, l'Astronome borné à des calculs ; il dit que ces gens-là ne sont qu'*une sorte de cadran solaire qui marque au juste les situa-*

tions apparentes des Astres ; il veut de la combinaison, des vuës, du systême, *sans quoi*, dit-il, *nos connoissances physiques..... nous rendront entiérement semblables à ces sçavans & imbècilles érudits qui connoissent tous les termes d'une Langue, dans laquelle ils ne sçavent pas penser.* Il est possible, (pour le dire en passant) que de purs *érudits* soient *imbècilles* ; mais que les mêmes hommes soient *érudits*, *imbècilles* & *sçavans*, qu'ils aient la *connoissance* de leur *Langue sans sçavoir penser* ; c'est ce qu'on ne voit pas communément : le *sçavoir*, quand il est véritable, exclut au moins *l'imbècillité*, & suppose qu'on sçait *penser*.

La terre tournant autour d'elle-même, peut produire le mouvement apparent des Astres : cette terre n'est point une surface platte, c'est un corps rond, un globe ; *la disparition constante des objets qui*

s'éloignent, établit avec certitude que la surface de la terre baisse de tous côtés. Cependant » la plûpart
» des Anciens s'arrêterent au pré-
» jugé qui leur représentoit l'Océan
» comme une plaine immense qui
» s'étendoit jusqu'au ciel, qui pa-
» roît s'y appuyer. Pythéas, habile
» Astronome & le plus ancien dont
» les observations faites en Europe
» aient été transmises avec exacti-
» tude, osa même avancer qu'étant
» parti de Marseille, & ayant, à
» peu-près, voyagé jusqu'aux Isles
» Britanniques, il étoit parvenu
» jusqu'à une encoignure du ciel
» & s'étoit vû forcé de se courber
» pour ne pas y toucher. « Voi
une critique sur laquelle nous s
rions tentés de demander grace
l'Auteur.

Premiérement, l'Astronome P
théas est un compatriote qu'on d
être bien-aise de ménager,
venger même, s'il est possibl

e des accusations hazardées.
z, dans le XIX[e] Tome de
démie Royale des Belles-Let-
la belle Dissertation de M. de
ainville *sur la vie & sur les*
ges de Pythéas de Marseille.
zéle de la patrie inspire à un
çavant les meilleures raisons
veur de l'illustre Marseillois
nnié par des Etrangers.
second lieu, c'est trop bor-
s voyages de Pythéas, que de
assigner pour terme les *Isles*
nniques. M. de Bougainville
gue, d'après Strabon, deux
es de ce Navigateur : dans la
iére, il s'avança jusqu'à *Thulé*
st l'Islande ; dans la seconde,
courut la mer Baltique, & dé-
rit un fleuve qu'il nomma Ta-
: vrai-semblablement c'est la
le.
oisièmement, nous lisons bien
Strabon, que Pythéas, abu-
du privilège des Voyageurs,

imputation :) mais chez qu
trouve-t-on que Pythéas a
qu'il étoit parvenu jusq
encoignure du ciel, & s
forcé de se courber pour
toucher? Cette Anecdote
mis dans la nécessité de p
beaucoup de Livres ; &
nous désespérions de la
enfin le Dictionnaire de
l'article *Pythéas*, nous a
un trait de La Mothe-le-V
parle d'un bon Anachorète
se vantoit d'avoir été jusqu
du monde, & qui disoit qu'
eû contraint d'y ployer

...r quelque moderne,
...ve aura ſuivi l'opinion..
... inſtamment cet hom-
... de faire en ſorte que
...e Marſeillois, contem-
...exandre & d'Ariſtote,
...s favorablement dans
...Edition de cette Hiſ-
...: l'exemple que donne
...ugainville, il ſera aiſé
... manière dont M. Caſ-
... Pythéas dans ſon Diſ-
...*rigine & le progrès de*
...*e*.

... de la terre déterminée
...rations de nos Acadé-
... poſition différente des
...ans de la terre; les ſe-
...a navigation a retirés
...omie; la manière de
...ongitude des différents
... terre ou de la mer &c.
...s principaux objets que
...M. Eſtève en achevant
...r ſur la Théorie de la
...., 1756,

terre. Il y a, dans ce grand morceau, des Elémens de la Sphère, des idées systématiques sur la composition de notre globe, des notions historiques sur la Navigation des Anciens * &c. & l'on y remarque aussi quelques attentions de l'Auteur à citer un autre de ses Ouvrages, à bien remettre sous nos yeux l'ordre de ses principes. « Je com-» mence, *dit-il*, par établir sur des » fondemens solides les élémens » de la Science. Avec ces principes, » je parcours les connoissances cer-» taines qu'on a acquises : l'histoire » de ce qui est exactement connu, » voilà ce que je ne perds jamais

* Dans un endroit où l'Auteur parle des Eclipses de Lune & de l'usage qu'on en fait pour déterminer les longitudes, il dit que c'est Képler qui a donné des noms d'Astronomes aux taches de la Lune ; ailleurs il dit que c'est Hevelius : méprise des deux côtés ; c'est le P. Riccioli.

» de

» de vuë « &c. Le but de l'Auteur, en général, eſt de rechercher beaucoup plus les vérités, pour en écrire l'hiſtoire, que les erreurs pour les combattre : on ne peut nier que cette méthode ne ſoit la meilleure, la plus courte, la plus ſatisfaiſante.

La Théorie du Soleil remplit ici le troiſième Volume & comprend XVI Chapitres. On traite, dans le premier, des mouvemens (apparents) du Soleïl d'où dépend la variété des ſaiſons : ce ſujet eſt clairement expliqué. On détermine, dans le ſecond, la température de l'air relative aux différentes ſaiſons : c'eſt un corollaire du Chapitre précedent. On marque dans le troiſième les bornes préciſes de l'année : article recherché avec tant de ſoin par les Anciens, & toujours fixé d'une manière ſi peu ſûre. L'Auteur a bien conçu que c'étoit là l'occaſion de parler des divers

Calendriers. Il indique en effet, dans le quatrième Chapitre, celui des Egyptiens; celui des anciens Romains depuis Numa Pompilius; celui des Romains plus récents depuis la réformation faite par Jules Cesar; celui enfin qui fut établi sous Gregoire XIII. & que la plûpart des peuples de l'Europe suivent aujourd'hui. Pour rendre le Traité complet, il auroit fallu nous dire quelque chose du Calendrier des Juifs, du Calendrier des Grecs, du Calendrier des Arabes &c. & la controverse qui s'éleva, il y a quelques années, entre deux célèbres Académiciens, (Messieurs de la Nauze & Frèret) sur l'ancienne année Aléxandrine *, n'au-

* Il s'agissoit de sçavoir si les habitans d'Alexandrie avoient admis le Bissexte avant la réformation faite par Jules Cesar : M. de la Nauze tenoit l'affirmative, & M. Frèret étoit persuadé du contraire.

roit pas dû être oubliée ; on en a les Actes dans le XIV^e & dans le XVI^e Volume de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Mais tous ces objets auroient demandé beaucoup de détails, & multiplié infiniment les *obstacles* contre lesquels M. Estève a *lutté* * pour parvenir à rendre son Livre agréable.

Le sixième Chapitre roule sur *la grande année solaire*. L'Auteur entend par cette expression, assez rare chez les Astronomes **, la Période qui ramène la terre au point juste où elle étoit par rapport au Soleil, lorsqu'elle a commencé ses révolutions : cette Période est de 1500 ans ; & elle se trouve en divisant 365 jours par 5 heures

* Voyez la Préface de l'Ouvrage.

** Ils appellent communément *grande année* la Période du mouvement des Etoiles fixes : Période qu'on a cru être de 25920 ans.

ſecondes : obſervation c
faiſons pour qu'on ne ſ
arrêté par la méchanique
énoncé dans ce Chapitre.
auſſi, en le liſant, ſe fi
ſeule idée de mouvemen
ſoleil ou dans la terre
embrouille la matière, c
veut combiner la révoluti
leil avec la rotation de
C'eſt, dans le ſyſtême de
& de l'Auteur, la terre ſe
meut autour de ſon axe, &
court l'orbe annuel.

Dans le Chapitre ſepti
explique bien la contro

faveur l'autorité de Diodore de Sicile : le Lecteur corrigera, dans cette citation, une faute Typographique ; il lira 43000 ans qu'énonce Diodore, au lieu de 403000 que présente le texte de M. Estève.

Les zônes, les climats, la durée des crepuscules sont l'objet de trois Chapitres. Il est peu de matières, dans cet Ouvrage, qu'on trouve expliquées plus en détail que celle des crépuscules. L'Auteur en avoit parlé très-au-long dans son second Volume ; il y revient ici : il indique les mesures de cette lumière bienfaisante ; mais les combinaisons & les variétés en sont comme infinies, parce que c'est une dépendance de la diversité des climats & des différentes densités de l'atmosphère. Cette derniére cause est bien la principale dans la production des crépuscules ; mais est-elle la seule ? M. Estève semble le penser, puisqu'il dit que *les crépuscu-*

les sont entièrement reglés par l'atmosphère : il entend sans doute *l'atmosphère* terrestre ; la région de l'air prise en totalité : cependant on ne peut guères douter que l'atmosphère même du soleil ne contribue aux crépuscules. Cette atmosphère est la matière éthérée qui environne l'astre, qui est toujours plus de temps que l'astre à se lever ou à se coucher. (On peut voir sur ce point les Institutions Astronomiques de Keil, & l'Aurore Boréale de M. de Mairan.)

Le Chapitre X^e roule sur la grandeur apparente du Soleil, sur son apogée, son périgée & l'excentricité de son orbe. M. Estève traite ces sujets sans appareil de doctrine. Il observe avec raison que les différentes températures de l'air dépendent assez peu du plus ou moins de distance du soleil à la terre. Il en vient après cela aux différentes hypothèses imaginées pour repré

ſenter l'orbe du ſoleil, ſon mouvement apparent & ſa diſtance à la terre. La ſeule hypothèſe de l'ellipſe ſatisfait aux obſervations; elle eſt ſimple & naturelle : on ne l'a pourtant trouvée que fort tard; ce qui prouve que les hommes ſe fatiguent long-temps à chercher la vérité où elle n'eſt pas. Ils avoient fabriqué des machines étonnantes pour expliquer le ciel; ils s'étoient comme perdus dans une multitude de cercles nullement analogues à la beauté & à la ſimplicité des ouvrages du Créateur. C'eſt ce qui a fait inventer la fable miſe depuis ſi long-temps ſur le compte d'Alphonſe X. Roi de Caſtille. On prétend qu'il dit un jour que *ſi Dieu avoit eu la complaiſance de l'appeller au moment de la création, il lui eût donné de bons conſeils.* M. Eſtève, après une foule d'autres Ecrivains, adopte ce mot comme un fait hiſtorique; mais le dernier

Historien d'Espagne, Ferréras, le tient *pour un conte fait à plaisir*, & nous nous rangeons volontiers de son côté ; c'est un dicton de libertin & de mécréant épargné à un grand Roi.

On explique dans le Chap. XIIe la détermination & le mouvement de l'apogée du Soleil ; c'est-à-dire, ce qui en est le principe : car l'Auteur ne donne point *le détail géométrique des méthodes*. Dans le Chap. XIIIe on prouve que le *mouvement annuel du Soleil est produit par la révolution de la terre dans son orbe*. Dans le Chap. XIVe on *combine le mouvement de la terre dans son orbe, avec celui de rotation autour de son axe*. On y ajoûte dans le Chap. XVe le *troisième mouvement de la terre, c'est-à-dire celui qu'elle a autour des poles de l'Ecliptique*. On termine enfin tout l'Ouvrage par le Chapitre XVIe où il est question *du mou-*

vement de l'aphélie de la terre & des variétés que ce mouvement introduit dans l'orbe. L'Aphélie de la terre cause l'apogée du Soleil, & le mouvement de l'Aphélie de la terre cause le mouvement de l'apogée du Soleil. Ce mouvement au reste est d'*environ une minute*, ou plutôt d'un peu plus d'une minute par an : ce qui fait naître une période de plus de 20 mille ans. L'Auteur s'est appliqué à discuter ce point, à rendre ses raisonnemens sensibles, à justifier la manière dont il conçoit ce mouvement d'aphélie. Nous souhaiterions qu'il eût aussi donné un mot d'éclaircissement sur cette proposition de la page 230. »Quelques Astro-
» nomes très-chrétiens... ont pensé
» qu'au commencement du monde
» cet apogée du soleil (substituez
» l'aphélie de la terre, cela revien-
» dra au même) devoit être au
» premier point du Bélier, & leur

l'Apogée avec la Version
taine ; & voici apparen
que c'est : Comme ces *A*
très-chrétiens plaçoient
ment de la création, l'a
soleil dans le premier
Bélier, ils ont considéré
lieu, en quel signe, il s
de leur temps : puis ad
calcul de la durée du mo
exemple celui des LXX
vû combien il s'étoit éc
nées depuis la création ju
& de ce nombre d'anné
biné avec la situation ac
l'apogée, ils ont conclu l
annuelle de son mouvem

tions ; 1° Parce qu'on ſuppoſe qu'au moment de la création, l'apogée du Soleil étoit dans le premier point du Bélier : hypothèſe pure qui peut être auſſi bien niée qu'adoptée ; 2° Parce qu'on embraſſe tel ou tel calcul de la durée du monde avant Jeſus-Chriſt, & qu'on n'a aucune certitude que ce calcul ſoit préférable à un autre.

C'en eſt aſſez ſur cette *Hiſtoire générale & particulière de l'Aſtronomie*. L'Auteur a bien de l'eſprit, il mérite de donner, une autrefois, quelque choſe de parfait..... Tel qu'eſt ſon Livre, on le lira. Les Aſtronomes y verront des fautes ; les ſimples Lecteurs le jugeront propre à les inſtruire. Ceux même qui ne veulent que s'amuſer, lui donneront une place dans leur Bibliothèque.

ARTICLE XV

HISTOIRE DE L'A MIE Royale des In & Belles-Lettres, ave moires de Littérature Regiſtres de cette Acad puis l'année M. DCC. juſques & compris M. DCC. XLVIII. Tc *in*-4°. pages 245 po toire, & 573 pour les res. A Paris, de l'In Royale, &c.

IL y a vingt-ſept Mémo ce Volume, matière tr dérable pour un ſeul Extr partageons cette tâche, e attâchant même qu'aux c peuvent intéreſſer un pl nombre de Lecteurs.

M. Gibert a donné un

tation, en deux Parties, *ſur l'Hiſtoire de Judith.* Il ne nous étoit point nouveau que l'époque de ce fait ſi mémorable a exercé la plume de pluſieurs Chronologiſtes. Nous n'ignorions pas non plus que quelques-uns d'entre eux ont tenu, en tout ou en partie, le ſentiment qu'embraſſe M. Gibert. Mais juſqu'ici nous n'avions vû nulle part autant de recherches, autant de traits de ſagacité, autant de raiſons qu'on en trouve ici pour la défenſe de ce ſentiment. Comme il faut abréger tout, voici un précis bien ſuccinct des deux Mémoires.

L'Auteur place l'époque de Judith & de ſon Hiſtoire long-temps après la captivité de Babylone, ſous le régne de Darius Artaxerxès Ochus, fils d'Artaxerxès Mnémon, & antépénultième Roi de Perſe, à compter depuis Cyrus. Quelle différence par conſéquent entre ce ſyſtême & celui des Ecrivains qui

s'arrêtent au temps des Rois de Juda, Manassès ou Josias, plus de trois siècles avant Ochus !

Ce Prince est, selon M. Gibert, le Nabuchodonosor, Roi d'Assyrie, dont parle le livre de Judith. On sçait que le nom de Nabuchodonosor est plutôt un titre de dignité qu'une dénomination personnelle ; & dans toute hypothèse, la conciliation de l'Histoire sacrée avec les Auteurs profanes, exige qu'on attribue ce nom à quelqu'un des Souverains de l'Orient, soit à Cambyse, soit à Xerxès, soit à un des prédécesseurs de Cyrus. Nous ne croyons pas qu'on puisse attaquer, par cet endroit, l'opinion de M. Gibert ; du moins auroit-il droit d'opposer aux adversaires, l'exemple d'une infinité de Sçavans qui ont étendu ce nom de *Nabuchodonosor* à plusieurs Princes qu'on trouve aussi désignés sous d'autres noms dans les Histoires profanes.

Il y a, dans le livre de Judith, un Arphaxad, Roi des Médes, qui fait d'abord beaucoup de conquêtes, pour groſſir enſuite celles de Nabuchodonoſor, parce qu'il eſt vaincu à ſon tour. Cet Arphaxad eſt probablement l'*Arbacas* qu'indique Xénophon dans ſon Livre 7e de l'expédition du jeune Cyrus. Ce n'étoit au fond qu'un Gouverneur de Province, un Viceroi, ou, ſi l'on veut, un Roi vaſſal de l'Aſſyrie ; car les Médes étoient alors dans la dépendance de cet Empire réuni à la Perſe : dépendance, il eſt vrai, qui gênoit beaucoup ces peuples, & dont ils tâcherent ſouvent de ſe libérer. Hérodote & Xénophon nous parlent des fréquents efforts que firent les Médes pour ſecouer le joug des Perſes. C'en eſt aſſez pour rendre raiſon de la guerre qui s'éleva entre Nabuchodonoſor & Arphaxad : ce dernier, pour ſe fortifier ſans doute

la victoire de Nabuchodon
dit toutes ces précautions
& voilà, ce semble, jusq
explications qui souffren
difficultés.

Nabuchodonosor ou
conquérant de la Médie
les vuës de son ambition
tité d'autres Provinces ;
alors qu'il mit Holoferne
de ses armées. Sur quoi M
découvre très-à-propos,
Extraits de Diodore de Si
cueillis par Photius, que,
d'Ochus, un Prince Capp
nommé Holoferne, alla fa
le Roi de Perse, la g

Autre anecdote importante : le Livre de Judith parle de l'Eunuque Vagao, appellé aussi *Bagoas* dans le Grec & dans l'ancienne Version Latine : c'étoit le premier Officier de la maison d'Holoferne. Le Grec & l'ancienne Version portent qu'il avoit l'*Intendance de toutes les affaires* de ce Général. Or il se trouve, par la plus heureuse rencontre, que Diodore de Sicile (Liv. 17) place, sous le régne d'Ochus, un Eunuque Bagoas qui devint très-puissant, jusques-là même qu'à force d'intrigues & de menées, il se rendit maître de la vie & de la couronne de ses Maîtres. Il fut l'assassin d'Ochus, de son fils Arsès, des frères & des enfans de celui-ci, & il porta sur le thrône Darius Codomanus, petit-fils d'Artaxerxès Mnémon : c'est ce Darius qui fut vaincu par Alexandre le Grand, en l'an 331 avant Jesus-Christ.

Février, 1756.

Holoferne étant sorti des confins de l'Assyrie, vint camper dans un lieu que la Version vulgate du livre de Judith appelle *Angé*, & l'ancienne Version *Aggé*. Ne reconnoît-on pas là le camp ordinaire des Rois de Perse, quand ils avoient formé le plan d'une expédition contre l'Egypte? Strabon nous apprend que leurs troupes se rassembloient à *Acé*, qui fut depuis la célébre Ville de Ptolemaïs. Il y auroit assurément de la chicane à distinguer *Acé* d'*Angé ou Aggé*; d'autant plus que la suite géographique des campemens d'Holoferne dénote l'identité de ces lieux. C'est ce que M. Gibert expliquera plus particuliérement dans une troisième Dissertation, toute destinée à la Géographie du Livre de Judith.

La marche d'Holoferne jetta la terreur par-tout; mais elle ne fit pas perdre courage aux habitans de

la Palestine, Juifs ou Israëlites; tous ne formoient qu'un peuple depuis le retour de la captivité. Animés par le Grand-Prêtre *Eliachim* ou *Joakim*, ils s'emparerent des défilés; ils occuperent le sommet des montagnes : on ne voit là que le Grand-Prêtre commander en chef, écrire des lettres dans tout le pays, visiter les différents postes, faire, en un mot, les fonctions de Souverain. Il ne paroît point de Roi dans toute la suite de cette Histoire: argument presque décisif en faveur de l'époque postérieure au retour de la captivité. Car comme avant cette catastrophe, on ne trouve point le Grand-Prêtre à la tête des affaires; la constitution des Juifs ayant été pour-lors une pure Monarchie; par un effet de la révolution qui s'étoit faite dans le gouvernement de ce peuple, on voit, après la captivité, le Grand-Prêtre tenir le premier rang dans

très-communs dans les listes S[illegible]
dotales depuis le retour de B[illegible]
lone.

Holoferne, irrité de la hard[illegible]
des Juifs, fit appeller les C[illegible]
des Moabites & des Ammon[illegible]
peuples voisins de la Palest[illegible]
& leur demanda ce qui po[illegible]
inspirer tant de confiance aux [illegible]
lites : à quoi Achior, chef de[illegible]
fans d'Ammon, répondit p[illegible]
beau discours qu'on lit au [illegible]
quième Chapitre du Livre d[illegible]
dith. Il y dit entr'autres chose[illegible]
toutes méritent d'être recu[illegible]
& admirées, qu'un des effet[illegible]

[redacted]

n qui eſt le ſiége de leur
ı. Le Texte Grec dit de
ue ci-devant *le Temple
é raſé juſqu'aux fonde-*
ce que l'ancienne verſion
par ces mots, *Templum
rum devenit ad ſolum;* &
uſcrit de ſaint Germain par
, *Templum Dei ipſorum
ſt in planitie:* expreſſions
gnent bien clairement la
on totale du Temple ſous
de Sédécias. On a tâché
ins juſqu'ici d'éluder cette
par deux ſubterfuges.
ièrement on a obſervé que
ſtruction du Temple n'eſt
quée dans la Verſion vulga-
nſe frivole, tant parce qu'il
urs permis de recourir aux

destruction du Temple
le principal & le plus f
ractère.

On a observé en sec
que les termes de la ver
que peuvent s'entendre
destruction formelle du
mais seulement de la p
qui en avoit été faite, s
Rois idolâtres, soit pa
impies de Juda. Mais c
qu'avancé par un nom
d'Ecrivains, ne peut t
tre la force des expres
dénotent une destructio
M. Gibert dit, sur ce p

eſt in planitie : que ſeroit-ce ſi nous produiſions les termes mêmes de la Verſion Grecque !

Le diſcours d'Achior ne ſervit qu'à augmenter la colère d'Holoferne : ce Général tourna ſur le champ ſes armes contre les Juifs, & vint aſſièger la petite Ville de Béthulie. C'étoit-là que le Dieu d'Iſraël l'attendoit pour le faire périr ignominieuſement. L'Hiſtoire de Judith eſt trop connue pour qu'il ſoit néceſſaire de l'achever ici. Il ne nous reſte que la difficulté dont nous avons promis de rendre compte.

Dans les Extraits de Diodore de Sicile, recueillis par Photius, on lit que l'Holoferne, qui fit la guerre en Egypte pour le Roi d'Aſſyrie, Ochus, revint de ſon expédition ; qu'il fut comblé d'honneurs à ſon retour, & qu'*il mourut dans ſa patrie :* circonſtances fort contraires en apparence à la cataſtrophe de

l'Holoferne du Livre de Judith. M. Gibert donne à cette objection des réponses aussi spirituelles que plausibles. Contentons-nous de dire :

1°. Qu'il peut s'être glissé une fausseté dans le récit de Diodore, ou plutôt de ceux qu'il copie ; car dans cet endroit c'est une Généalogie des Rois de Cappadoce : morceau qui lui avoit été donné tout fait, & où l'on pouvoit avoir voulu dissimuler la honte d'Holoferne ; si vous n'aimez mieux penser que c'est une simple méprise qui s'est mêlée à cette Généalogie.

2°. Qu'on pourroit supposer deux expéditions d'Holoferne, l'une en Egypte, après laquelle il seroit revenu dans sa patrie, & l'autre en Judée où il auroit péri. Le Généalogiste des Princes de Cappadoce n'aura point connu cette seconde expédition, ou bien il aura

voulu

oulu la ſupprimer pour l'honneur u Général, & il ſe ſera contenté le dire qu'Holoferne *mourut dans ſon pays*. M. Gibert croit voir quelque choſe d'affecté, de trop recherché, de ſuſpect par conſéquent dans cette obſervation ſur e retour & ſur la mort d'Holoferne : nous ne voulons pas le contredire en ce point ; mais à la lecture toute ſimple & toute naturelle de Diodore dans Photius, il ſemble qu'on ne ſe défie de rien, & qu'on trouve tout ce récit, ſans art & ſans apprêt. Du reſte les deux obſervations placées ci-deſſus ſuffiſent pour réſoudre toute la difficulté.

Il n'en reſte donc véritablement aucune dans le ſentiment de M. Gibert ; au lieu que toutes les autres opinions qu'il indique en peu de mots, exigent des ſubtilités ſans nombre pour ſe ſoûtenir. C'eſt ce qu'il faudroit faire voir ;

mais nous étendrions trop cet Article, & il est nécessaire, encore une fois, de recourir aux deux Mémoires que nous estimons pleins de bonne critique & de vérité. Pour lire ces Mémoires avec plus de plaisir, il seroit à propos 1° de ne pas négliger le commentaire du Jésuite *Sanctius*, qui a aussi fixé l'époque de Judith après la captivité; il s'y trouve des explications qui rentrent dans celles de M. Gibert, & qui les appuient: 2° de remonter aux sources que cite l'Académicien. On acquiert une partie de sa force en consultant, avec lui, les livres qui autorisent si pleinement & si heureusement son opinion.

M. Frèret a fait des *Observations sur l'Histoire des Amazones*, plutôt pour infirmer que pour établir l'existence de ces femmes guerrières. Nous croyons bien que les Amazones d'Eschyle, celles du

temps d'Alexandre le grand, celles du fleuve Maragnon, celles de Bohème & pluſieurs autres dont parlent les Poëtes & quelques Hiſtoriens, ne ſont que des perſonnages créés & adoptés par le goût du merveilleux : mais nous ne croyons pas que le récit d'Hérodote, à ce ſujet, ſoit *une de ces fictions hiſtoriques dont il égaie de temps en temps ſa narration pour amuſer ſes lecteurs :* c'eſt le jugement qu'en porte M. Frèret, après être entré dans une eſpèce de réfutation de l'Hiſtorien Grec : réfutation qui ne nous paroît pas aſſez complette pour déterminer les ſuffrages en faveur du ſçavant Académicien. Voici en peu de mots ce que raconte Hérodote.

Les Grecs eurent autrefois une guerre contre les Amazones qui habitoient aux environs du Thermodon. L'Hiſtorien ne dit point que ces femmes vécuſſent ſans au-

cune société avec les hommes : opinion véritablement fabuleuse, & qui est assez détruite par l'impossibilité de maintenir & de perpétuer un corps de République uniquement composé de l'une des deux parties de l'espèce humaine, sans union avec l'autre. Les Amazones furent vaincues dans cette guerre des Grecs, & plusieurs d'entre elles ayant été prises sur le champ de bataille, on les embarqua sur trois vaisseaux pour les faire passer en Grèce ; mais ces héroïnes, jalouses de leur liberté, égorgerent en mer ceux qui les conduisoient. Ensuite, comme elles ne sçavoient pas la manœuvre des Vaisseaux, le parti qu'elles prirent fut de s'échouer vers les rochers des Palus-Mæotides, & de prendre terre dans le pays habité par cette espèce de Scythes qui portoient le nom de *Libres*. M. Frèret appelle ces Scythes

Royaux ou *Paralates* : nous ſçavons que tel étoit le nom d'une tribu des Scythes ; mais Hérodote ne les confond point ici avec les Scythes *Libres*.

La bonne fortune des Amazones leur fit rencontrer un Haras ; elles ſe ſaiſirent des chevaux qui le compoſoient, & commencerent à faire des courſes ſur les terres des Scythes : ceux-ci armerent pour leur défenſe ; il y eut un combat entre eux & ces femmes étrangéres ; quelques-unes d'elles périrent dans la mêlée, & les Scythes reconnurent quels étoient les ennemis à qui ils avoient affaire. La nouveauté de l'évenement, & l'idée qu'ils avoient conçue de ces femmes belliqueuſes, leur inſpirerent le deſir de former des alliances avec elles. Hérodote raconte en détail comment le camp des jeunes Scythes fut placé près de celui des Amazones ; comment

peu-à-peu les eſprits ſe concilièrent ; comment des mariages conclurent cette eſpèce de ſcène mêlée d'Héroïſme & de Comique.

Cependant les Amazones unies avec les Scythes ne voulurent point vivre comme les femmes de cette nation, occupées de travaux domeſtiques & laiſſant aux hommes le ſoin de faire la guerre. Il fut convenu entre les nouveaux époux & leurs épouſes guerrières, qu'on paſſeroit le Tanaïs, & qu'on s'établiroit au-delà de ce fleuve : ce qui fut exécuté ſans rien changer aux mœurs des Amazones, dont la vie fut un exercice continuel des travaux de la guerre. Or de ces alliances avec les Scythes, eſt venue, *dit Hérodote*, la nation des Sauromates dont les femmes & les filles conſervent les mêmes inclinations & les mêmes uſages, juſques-là même qu'aucune fille ne pouvoit ſe marier

qu'après avoir tué un ennemi dans le combat. Hippocrate dit qu'il falloit en tuer trois pour acquérir le droit de prendre un époux : ce paſſage d'Hippocrate eſt important, parce qu'il confirme en partie l'hiſtoire d'Hérodote, & parce qu'on apprend de cet Auteur que *dans l'enfance des Sauromatides on leur extirpoit ou deſſéchoit la mammelle droite, en y appliquant un vaſe d'airain échauffé : opération qui leur rendoit le bras droit plus ſouple & plus fort.*

M. Frèret attaque par deux raiſons la narration d'Hérodote. Il dit 1° Que l'établiſſement des Scythes, dans les pays voiſins du Tanaïs, eſt poſtérieur de plus de ſix ſiécles au temps d'Hercule & de Théſée, même dans la Chronologie d'Hérodote. Mais nous obſervons ſur cela qu'il n'eſt parlé ni d'Hercule ni de Théſée, dans

la guerre que les Amazones eurent avec les Grecs. Plutarque, il eſt vrai, donne à Théſée la gloire d'avoir vaincu les Amazones : cependant rien ne nous oblige à confondre l'expédition dont parle cet Auteur avec celle que raconte Hérodote. D'ailleurs, quand une Tribu de Scythes ſe ſeroit établie aux environs du Tanaïs 600 ans après l'affaire des Amazones avec les Grecs, quel inconvénient y auroit-il à reconnoître, d'après le récit d'Hérodote, une premiére habitation de ces Scythes ou d'autres plus anciens, à 40 ou 50 lieuës au-delà du Tanaïs vers l'Orient? car l'Auteur Grec dit que les Amazones & leurs maris habiterent un pays qui étoit à trois journées au-delà du Tanaïs en tirant vers l'Orient. Nous ne voyons rien d'impoſſible ni de choquant dans ce ſyſtême; & voilà d'abord une premiére objection de M. Frèret, la-

quelle ne nous paroît nullement concluante.

Il en propoſe une ſeconde : c'eſt que les Amazones, priſes par les Grecs, devoient être en petit nombre, puiſqu'on les embarqua ſur trois vaiſſeaux dont chacun ne pouvoit guères contenir que 120 perſonnes. Car, ſelon la remarque de Thucydide, telle étoit la grandeur des bâtimens les plus forts qu'on mettoit en mer dans les temps héroïques. Mais, reprend M. Frèret, ſi ces femmes n'étoient pas plus de 300, il n'a pas pû venir de leur alliance avec les Scythes, une Nation auſſi puiſſante qu'elle l'étoit ſous le régne de Darius, fils d'Hyſtaſpe : Nation partagée entre pluſieurs tribus, *dont une ſeule occupoit un eſpace de quinze journées en longueur &c.*

Cette difficulté nous paroît encore moindre que la premiére : & d'abord le paſſage de Thucydide

ſur la grandeur des vaiſſeaux qu'on mettoit en mer dans les temps héroïques, n'a pour objet qu'un cas particulier qui eſt l'armement des Grecs contre Troye : on ne peut en tirer une concluſion générale qui ſerve de principe. D'ailleurs, ſi l'on diſoit que les Grecs, vainqueurs des Amazones, firent conſtruire, pour les tranſporter, trois bâtimens d'une grandeur extraordinaire; comment pourroit-on réfuter cette ſuppoſition qui n'a certainement rien de chimèrique? Mais quand il n'y auroit eu ſur les trois vaiſſeaux des Grecs que 300 Amazones, quand même on en retrancheroit quarante ou cinquante qui auroient péri dans leur combat avec les Scythes; comment auroit-on droit de conclure que 250 mariages n'ont pû ſuffire pour former une grande Nation depuis les temps héroïques, ou quelques ſiècles avant le ſiège de Troye, juſ-

qu'au régne de Darius fils d'Hyſtaſpe, troiſiéme Roi des Perſes après Cyrus ? On donne là un eſpace de huit ou neuf ſiècles : or les Calculateurs ſçavent ce que produiroient 250 mariages dans un tel intervalle : le nombre d'hommes qui en ſortiroient, ſeroit plus que ſuffiſant pour le double ou le triple des peuplades ou tribus qu'Hérodote diſtingue dans la Nation des Scythes. C'en eſt aſſez ſur cette controverſe, où nous ne ſommes entrés que pour avoir lieu de dire qu'il n'eſt point aiſé, dans les détails particuliers, de mettre en évidence les prétendues fictions d'Hérodote.

M. l'Abbé Geinoz, autre Académicien très-eſtimable & très-regretté par les gens de Lettres, défend le même Hiſtorien contre les accuſations de Plutarque. On trouve ici un ſecond Mémoire ſur ce ſujet : le premier avoit paru dans

le XIX^e Tome de l'Académie. La lecture de ces pièces Académiques acheve de convaincre qu'on s'est permis à l'égard d'Hérodote beaucoup de jugemens hazardés : c'est ce que nous voudrions faire voir en suivant les Mémoires de l'Abbé Geinoz ; mais le temps & les bornes du Journal nous pressent.

Il appartenoit à M. le Comte de Caylus, plus qu'à personne, de parler des Beaux-Arts dans une Académie qui les aime & qui s'en occupe, au moins quant à la partie littéraire dont l'éclat leur est si favorable. Le célèbre Académicien comprend, sous le nom de Beaux-Arts, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, & il se propose de faire voir *l'extrême considération que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec succès* : c'est le sujet du Mémoire qui met sous les yeux quatre choses aussi agréables qu'instructives. 1° Les

ſoins que les Grecs ont pris pour l'éducation de la jeuneſſe, quant à la partie des Arts. 2° La conſidération perſonnelle que les Princes & les Rois ont marquée pour les grands Artiſtes. 3° Celle des Villes & des Sociétés particuliéres, rendue publique par les priviléges & les diſtinctions qu'elles ont accordés à ceux de leurs citoyens qui devenoient célèbres par leurs productions. 4° Cette même conſidération marquée d'une manière encore moins équivoque par le prix exceſſif, auquel les Grecs portoient les ouvrages dignes de leur eſtime. Ces quatre Articles comprennent tout ce qu'on peut dire ſur la matière préſente.

Quoi de plus remarquable d'abord que l'attention des Grecs à faire entrer les Beaux-Arts dans l'éducation de leurs enfans? François Junius, qui a fait un gros Livre *ſur la Peinture des Anciens*, nous

Grèce, que la jeunesse f
du côté des Arts ; c'étoit p
juger de la beauté & de
grace répandues dans les
peuplent cet univers ; c'é
faire un commerce judicie
ne tromper ni n'être trom
il seroit question d'achet
vendre les ouvrages de l'A
bleaux, Statues &c. M. l
de Caylus, qui mêle à tou
écrit, sur les Arts, des v
fondes & des pensées ré
croit qu'Aristote spécifiant
ture dans son texte, on
substituer à l'idée de ce

que sur-tout, d'après ce dernier
eur, c'est que les Grecs défen-
nt aux esclaves la pratique &
ercice des Beaux-Arts : *Cette*
lusion, ajoûte l'Académicien,
fisoit seule pour engager les
mmes de condition libre à se
stinguer dans leurs études : des
stinctions plus foibles produi-
ent tous les jours des impressions
considérables dans l'esprit des
hommes.

» Que devoit donc produire
» celle-ci, *continue M. de Cay-*
» *lus*, quand de jeunes gens, pleins
» de feu & d'émulation, étoient
» témoins des honneurs que les
» Rois rendoient à quelques Artis-
» tes célèbres ?« Et c'est ici la se-
conde preuve du prix qu'on atta-
choit au mérite des Arts. On sçait
en quelle considération Apelle fut
toujours auprès d'Alexandre. L'His-
toire conserve même certains pro-
pos qui témoignent à quel degré

de familiarité, le Peintre étoit parvenu vis-à-vis du Conquérant de la Perse & de l'Inde. M. le Comte de Caylus ne dissimule point ce qu'il peut y avoir de trop dans des façons de parler si éloignées du style des courtisans : mais il observe qu'après tout on ne voit point qu'Alexandre en ait été blessé, ni que les Historiens en aient pris occasion de blâmer Apelle.

On n'oublie point ici l'histoire fameuse de Démétrius Poliorcète qui pardonna aux Rhodiens, & se désista de l'entreprise formée contre leur Ville, en considération de Protogène & de son admirable Tableau de Jalyse. Notre Auteur rappelle le trait entier d'après Aulugelle qu'il auroit été possible néanmoins de critiquer, puisque cet Ecrivain assure, contre la foi de tous les autres Anciens, que Protogène étoit *mort* en ce temps-là. Cette circonstance d'ailleurs

'endroit inutile la belle réflexion le M. le Comte de Caylus : *Le Peintre*, dit-il, *vivoit encore, & l'on ſçait aſſez que, dans tous les temps, les hommes ont attendu la mort des Auteurs en tout genre, pour leur donner les éloges les plus mérités, ſoit qu'un ſentiment d'envie les conduiſe, ſoit qu'ils ne priſent que ce qu'ils n'ont plus la liberté de faire exécuter, ou le plaiſir de voir naître ſous leurs yeux, & que leur eſtime ſoit produite par leur regret.*

Mais quoi qu'il en ſoit de la mépriſe d'Aulugelle, l'Académicien trouve le procédé de Démétrius ce qu'il y a de *plus frappant* en ce genre, dans tous les monumens de l'Hiſtoire. » Qu'on ſe repréſente » les idées d'un Prince à la tête » d'une armée victorieuſe ; & c'eſt » aſſurément ſe peindre toutes les » vanités enſemble : ce Prince, » pour conſerver un ſimple ou-

» vrage de l'art ; se surmonte lui-
» même ; en un mot, sacrifie la
» gloire & toutes les idées reçues
» par les hommes ! Je crois bien
» que ce procédé, fort beau pour
» le sujet que je traite, ne se passa
» point sans plaisanterie de la part
» des soldats « &c. Il faudroit ici
transcrire des pages entiéres, pour
faire sentir l'intérêt que l'Auteur
prend & concilie à son sujet. Il dé-
taille de même les faits qui prou-
vent la considération qu'eurent les
Républiques & les Villes pour les
grands Artistes. Il insiste après cela
sur le prix excessif, auquel on a
porté les ouvrages parfaits. Cet
endroit du Mémoire est plein d'a-
grément, parce que l'Auteur ajoûte
au récit des faits quantité de pen-
sées fines & toutes appropriées à
la gloire des Arts. Vers la fin il
s'appuie, en quelque sorte, du té-
moignage de toute la Littérature
pour donner plus d'éclat à la ma-

tière qu'il traite. » Tout ce qu'on » a accordé, *dit-il*, aux Artistes, » dans ces temps si reculés, me pa- » roît fort au-dessous de l'estime, » de l'amitié & du commerce des » Poëtes, des Orateurs, des Histo- » riens, des Philosophes, enfin des » gens d'esprit qui, pénétrés eux- » mêmes des beautés de l'art & du » mérite des Artistes, les ont célé- » brés de tout leur pouvoir.« Sui- vent les preuves tirées de Plutar- que, de l'Anthologie, &c.

Les Anciens ont moins parlé des Architectes, que des Peintres & des Sculpteurs. M. le Comte de Caylus est *étonné de leur silence sur une si belle partie des Beaux-Arts*, & il *avoue qu'il ne peut en deviner la raison*. Qui la devinera donc après lui? Voici cependant une conjecture. Les Peintres & les Sculpteurs imitoient les Poëtes, ou plutôt ils formoient des Poëmes en figures : raison capitale pour

leur accorder un degré de con
tion au-dessus des Architecte
chez les Grecs, la Poésie ét
sorte de Science divine; &
Homère, les Poëtes étoient
rés comme des génies qui
le secret des Dieux. L'appl
est bien aisée à faire aux P
& aux Sculpteurs: c'est-à
qu'on peut juger par-là
Artistes participoient à l'esti
blique dont jouissoient les
Mais M. le Comte de Cay
mieux que nous, s'il veut
fondir ce sujet. Nous finis
promettant de reprendre
des Mémoires compris
Volume de l'Académie.

ARTICLE XIX.

*MOIRES DE LA SO-
IÉTÉ Royale des Sciences
Belles-Lettres de Nancy.
ome troisième*, in-12. *p. 365.*
Nancy, chez Pierre-Antoi-
e, &c. M. DCC. LV.

E Recueil que nous annon-
çons ne contient guères que
Discours de réception à l'Aca-
ie de Nancy, ou faits à l'occa-
de quelque réception. Nous
drons compte de ceux qui ont
r objet la discussion de quel-
point de Littérature. Quant
Discours qui ne sont qu'un tissu
oges, de complimens & d'a-
x modestes, prescrits par la
tume, nous n'en parlerons
. Le Public sçait quel est, en ce
re, le goût de toutes les haran-

gues Académiques qui se sont faites, qui se font & qui se feront.

M. l'Abbé de Montignot, Chanoine de Toul, examine, dans son Discours de reception, l'usage que Virgile a fait des Poëmes d'Homère. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait beaucoup de rapports entre le Poëme Latin & les deux Poëmes Grecs. Quand on lit avec une attention réfléchie l'Iliade & l'Odyssée, on en voit, pour ainsi dire, sortir l'Enéïde. Ces rapports & cette ressemblance sont si sensibles, au jugement des Admirateurs outrés d'Homère, qu'ils ont prétendu que l'Enéïde devoit passer pour l'Ouvrage du Poëte Grec. Si leur prétention est fondée, il faut du moins qu'ils conviennent que l'Enéïde est le plus bel Ouvrage d'Homère.

M. l'Abbé de Montignot commence par tracer le plan de l'Iliade & de l'Odyssée ; il en parcourt les

ents épiſodes ; il en montre
texture & les liaiſons ; il dé-
pe la dépendance que les prin-
s incidens ont entre eux. Sous
urailles de Troye, il s'éleve
querelle dans l'armée des
. Achille eſt inſulté par Aga-
non, & ſe voit enlever Bri-
Une colère impétueuſe s'em-
du cœur d'Achille ; il veut
cet outrage dans le ſang d'A-
mnon ; il ſe prépare à la ven-
e ; Minerve l'arrête, & ſuſ-
la fureur d'Achille : il obéit à
eſſe ; mais il n'étouffe point
eſſentiment ; il ſe retire dans
te, & jure de ne plus prendre
au ſuccès de la guerre. Sa
te laiſſe, dans l'armée, un
dont les Troyens profitent.
er leur inſpire une ardeur
elle ; l'effroi ſe repand dans
mp des Grecs ; Hector les
ſuit, la flamme à la main, juſ-
ſur leurs vaiſſeaux. A la vuë

des dangers qui le menacent; Agamemnon oubliant la fierté des Atrides, s'abbaisse jusqu'à devenir suppliant : il implore le secours de ce même Achille qu'il a bravé; il lui envoie des Ambassseurs : aux promesses les plus flatteuses, l'éloquence ajoûte inutilement ce qu'elle a de plus touchant; Achille demeure inflexible. Cependant son ami Patrocle obtient la permission d'aller combattre. Sa présence ranime les Grecs; mais il périt bientôt sous les coups d'Hector. A cette nouvelle, Achille est pénétré de la plus profonde douleur; sa gloire & son amour outragés l'avoient retiré du combat; l'honneur & l'amitié l'y rappellent. Il s'arme, il cherche Hector, il l'atteint & l'immole aux mânes de Patrocle.

Le sujet de l'Odyssée est aussi simple que celui de l'Iliade; mais ce second Poëme est dans un genre tout différent. L'Iliade est pres-

que toute en action. L'Odyſſée ne contient guères que des récits. „ Que préſente-t-elle ? Les mal„ heurs d'un Prince devenu célè„ bre par la guerre de Troye, „ les périls qu'il a courus ſur mer, „ les obſtacles preſqu'invincibles „ qu'une Divinité ennemie oppo„ ſoit à ſon retour en ſa patrie, „ & la prudence qu'Ulyſſe em„ ploie pour les ſurmonter. « L'Odyſſée, *dit Longin*, ſe reſſent un peu de la vieilleſſe du Poëte ; mais cependant c'eſt toujours la vieilleſſe d'Homère, que l'on peut comparer au Soleil fatigué de ſa courſe & prêt à ſe plonger dans l'Océan à la fin d'un beau jour ; il n'a plus ni le même éclat, ni la même chaleur ; il eſt acceſſible à nos regards.

Après avoir expoſé, dans toute leur étenduë, les ſujets de l'Iliade & de l'Odyſſée, M. l'Abbé de Montignot fait voir la manière

dont Virgile a profité des Poëmes Grecs, qu'il a, pour ainsi dire, fondus dans l'Enéide. L'Odyssée a servi de modèle aux six premiers livres du Poëme Latin, & les six derniers sont exécutés d'après l'Iliade.

Virgile n'aura-t-il donc que le mérite d'une imitation heureuse? Pour le penser, il faudroit n'avoir jamais lû l'Enéïde. Virgile imite-t-il Homère? c'est en maître qu'il l'imite; il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avoit jetté avec une profusion qui ne connoît point de régle. Les endroits qu'il emprunte du Poëte Grec, il semble les inventer & les créer de nouveau. Comparez l'Episode de Didon avec ceux de Circé & de Calipso; la descente d'Enée aux enfers avec celle d'Ulysse; le Bouclier d'Enée avec celui d'Achille; l'expédition de Nisus & d'Euryale dans le camp des Rutules, avec celle de Dio-

[redacted]

ıède & d'Ulyſſe dans le camp es Troyens ; vous verrez que Vir- ile laiſſe bien loin derrière lui on guide & ſon modèle. Il ſçaura nême prendre un eſſor qu'il ne levra qu'à lui ſeul, & il n'en pa- oîtra que plus admirable. Enfin, 'il nous étoit permis de dire notre penſée ſur le mérite des deux plus grands Poëtes qui furent jamais, nous les comparerions aux deux Peintres fondateurs de l'Ecole Ro- maine. Homère nous repréſente- roit Michel Ange : Virgile ſeroit le Raphaël de la Poëſie.

Pour donner à ſa diſſertation un tour plus intéreſſant par une figure hardie, M. l'Abbé de Mon- tignot reſſuſcite en quelque ſorte Virgile, & l'introduit dans l'Aca- démie de Nancy. » Imaginons à » préſent que Virgile travaille ſon » Enéïde de nouveau, & à l'aide » de cette fiction examinons l'u- » ſage qu'il fera de l'Iliade & de

» l'Odyſſée.... Prêtons nous un
» moment à cette ſuppoſition :
» c'eſt le Poëte Latin qui va nous
» entretenir.... Le héros de mon
» Poëme eſt un Prince Troyen, le
» fondateur d'un nouvel Etat qui
» ſera un jour la loi à l'univers,
» & cet Etat, c'eſt l'Empire Ro-
» main, &c. « Tout le plan de
l'Enéïde eſt expoſé dans la ſuite du
Diſcours de l'Académicien. Il faut
bien du courage pour ſe charger
de doubler Virgile & de le faire
parler. M. l'Abbé de Montignot
ſent toute la difficulté de l'entre-
priſe. » Il y auroit *dit-il*, de la
» préſomption à penſer que les
» réflexions de Virgile n'étoient
» ni plus étudiées, ni plus fines,
» ni plus combinées ; puiſqu'il
» n'appartient qu'à Virgile de ren-
» dre raiſon de ſa compoſition &
» d'expoſer ſes vuës. « La grande
conformité de l'Enéïde avec l'I-
liade & l'Odyſſée ſemble auto-

riſer à croire que Virgile a fait une partie des raïſonnemens que notre Auteur lui prète. Il ſe trouve parmi ces raiſonnemens quelques obſervations que nous n'oſerions garantir, & qui même nous paroiſſent peu fondées : nous en citerons un exemple : M. l'Abbé de Montignot fait dire à Virgile *qu'Homère attend un peu tard à donner des délaſſemens ſur le tombeau de Patrocle, à la fin d'un Poëme de vingt mille vers.*

Nous n'incidenterons pas ſur ce que notre Auteur augmente de près d'un quart le nombre des vers de l'Iliade, puiſqu'elle n'en contient que 15693 ; mais nous dirons que la célébration de ces Jeux, qui ſont placés au 23ᵉ Livre de l'Iliade, & non pas au 22ᵉ (comme l'indique la citation marginale de l'Académicien,) ne pouvoit guères ſe faire plutôt. Ces Jeux pendant la vie d'Hector au-

roient choqué la vrai-ſemblance. Les Grecs trop occupés du ſoin de défendre leurs retranchemens & leurs vaiſſeaux contre l'infatigable Hector qui les attaquoit nuit & jour, devoient-ils, pouvoient-ils même s'amuſer à la Lutte, au Pugilat, à la Courſe, &c?

Nous nous ſommes un peu étendus ſur cette Diſſertation qui, en général, eſt eſtimable, malgré quelques négligences dans le ſtyle: on doit toujours accueillir avec diſtinction un Auteur qui, ſe roidiſſant contre la frivolité de notre ſiècle, oſe paroître avoir lû les ouvrages immortels de l'antiquité. Au reſte la méthode qu'a ſuivie M. l'Abbé de Montignot, dans cette Diſſertation, eſt excellente pour ſe former le goût & pour l'épurer. En étudiant de près la marche du génie des grands hommes, on s'accoûtume inſenſiblement à penſer d'après eux & com-

me eux. Pour bien connoître Homère, il faut consulter Virgile. C'est ce que Pope a dit si ingénieusement dans ces deux vers :

> Still with itself compar'd, his texte
> Peruse.
> Or let your comment be the Mantuan
> muse.
>
> *Essai on Criticism.*

Ces Vers ont été heureusement rendus par M. l'Abbé du Rénel.

> Lui-même avec lui-même il faut le
> comparer,
> Et que le seul Virgile en soit le com-
> mentaire.

Il y a dans ce Recueil deux Discours d'un Auteur illustre. M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des armées du Roi, & membre de presque toutes les Académies Sçavantes de l'Europe, manie avec un égal succès la Lan-

ce d'Achille, la Lyre d'Horace, & le Compas d'Euclide. Le premier de ces Diſcours nous préſente des obſervations importantes ſur les progrès des Arts, & ſur les nouvelles découvertes qu'on a faites dans les Sciences depuis l'inſtitution des Académies. » Jamais » ſiècle ne fut plus fécond que le » nôtre en découvertes utiles & » en obſervations conſtatées par » l'aveu de l'univers. Les Inſectes » ſont ſuivis dans les détails les » plus intimes de leur méchaniſme.... Les phénomènes de la » Glace & des Aurores boréales » ne nous ſont plus inconnus.... » La figure & les deux diamètres » de la Terre, ſont déterminés » par un travail qui confirmant » les propoſitions du Chevalier » Newton, fait partager à la Nation Françoiſe l'honneur que » l'Angleterre a reçu de ſes ouvrages.... Quel trouble l'aber-

„ ration des fixes n'eût-elle pas
„ porté dans le ſyſtéme du Ciel,
„ ſi celui qui l'obſerva le premier
„ ne l'eût pas expliquée ? . . .Nous
„ commençons à approcher avec
„ plus de préciſion que jamais des
„ points fixes qui peuvent déter-
„ miner les longitudes. . . . Le mi-
„ roir d'Archimède vient de nous
„ être reſtitué ; & peut-être mê-
„ me d'une façon ſupérieure. . . .
„ L'Aiman, cet écueil des anciens
„ Phyſiciens, cette puiſſance tou-
„ jours éprouvée , toujours dé-
„ finie, cependant ſi peu connue,
„ cet Aiman eſt aujourd'hui non-
„ ſeulement imité, mais ſurpaſſé
„ en force magnétique par un
„ célèbre membre de la Société
„ de Londres. * . . . Quelque fé-
„ conde que ſoit l'Electricité en
„ phénomènes, la contrariété ap-

* M. Knight inventeur des aimans artificiels.

» parente de ses expériences, mal-
» gré l'impossibilité de soumettre
» sa vélocité au calcul, cette espèce
» de Protée commence à nous
» prouver son utilité. « Toutes
ces découvertes & bien d'autres
que les bornes d'un extrait ne
nous permettent pas même d'in-
diquer, sont exposées dans ce Dis-
cours avec beaucoup d'étendue,
d'intelligence & de profondeur.
M. le Comte de Tressan prononça
le second Discours en présence du
Roi de Pologne, à l'occasion de l
distribution des Prix. Nous ren
voyons le Lecteur à ces deux o
vrages : ils sont écrits d'un st
clair, élégant, naturel, pr
d'un homme de qualité qui
point au-dessous de la m
qu'il traite, & qui ne se cr
au-dessus d'elle.

Quel *rang doit tenir dan*
térature l'Éloquence sacré
le est la question que M

Clément, Prédicateur & Aumônier du Roi de Pologne, examine dans son discours de réception à l'Académie. Ce sujet est rempli & traité avec la décence & la gravité qu'il exige. » Par ou doit-on „ juger d'une science, *dit l'Au-* „ *teur?* Par la fin qu'elle propose „ à ceux qui la cultivent; par les „ moyens qu'elle leur fournit pour „ arriver à cette fin; par les suc- „ cès. « Ce sont-là les trois parties de ce Discours. L'Orateur fait voir qu'en comparaison du bien que l'Eloquence sacrée se propose de procurer aux hommes, à peine doit-on compter pour quelque chose les avantages qu'on peut retirer des autres Arts. » L'Eloquence sa- „ crée s'éleve seule jusqu'à cette „ existence éternelle qui associe „ l'homme en quelque sorte à la „ Divinité.... Et manque-t-elle „ de moyens pour y réussir? Ce „ n'est point seulement aux génies

„ profonds & nerveux, qu'il est
„ donné de traiter les vérités
„ sublimes de la Religion. On
„ peut, avec une simplicité naïve,
„ les mettre à portée des esprits
„ les plus foibles, sans même of-
„ fenser la fastidieuse délicatesse
„ des esprits forts. Nos mystères
„ & nos dogmes ne perdent rien
„ de leur majesté, soit qu'ils soient
„ raisonnés avec profondeur &
„ avec force, soit qu'on les expo-
„ se naturellement & sans art. «
M. l'Abbé Clément déplore, avec beaucoup de sentiment, l'ignorance & la paresse des Prédicateurs de nos jours, qui négligent l'étude des Pères de l'Eglise. C'est en effet dans les écrits des Ambroise, des Augustin, des Basile & des Chrysostome &c. c'est dans ces sources toujours pures & toujours fécondes, que l'on peut puiser cette éloquence mâle & rapide qui étonne & captive la raison; cette élo-

ence douce, tendre & perſuaſive
i gagne les cœurs. C'eſt ſur ces
ınds modèles que ſe ſont formés
Bourdaloue, les Cheminais &
Maſſillon: » trop peu connus
les PP. de l'Egliſe, aujourd'hui,
ſont moins eſtimés peut-être,
& de-là le dépériſſement de l'E-
loquence ſacrée. On amuſe, on
n'inſtruit pas: on diſſerte, on
ne perſuade pas: on flatte, on
ne touche pas.« En parlant des
ıccès & des triomphes de l'élo-
ence ſacrée, l'Auteur dit: » Qui
vous ſemble avoir fait davan-
tage & mériter plus d'éloges,
l'Orateur de Rome qui, par l'in-
ſinuante & flatteuſe douceur de
ſa parole, arrache des traits de
clémence à Céſar, malgré Céſar
lui-même, ou le Chryſoſtome
de la France qui, par la force &
la véhémence de ſon raiſonne-
ment, proſcrit le luxe de la
Cour la plus magnifique qui fût

„ dans l'univers ? Victoire écla-
„ tante certainement autant que
„ difficile, dont le monument reste
„ encore dans le nom des étoffes
„ communes * qu'il fit substituer
„ aux anciens parures.

On ne croiroit pas que la mode étendît son empire jusques sur ce qui paroît devoir n'être que du ressort de la raison. Rien pourtant n'est plus vrai ; & à la honte de la Philosophie, c'est la mode qui décide arbitrairement de la bonté d'un systême : cela prouve qu'il y a beaucoup de peuple, même parmi les Philosophes. Le systême de Descartes s'est établi sur les ruines de ce qu'on appelloit la Philosophie du Lycée : les tourbillons devenus trop vieux en moins d'un

* „ *Bourdaloue*, petite étoffe que ce
„ grand Orateur mit en mode pendant
„ un des Carêmes qu'il prêcha à la Cour
„ de Louis XIV.

ièċle, trouvent à peine des dé-
:enſeurs. Le ſyſtême de Newton,
quoique beaucoup plus jeune, perd
nſenſiblement le mérite de la fraî-
:heur & de la nouveauté : peut-être
era-t-il remplacé par un ſucceſſeur
qu'on oubliera bientôt lui-même
à ſon tour. Quoi qu'il en ſoit, il ne
iendra pas à M. l'Abbé *Sigorgne*
que le régne de Newton ne ſoit im-
mortel. Cet Auteur, déja bien
:onnu par ſon Livre des Inſtitutions
Newtoniennes, a ſignalé ſon entrée
dans l'Académie de Nancy, par
une Diſſertation ſur le ſyſtême des
tourbillons de Deſcartes, & ſur la
gravitation univerſelle de Newton.
M. l'Abbé *Sigorgne* croit trouver,
dans le ſyſtême phyſique de Deſ-
cartes, tous les défauts de l'hypo-
thèſe aſtronomique de Tycho. Si
cette hypothèſe embarraſſe le ciel
d'un nombre infini d'épicycles &
de cercles déférens qui lui ſervent
d'entraves ; ſi elle le ſuppoſe dans

un mouvement capable de le réduire en cendre ; dans le ſyſtême de Deſcartes, *diſent les Newtoniens*, le ciel eſt ſurchargé d'une maſſe énorme de matière qui eſt dans le mouvement le plus rapide & le plus varié ; & cela pour faire mouvoir un petit nombre de corps dont la totalité n'eſt qu'un point, qu'un atôme par rapport à toute cette étenduë immenſe des plaines céleſtes. Pour juſtifier le parallèle qu'il établit entre le Cartéſianiſme & l'hypothèſe de Tycho, l'Auteur entre dans une analyſe que nous ſommes obligés d'omettre, parce qu'elle nous meneroit trop loin; il la finit par ces mots : » Le Cartéſianiſme ne repréſente donc les » objets qu'en gros, il ſe refuſe à » tous les détails ; il n'a donc aucun avantage ſur l'hypothèſe de » Tycho, il en a tous les inconvéniens.

M. l'Abbé Sigorgne n'a rappro-

:hé le Cartéſianiſme de l'hypo-
hèſe aſtronomique de Tycho, que
ɔour comparer enſuite le Newto-
ıianiſme avec le ſyſtême de Co-
ɔernic. Auſſi prétend-il voir dans
:elui-ci la preuve du ſyſtême de
a gravitation univerſelle. Selon
ui, ces deux ſyſtêmes ont entre
:ux la plus exacte analogie, la plus
ɔarfaite reſſemblance : l'un n'eſt
:n quelque ſorte que la démonſtra-
:ion de l'autre : tous les deux bril-
lent par une admirable ſimplicité :
tous les deux n'emploient qu'un
petit nombre de reſſorts. Mais que
doit-on penſer de cette attraction
qui eſt comme l'ame du Newto-
nianiſme, dira un Cartéſien ?
Qu'eſt-ce que l'attraction ? Eſt-elle
un premier principe, une loi pri-
mordiale émanée de la puiſſance
immédiate du Créateur ? Ou bien
dépend-elle d'une cauſe ſupérieu-
re, d'un mouvement inconnu qui
affecte toutes les parties de la ma-

tière ? En un mot, n'eſt-elle pas une de ces *qualités occultes* ſi heureuſement imaginées par les Péripatéticiens pour ſe tirer d'embarras ? Ce ſera peut-être toujours ici le *defecit* du ſyſtême Newtonien. Ses partiſans ne commencent-ils pas à reconnoître que cet Article ne ſera peut-être jamais bien décidé ? Autrefois ils nous donnoient l'attraction pour la Loi de la nature : c'étoit le reſſort puiſſant, la cauſe premiére, le principe efficace de tous les phénomènes. Aujourd'hui ils inſinuent qu'elle eſt peut-être elle-même l'effet d'une cauſe ultérieure : concluons que l'expérience juſtifie de plus en plus la bonté de ce mot d'un Ancien : *Philoſophi gladium habent, ſcutum non habent*. Les Philoſophes ſont plus heureux à attaquer, qu'à ſe défendre.

Au reſte le diſcours de M. l'Abbé Sigorgne a un mérite indépendant

vérité du ſyſtême Newtonien.
yle en eſt élégant & ingénieux.
n jugera par le morceau ſui-
: » Deſcartes étudia moins le
nde qu'il n'entreprit de le conſ-
ire. Ce ne fut pas à la recher-
: des Loix qui l'animent, qu'il
pliqua ; il ſe hazarda de lui
preſcrire ; &, pour ſe venger
quelque ſorte, du ſoin qu'il
ble que la nature ait pris de
cacher, il oſa la traiter en
ître.

Plus froid, plus timide & plus
t, Newton marcha avec plus
reſpect. Plus ſoigneux de voir
: d'imaginer, plus occupé à
luire qu'à ſuppoſer, il ſe fit le
ciple de la nature & l'étudia
is ſes procédés. Il penſa moins,
nme Deſcartes, à prendre la
ité d'aſſaut, qu'à la ſurprendre
is ſes démarches ; & la ſuivant
a file de ſes opérations, faut-il
onner qu'il ſoit parvenu juſ-

» qu'au temple qu'elle habite, &
» où elle se dérobe aux regards des
» profanes ?

M. Devaux, Lecteur du Roi de Pologne, prononça le jour de sa réception un Discours *sur l'Esprit philosophique*, qu'il dit être le caractère distinctif de notre siècle. Cet Esprit philosophique ne consiste pas seulement dans l'amour de la Philosophie, puisque, dans les siècles les plus barbares, la Philosophie a trouvé des disciples & des partisans. Ce n'est pas non plus précisément l'art de raisonner; cet art ingénieux & utile créé, pour ainsi dire, par Aristote. » Ce grand
» homme, *dit M. Devaux*, que
» des temps d'ignorance ont trop
» cru & non pu trop louer; que
» nous croyons peut-être trop peu,
» & que nous commençons à ne
» pas louer assez, fit tout pour les
» progrès du raisonnement, & fit
» peu pour les progrès de la raison...

.'Eſprit philoſophique dut ſa naiſ-
ance au goût déterminé que la
'hiloſophie de Deſcartes inſpira
our la vérité « &c. L'Orateur
riſage l'Eſprit philoſophique re-
vement aux ſervices importans
il a rendus à la Religion, à l'Etat
à la Société : mais quels ſont
ſervices que l'Eſprit philoſophi-
e a rendus à la Religion ? Lui
t-il donné un degré de vérité
de certitude de plus qu'elle
voit ? Non, ſans doute : la Reli-
n ſainte que nous profeſſons
toit ni moins vraie, ni moins
taine avant l'époque à laquelle
tre Auteur fixe la naiſſance de
ſprit philoſophique. Elle portoit
rs, comme aujourd'hui & com-
: elle portera dans tous les ſiècles,
mpreinte & le caractère infail-
le de la Divinité : ſes fonde-
ens ne ſont pas moins inébran-
bles que le thrône du Dieu vivant
ui en eſt l'auteur & le conſom-

mateur. En quoi donc peut-on dire que l'Eſprit philoſophique a ſervi la Religion ? C'eſt, *répond M. Devaux*, que » l'Eſprit philoſophique » nous a appris à mettre, dans un » jour plus frappant, les témoigna» ges authentiques de la vérité » de la Religion, & par-là leur a » donné une nouvelle force. Cette » Religion divine, *ajoûte-t-il*, n'a » pas beſoin de défenſeurs, mais » cependant elle a daigné quelque» fois confier ſa cauſe à la raiſon » humaine..... N'eſt-ce point outra» ger la Religion, que de craindre » contre elle l'application d'une » méthode qui ne peut être avan» tageuſe qu'à la vérité ? « La Religion chrétienne ne redouta jamais l'examen d'un eſprit vraiment philoſophe. Pour être crue, elle ne demande qu'à être étudiée. De ſon ſein ſortira toujours un torrent de lumières, qui diſſipera les ombres dont voudroit la couvrir l'incré-

dulité. Nous ne craignons pas de le dire, la vraie Philoſophie n'enfante pas les monſtrueuſes erreurs du Matérialiſme : ces erreurs ne ſont que l'ouvrage du vice qu'elles favoriſent, & le partage des demi-Philoſophes, eſpèce d'hommes plus mépriſables encore que les demi-Sçavans.

Si nous ne ſommes plus en proie aux calamités inſéparables des agitations inteſtines ; ſi la Monarchie Françoiſe ne flotte plus entre une fauſſe liberté, & une fauſſe ſoumiſſion ; ſi nous ſommes guéris de ce penchant à la faction, qui croiſſant à l'ombre du thrône qu'il tâchoit d'ébranler, paſſoit de la Cour à la Ville, & de la Ville aux Provinces ; c'eſt à l'Eſprit philoſophique que nous en ſommes redevables, parce qu'en nous éclairant ſur nos devoirs envers nos maîtres, il a redoublé notre amour & notre attachement pour eux, comme il a

» eſt de leur devoir de no
» curer.« Cet Eſprit philo
a porté ſa méthode dans t
parties de l'adminiſtration
» ce pas en s'appuyant ſur
» cipes que la Finance,
» chant, pour ainſi dire,
» gle, appauvriſſoit le pe
» enrichir le Souverain,
» une Science profonde
» plique à rendre l'un p
» ſant, en retranchant tout
» inutile, & à ne faire ſu
» l'autre que le poids indi
» des dépenſes néceſſaire
même Eſprit philoſophiq

raités avec beaucoup de force &
le clarté.

M. de Solignac, Secrétaire de
'Académie de Nancy, dans une
Lettre fort ingénieuſe qu'il écrit à
M. Fréron, réclame pour le Sieur
Roxin, Peintre du Roi de Pologne, une partie de la gloire que le
Sieur Picaut s'eſt acquiſe à ſi juſte
titre. On ſçait que cet habile Artiſte a trouvé le ſecret de reſſuſciter
en quelque ſorte les plus grands
Peintres, en donnant à leurs chefs-d'œuvres une eſpèce d'immortalité
phyſique. Il a l'art de tranſporter
d'anciens Tableaux ſur un nouveau
fonds. Or ce ſecret admirable, il
y a plus de vingt ans, que le Sieur
Roxin le poſſéde, & qu'il en fait
uſage. » En 1736, on l'a vû enle-
» ver de deſſus les anciennes toiles
» des Tableaux de prix, Tableaux
» écaillés, ternis de moiſiſſure, per-
» cés même en pluſieurs endroits,
» & qui, depuis ce temps, paroiſ-

„ sent & sont en effet aussi entiers, „ aussi frais & aussi brillans, qu'ils „ l'étoient en sortant d'être achevés „ de peindre.

Pour constater le talent du Sieur Roxin, de manière qu'on ne pût le révoquer en doute, l'Académie, par ordre du Roi de Pologne, mit son sceau sur deux Tableaux *usés de vetusté, & qui étoient presque en lambeaux.* „ Engagé à nous représenter ces tableaux rétablis, *dit M. de Solignac*, & portés de leur ancien „ fonds sur un autre, le Sr. Roxin „ nous les rapporta avec la vieille „ toile : celle-ci ou l'on voyoit „ l'empreinte entière de notre „ sceau, avoit les mêmes déchirures que nous y avions reconnues ; & cette toile appliquée „ sur la nouvelle, il ne fut pas „ possible de distinguer, dans ces „ Tableaux, les endroits réparés „ d'avec ceux où la couleur avoit

„ été ſimplement tranſportée : du „ reſte nous y vîmes les mêmes „ traits, la même liaiſon des par- „ ties, & le même caractère de „ pinceau : les couleurs y conſer- „ voient leur harmonie, & n'a- „ voient changé qu'en ce que de- „ venues plus vives, elles avoient „ repris cette fraîcheur, qu'on ſen- „ toit bien qu'elles avoient eue „ avant que le temps les eût ef- „ facées. «

A la ſuite de la Lettre de M. de Solignac, on trouve un *Avis au Public*, ſur le même objet : nous en donnons ainſi le réſultat. Dans le premier Tome des *Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle, ſur la Phyſique & ſur la Peinture imprimées à Paris en 1752 chez Delaguette, pag. 128.* il eſt dit qu'un Italien faiſoit profeſſion de raccommoder les Tableaux décrepits, & qu'on lui a vû à Marſeille tranſporter ſur un nouveau

fonds un Tableau du Dominiquin. On trouve dans les mêmes Observations, la méthode dont cet Italien se servoit. M. Credo de l'Académie de Nancy, a travaillé d'après cette méthode qui lui a réussi. „ Cet Académicien prit un vieux „ Tableau fort usé : il colla avec „ de la colle forte une toile sur „ ce Tableau ; le renversa sur une „ table , & l'y cloua : il versa „ ensuite sur toute la surface de „ ce Tableau ce qu'on appelle „ *de l'eau seconde*, c'est-à-dire de „ l'acide nitreux affoibli , pour „ corroder insensiblement, désu„ nir la vieille toile & en séparer „ le corps de peinture ; c'est ce „ qu'opère l'acide , mais il faut de „ l'attention pour saisir le point „ convenable de corrosion néces„ saire & suffisante , de manière „ qu'elle n'attire point le corps de „ peinture. Cette opération faite, „ M. Credo enleva toute la vieille

„ toile, en ſubſtitua une neuve
„ qu'il colla ſur le corps de pein-
„ ture avec de la colle forte ordi-
„ naire. Lorſqu'il vit que cette
„ nouvelle toile étoit ſuffiſam-
„ ment ſéchée, il retourna le ta-
„ bleau entre les deux toiles, im-
„ biba d'eau la première, la déta-
„ cha facilement, lava doucement
„ la peinture pour en ôter la colle
„ & rendit en peu de jours le
„ vieux tableau rajeuni & parfaite-
„ ment rétabli. «

Voilà donc trois génies inventeurs qui, ſans ſe communiquer leur ſecret, ſont parvenus au même but, & vrai-ſemblablement par des routes différentes: cet exemple prouve qu'il eſt réellement plus aiſé d'inventer qu'on ne ſe l'imagine, & doit encourager les Artiſtes à ſurmonter l'indolente puſillanimité qui n'oſe pas tenter des routes nouvelles, & qui ſuſpend & arrête les efforts généreux qui

peuvent étendre la ſphère des Beaux-Arts.

Il en eſt du goût comme de l'amitié, dont La Fontaine a dit :

> Rien n'eſt plus commun que le nom,
> Rien n'eſt plus rare que la choſe.

Tout le monde en parle, & chacun croit poſſéder ce talent précieux. Qu'eſt-ce donc que *le* goût, qui mériteroit à juſte titre d'être regardé comme un ſixiéme ſens ? C'eſt le ſujet du diſcours que M. Fréron prononça à l'Académie de Nancy le jour de ſa réception. Cet élégant Ecrivain y *parle des qualités qu'exige le ſtyle, & ſur ce qui s'appelle le bon goût.* » Qu'eſt-ce donc que ce goût ſur „ lequel on a tant écrit ? Eſt-ce „ un ſentiment de l'ame ? Eſt-ce „ une lumière de l'eſprit ? Je croi- „ rois, Meſſieurs, que c'eſt l'un „ & l'autre tout enſemble ; que „ c'eſt à la fois un diſcernement

„ vif, & une sensation délicate : „ si j'osois, je dirois que c'est le „ cœur éclairé. “ Il est plus aisé de le sentir que de le définir : c'est lui qui dirigea les Auteurs immortels de la Grèce, de Rome, & du siècle de Louis XIV. C'est lui qui caractérise les grands Ecrivains, & qui donne à leurs ouvrages le mérite de la perfection. Sans lui l'esprit, le génie même, perdent leur brillant, ou se consument en étincelles qui éblouissent sans éclairer. Enfin c'est le goût seul qui marque le prix aux ouvrages, & les rangs sur le Parnasse.

„ Corneille avoit plus de génie „ que Racine ; mais le goût lui „ manquoit. La Mothe avoit peut- „ être plus d'esprit que Rousseau ; „ il n'avoit pas autant de goût. „ Qu'est-il arrivé ? On ne lit point „ beaucoup de Tragédies de Cor- „ neille, où cependant il y a du

„ génie : ſon Rival eſt entre les
„ mains de tout le monde. On
„ ſçait Rouſſeau par cœur : on n'a
„ rien retenu de la Mothe.

» Mais encore, Meſſieurs, de
„ ce que Racine ne montre pas
„ autant de génie que Corneille,
„ ni Rouſſeau autant d'eſprit que
„ la Mothe, eſt-ce à dire qu'ils
„ en euſſent moins ? Sans le goût,
„ ils en auroient peut-être fait
„ éclater tout autant. C'eſt ce goût
„ ſuprême qui les a empêchés de
„ ſe livrer aux fougues d'une ima-
„ gination enflammée, que l'on
„ prend ſouvent pour le génie, &
„ aux traits ſophiſtiques que l'on
„ confond avec l'eſprit. Peut-être
„ Corneille eût-il été Racine, ſi
„ le goût lui avoit appris à ne pas
„ mettre la Pharſale au-deſſus de
„ l'Enéïde. «

Lorſque le Roi de Pologne éta-
blit l'Académie de Nancy, il lui
impoſa l'obligation de travailler à

Hiſtoire Naturelle, Littéraire,
cléſiaſtique & Civile de la Lor-
ne & du Barrois : il a voulu
e chaque Académicien y con-
buât ſelon ſon goût & ſes talens;
que réunis enſemble ils fiſſent
ıs leurs efforts pour la conduire
ſa perfection. Le P. de Menoux
: chargé de tracer le plan de
grand ouvrage, & il l'a fait
ns un Diſcours d'environ cin-
ante pages. Si l'exécution ré-
nd à la magnificence du projet,
Lorraine aura l'Hiſtoire la plus
mplette & la plus achevée, il
y manquera rien: mais eû égard
a multitude des connoiſſances, &
x différentes ſortes de qualités,
talens & d'eſprits que le P. de
enoux exige dans ſon hiſtorien
la Lorraine; cet hiſtorien ſera
ut auſſi difficile à trouver que
parfait orateur de Cicéron.

Un Diſcours tel que celui-ci,
ıi conſiſte tout entier en por-

traits, en réflexions, en préceptes & en maximes, n'est pas susceptible d'extrait. Pour s'en former une idée juste, il faut le lire en lui-même : quelque long qu'il soit, il n'ennuie point. Nous citerons quelques morceaux pour faire connoître le style de tout l'Ouvrage.
» Le discernement propre & parti-
» culier au genre historique, *doit*
» s'assortir aux différentes espèces
» d'histoire. Dans l'Histoire civile,
» un Historien est un juge intègre ;
» dans l'Histoire ecclésiastique,
» c'est un témoin fidèle ; dans l'His-
» toire littéraire, c'est un censeur
» impartial ; dans l'Histoire natu-
» relle, c'est un sage observa-
» teur. «

Il est parlé, dans ce Discours, d'un grand nombre d'Ouvrages, qui communément y sont appréciés selon leur véritable valeur. Pour ôter à son Discours la monotonie & la sécheresse presque insé-

parables des préceptes, le P. de Menoux y a répandu des caractères & des portraits qui, aux graces de la fineſſe, joignent pour la plûpart le mérite de la reſſemblance. Tel eſt celui qu'il nous fait de M. le Préſident Hénault & de ſon excellent Ouvrage.

» Un génie heureux, un Ecri-
» vain exact, un Auteur aimable,
» un Philoſophe également ſage &
» profond, nous a donné un nouvel
» Abrégé chronologique de l'Hiſ-
» toire de France: ce grand homme
» a fait ſentir ce que peut l'ordre
» pour répandre de la clarté & de
» l'intérêt ſur de ſimples Extraits.
» On peut dire de lui ce qu'on a
» dit d'un des plus grands * Peintres
» de la Lorraine, qu'il ſemble créer
» l'eſpace : en effet, dans un champ
» très-limité, on voit, dans l'Abrégé

---

* Claude Gelée.

» de M. le Président Hénault, les » siècles se montrer successivement » sous toutes leurs faces différen- » tes. Son burin créateur offre » une foule de personnages qui se » pressent les uns les autres sans » s'embarrasser, &. se présentent à » l'œil tout à la fois sans se con- » fondre.

Ce Recueil est terminé par une pièce de Vers sur la lumière. Nous croyons qu'il manque à ces Vers un degré de clarté: les Lecteurs en jugeront.

ARTICLE XX.

***ERREURS SUR LA MUSIQUE** dans l'Encyclopédie.* In-8°. pag. 124. A Paris, chez Jorry, Quai des Augustins, &c. M. DCC. LV.

L'Auteur de cet Ecrit est un Partisan & un Apologiste de M. Rameau.* Il a cru remarquer dans l'Encyclopédie & dans la Lettre de M. Rousseau de Genève sur la Musique, quelques Articles peu conformes aux vrais principes de

* Il passe pour constant que M. Rameau lui-même a composé cette Critique. Nous sommes dans l'habitude de nous en tenir aux titres des Livres, & de ne point deviner les Auteurs; ainsi nous ne regardons cette composition que comme l'Ouvrage d'un Apologiste de M. Rameau.

l'Art. Il les relève ici ; & l'on conçoit que cela forme une espèce de controverse ; mais notre Analyse ne représentera que ce qui peut être utile au progrès de la Musique.

Souvent nous avons parlé des découvertes faites par M. Rameau dans toute l'étenduë de l'empire musical : elles sont telles, ces découvertes, qu'on peut les comparer au grand jour qui chasse les ténèbres, ou qui acheve de dissiper un crépuscule trompeur. Jusqu'au célèbre Musicien que nous venons de nommer, on avoit composé, exécuté, entendu de la Musique ; quelquefois même cette Musique étoit bonne : mais on ignoroit encore le principe de ce bel Art ; on ne connoissoit ni la source, ni la fécondité de ses agrémens. Aujourd'hui nous possédons presque toute la théorie des sons ; & il ne pourra nous manquer désormais

que du génie ou du travail pour la mettre en œuvre.

L'Apologiſte de M. Rameau parle en homme plein de ſa matière : il dit des choſes profondes, quelquefois abſtraites & difficiles : nous rendrons ſa penſée le plus clairement qu'il nous ſera poſſible ; mais nous prions les Lecteurs de croire qu'on ne traite point ceci comme un objet frivole, comme une matière de pur amuſement.

Il eſt d'abord queſtion de l'*Accompagnement* : Article qui tient de ſi près au principe même de l'harmonie : car il faut ſe rappeller, avant tout, l'expérience du corps ſonore. Quand on le fait rèſonner, non-ſeulement il rend un ſon fondamental, qui s'appelle auſſi *générateur* ; mais on éprouve que ce ſon eſt accompagné de ſes deux harmoniques, la 12^{e} & la 17^{e} en deſſus, c'eſt-à-dire l'octave de la quinte, & la double octave de la

tierce majeure : nous ne comptons point l'octave, qui n'est que la replique de ce son fondamental : nous omettons la 12^e^ & la 17^e^ en dessous : deux autres harmoniques plutôt indiqués par le corps sonore, qu'actuellement conjoints avec lui. Toute cette doctrine est aujourd'hui si connue ; elle a été tant de fois exposée dans nos *Mémoires*, qu'il suffit d'en faire simplement mention, & d'avertir que c'est la base de tout l'édifice musical. Faisons-en déja l'application à l'*Accompagnement*.

Le phénomène du corps sonore, accompagné de ses harmoniques & de ses octaves, est, à proprement parler, le premier de tous les accompagnemens ; l'accompagnement que donne la nature ; l'accompagnement qui doit servir de modèle à tous les autres ; l'accompagnement qui forme ce qu'on appelle l'harmonie ; qui la constitue

reine & maîtreſſe de tout l'empire muſical ; qui lui donne la ſupériorité ſur ce qu'on appelle *mélodie.* Toutes ces notions nous font entrer avantageuſement dans l'Ecrit de l'Apologiſte.

Il obſerve qu'on dit très-bien, dans l'Encyclopédie, que l'*Accompagnement eſt l'exécution d'une harmonie complette & réguliére ;* mais il trouve qu'on s'écarte de cette bonne définition en ajoûtant quelques lignes après : *quand M. Rameau veut qu'on rempliſſe tous les accords, il a bien plus d'égard à ſon ſyſtème particulier.... qu'à la pureté de l'harmonie.* Car enfin, *reprend notre Auteur*, en quoi conſiſte *la pureté de l'harmonie*, ſi ce n'eſt, dans ſon *complement* & dans ſa *régularité*, comme l'énonce même la définition donnée plus haut ? S'il arrive donc que le ſyſtême de M. Rameau ſatisfaſſe à ce *complement* & à cette

régularité ; il faudra bien convenir que l'Auteur de ce systême n'a eu égard qu'à *la pureté de l'harmonie.*

Remplir tous les accords, est tellement un principe dans le Livre qui nous occupe, qu'on n'y permet pas même de s'en dispenser, lorsque les accords sont dissonans ; c'est-à-dire, quand on ajoûte des accords de septième à l'accord parfait : addition qui est, comme on sçait, une source d'agrémens dans la Musique ; aussi est-elle fondée sur le principe même de l'harmonie : car qu'est-ce que l'accord de septième joint à l'accord parfait ; sinon la réunion des deux quintes, l'une au-dessous, l'autre au-dessus du générateur, de *fa* & de *sol*, par exemple, quand le générateur est *ut* ? Ceci est très-bien expliqué dans la *Démonstration* de M. Rameau (pag. 84) & nous en faisons ici mention pour lier de plus en

plus le préſent Ouvrage avec les découvertes de ce grand Muſicien.

Il y a ſur-tout un point que ſon Apologiſte critique fort dans l'énoncé de l'Encyclopédie : c'eſt qu'on y permette de retrancher la quinte des accords diſſonans. *Dans la plûpart des accords diſſonans*, dit le texte du Dictionnaire, ... *il y a quelque ſon à retrancher.....: ce ſon eſt quelquefois la quinte:* Quand on eſt perſuadé, comme M. Rameau, que la *quinte ſeule conſtitue l'harmonie ;* on ſe croit autoriſé à dire, comme l'Apologiſte : » Peut-on ſe donner pour » Muſicien, & prononcer contre » la quinte qui eſt l'arcboutant de » l'harmonie, & qu'on doit par » conſéquent préférer par-tout où » elle peut être employée ? &c.

Mais, reprend l'Encyclopédie, *les Italiens font peu de cas du bruit..... ils ne veulent pas qu'on*

l'attention s'évanouit en je
geant. Dans ce diſcours, il
vérité bien connue de tout le
de ; c'eſt que l'accompagn
ne doit jamais diſtraire l'ore
l'objet principal. En ceci l
liens ne penſent point d'un
nière ſupérieure. Les Franç
chériſſent même ſur eux ; pu
prétendent *qu'on ne doit*
s'appercevoir de l'accom
ment dans un concert ; qu'
ſeulement s'appercevoir qu
eſt pas quand il y manque
obſervation de l'Auteur eſt
dée, quelques pages plus ba
excellente inſtruction que

jue jamais elle ne détourne
e de l'objet principal ? c'eſt
iarmonie de l'accompagne-
loit imiter celle dont la na-
ême fournit le modèle dans
s ſonore. *Le ſon fondamen-
e corps domine tellement ſur
moniques, qu'à peine ceux-
ſtinguent d'avec lui.* Ce prin-
e fait devroit être profon-
t gravé dans l'eſprit de tous
compagnateurs, pour leur
dre à multiplier les ſons de
, (qui repréſente toujours
lamental) & à diminuer la
les accords qui répondent
rmoniques. Par-là on évite-
n la *plénitude d'harmonie*,
bruit des inſtrumens: *bruit*
unique dont tout vrai Mu-
ne *fait aucun cas.*

nt à ce *bruit* prétendu que
ent les Italiens, on rappro-
ce que M. Rouſſeau de Ge-
écrit ſur cela dans ſa fameuſe

vrier, 1756

Lettre ſur la Muſique ; & l'on fait voir qu'il a pris une *harmonie dénuée de ſa plénitude*, pour un raffinement de goût, pour une perfection réelle dont le terme ſeroit d'exclure le *bruit*. Mais il n'y a jamais de *bruit* dans une harmonie complette & réguliére : c'eſt plutôt ſur la mélodie que le reproche ou le ſoupçon de *bruit* pourroit tomber ; & les Italiens ſeroient plus expoſés que nous à ce défaut ; car *ils ne cherchent en général qu'à amuſer l'oreille par des mouvemens qui égaient, qui excitent, qui animent ; par des roulades où le Chanteur puiſſe ſe faire admirer ; par des doux, des forts, des hauts, des bas, à la portée de tout Muſicien, &c.*

L'Auteur s'attache de plus en plus à montrer la ſupériorité de l'harmonie ſur la mélodie. Notre ſenſibilité, en fait de Muſique, n'a d'abord que la mélodie pour objet ;

la meſure, la vivacité du chant, les notes d'expreſſion nous enchantent : mais quand notre oreille s'eſt perfectionnée par l'habitude d'entendre de bonne Muſique ; quand nous avons donné une attention réfléchie aux compoſitions des grands Maîtres ; ſur-tout quand nous-nous ſommes accoûtumés à rechercher les cauſes de tous les ſentimens qu'opère l'Art muſical ; alors l'harmonie prend infailliblement le deſſus : nous concevons, dès ce moment, que la mélodie, par elle-même, ne peut que frapper notre oreille, ou tout au plus nous amuſer ; que l'harmonie ſeule a droit de pénétrer juſqu'à l'ame, & qu'enfin, s'il arrive que certains traits de mélodie nous touchent par leur grande expreſſion, cet effet eſt dû à l'influence de l'harmonie. Pour preuve de ceci, retranchez de ces grands traits de mélodie les repos abſolus ou forcés,

l'effet manquera : pourquoi ? parce qu'on aura supprimé les rapports d'harmonie indiqués par ces repos & par leur basse fondamentale. Concluons, d'après l'Auteur, que *toute la Musique est comprise dans l'harmonie* ; qu'ainsi toute harmonie tronquée ne peut être de bonne Musique, & que, par une conséquence ultérieure, on ne doit rien retrancher des accords de l'Accompagnement.

Sur ce mot *Accord*, on critique aussi quelques décisions de l'Encyclopédie, sur-tout celle qui attribue aux accords par *supposition*, le droit de *renversement*, c'est-à-dire le droit de subsister & de conserver leur nature, malgré le dérangement des notes. Cette attribution peut passer pour une atteinte considérable donnée au systême harmonique. Prenons en effet un accord par supposition, celui, par exemple, de neuvième qui est

formé

:mé en ajoûtant une tierce au-
ſſous de l'accord de ſeptiéme :
ĕe trouvera néceſſairement, dans
t accord par *ſuppoſition*, la
uinte & la tierce au-deſſous du
ndamental, leſquelles ont pour
ctaves la 12e & la 17e au-deſ-
us de ce même fondamental :
te & 17e qui ne ſont point cen-
es harmonieuſes, parce qu'elles
e proviennent que d'un frémiſ-
ment dans le corps ſonore. Mais
cette 12e & cette 17e ne ſont
oint harmonieuſes, elles ne peu-
ent être repréſentées par leurs
ctaves, & conſéquemment elles
e peuvent procurer à l'accord par
ippoſition, les droits du *renver-
ement* ; celui-ci conſervant ſon
armonie complette, c'eſt-à-dire
ntenant le même nombre de ſons,
a même baſſe fondamentale, la
nême ſucceſſion pour ce qui pré-
ède & qui ſuit. L'Apologiſte de
M. Rameau explique très-bien

toute cette doctrine ; & c'est un des beaux endroits de son Livre.

Sur le mot *Cadence*, l'Auteur met en contraste deux endroits de l'Encyclopédie. On convient, à l'Article *Accompagnement*, que deux accords consonnans peuvent se succèder : par conséquent il ne peut y avoir là de cadence, puisqu'on adopte aussi ce principe, qu'il n'y a point de dissonnance sans cadence, & point de cadence sans dissonnance. Or à l'Article *Cadence*, on dit que *toute harmonie n'est proprement qu'une suite de cadences* ; d'où il s'ensuivroit que des accords consonnans qui se succéderoient, ne seroient pas de l'harmonie : ce qui combat de front la notion de ces accords, & la doctrine comprise dans l'Article *Accompagnement*.

Au mot *Dissonnance*, l'Auteur relève quelques critiques qu'on y a insérées ou indiquées contre M. Ra-

meau. Il ſemble, par exemple, qu'on reproche à cet homme célèbre d'avoir dit, d'une part, que *la Diſſonnance n'eſt pas naturelle à l'harmonie*; & d'avoir eſſayé, de l'autre, *d'en trouver le principe dans les rapports, les proportions, analogies, convenances, métamorphoſes.* Sur quoi l'Apologiſte obſerve qu'en effet *la diſſonnance n'eſt pas naturelle à l'harmonie*; mais que l'oreille ne laiſſe pas de l'adopter; que l'inſtinct la ſuggère; que par cette raiſon la nature y a beaucoup de part, au moins indirectement, & qu'en conſéquence de tout ceci, on doit trouver très-à-propos qu'un Maître, tel que M. Rameau, épuiſe *les rapports, les analogies, les convenances, les métamorphoſes*, &c. pour autoriſer la diſſonance, en découvrant quel en eſt le principe.

Obſervons à notre tour une

espèce de correction que notre Auteur suggère pour le Livre même de M. Rameau ; nous entendons sa *Démonstration du principe de l'harmonie*. Il est dit, dans ce Livre, (p. 31 & 32) que la quinte au-dessous du fondamental est *soûdominante* : ce qui, à proprement parler, ne peut être, puisque cette quinte étant multiple du fondamental, n'est point censée harmonieuse : condition qui seroit néanmoins essentielle pour une vraie *soûdominante*. Notre Auteur s'exprime ici plus exactement : il dit que quand *le principe* ou fondamental *cède à la quinte au-dessus le droit d'ordonner du mode, dès-lors la quinte au-dessous n'étant plus multiple, se trouve naturellement harmonieuse*, & propre par conséquent à devenir *soûdominante*.

Nous ne suivrons pas plus loin les critiques répandues dans cet

Ecrit ; & nous répétons que celles, qui sont la matière de notre Extrait, n'y paroissent qu'en considération & pour les intérêts de la Musique. Si l'on entreprenoit de justifier ce que le partisan de M. Rameau taxe ici d'*erreurs*, nous rendrions compte également de cette réponse ou justification : nous osons seulement prier ceux qui se livreroient à ce travail, de n'épargner ni les explications, ni les développemens : en pareille matière, il faudroit supposer que le public ne sçait rien, & qu'il est curieux d'apprendre tout.

Sur la fin de son Ouvrage, l'Auteur s'élève à une théorie qui mériteroit aussi d'être présentée en grand : nous ne sçavons s'il nous sera donné de bien saisir sa pensée : voici ce que nous y concevons. Jusqu'ici on avoit ignoré le vrai principe de l'harmonie, & l'on ne s'en étoit pas moins picqué de faire

une route de lumières; mais c

par la voie unique du sen

Aujourd'hui nous posséd

connoissances; mais nos af

sont les mêmes. Nous sçavo

Musique, telle ou telle pro

bien observée nous enchan

la touche secrette, l'enchan

intime n'a ni varié, ni au

Nous pouvons rendre com

rapports numériques, anal

plaisir que nous causent l

d'œuvres de l'Art; mais a

ce plaisir étoit aussi certain

puissant sur nous qu'il l'est

d'hui.

Cependant si la décou

la regarder comme quelque chose d'inutile ? » La nature, *dit notre* » *Auteur*, ne s'explique point en » vain : seroit-ce en pure perte » qu'elle nous favoriseroit d'un Art » où l'infaillibilté du jugement de » l'oreille nous fait sentir & la » justesse & la perfection des rap- » ports, & le plus ou le moins de » perfection entr'eux ; pendant que » toute réflexion en doit être ban- » nie, si l'on veut jouir pleinement » de leurs effets ? au lieu que, dans » tous les objets qui frappent nos » autres sens, la réflexion est né- » cessaire, pour suppléer à leur dé- » faut • &c. Il y a bien de l'étenduë dans cette observation ; pourrions-nous parvenir à la développer ?

Elle nous apprend, en premier lieu, que la Musique est le seul Art qui ait une régle certaine & infaillible indépendamment même de la réflexion : singularité qui mérite assurément l'attention des Artistes,

des gens de Lettres & des Philosophes.

Elle nous mène à croire, en second lieu, que du principe de l'harmonie bien reconnu & bien approfondi, il doit résulter des lumières sûres pour la composition des pièces de Musique. Ci-devant le témoignage de l'oreille étoit infaillible, & il l'est encore; *mais si* les connoissances de l'esprit se joignent à ce témoignage, ne sera-ce pas un garant de plus; & d'ailleurs l'oreille de tous les Compositeurs est-elle également & en tout temps incapable de tromper?

Elle nous persuade, en troisième lieu, que du même principe de l'harmonie, sagement & sçavamment mis en œuvre, on peut tirer de grands avantages pour la perfection de toutes les Sciences fondées sur les rapports.

Elle nous indique enfin la solution de cette espèce de problême

tant de fois proposé, & presque jamais résolu : *pourquoi les anciens Législateurs faisoient-ils tant de cas de la Musique, soit pour la police des Villes, soit pour la conduite des Armées ?* C'est que la nature ou plutôt son tout-puissant Auteur a mis, dans la Musique, un fond inépuisable d'*ordre* & de *convenance* (ce sont les expressions de Platon) qui influe sur les caractères & sur les esprits : aussi a-t-on dit cent fois que toutes les belles ames aiment la Musique ; & Pindare nous peint, dans sa premiére Ode du second Livre, le géant Typhée gémissant sous le poids du mont Etna, parce qu'il avoit eu en horreur la voix mélodieuse des Muses.

ARTICLE XXI.

COLLECTION ACADÉMIQUE, composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célébres Académies & Sociétés littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs Ouvrages Périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces fugitives les plus rares; concernant l'Histoire naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie, traduits en François, & mis en ordre par une Société de gens de Lettres. Tome II. contenant les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, depuis l'année 1665 jusqu'en 1678, pag. 597. Tome III. contenant les Ephémérides des Curieux de la nature d'Alle-

igne depuis l'année 1670
ı'en 1686, pages 788. *A*
ɔn, chez François Desven-
; *à Auxerre, chez Fran-*
Fournier ; à Paris, chez
ette, Ganeau & Guylin, &c.
ɔCC. LV.

on avance dans cette Col-
tion Académique, plus les
s deviennent curieuses &
ıntes : les recherches rou-
: des objets qui nous sont
étrangers. La plûpart nous
ıt de si près, qu'il est à crain-
ı moins pour certains Lec-
qu'ils ne soient trop frappés
importance. Dans les essais
ente, dans les opérations
lécrit, dans les découver-
n publie, peut-on offrir tant
urs à l'humanité, sans lui
n tableau effrayant des be-
ri la pressent, des misères
iègent, des infirmités qui

l'environnent, des accidens qui la menacent, & des désordres également imprévus & funestes, qui peuvent, à chaque instant, troubler son œconomie, & en déranger le méchanisme ?

Ce ne sont donc pas seulement des minéraux dont on analyse les élémens, des végétaux dont on observe la forme & les propriétés, des animaux dont on développe les ressorts & la structure, des monstres dont on expose la génération, des concrétions extraordinaires dont on décrit la formation ; des lacs, des fontaines, des antres singuliers dont on rapporte les phénomènes &c. Ce sont des maladies rares dans leur espèce ou dans leurs accidens : on en retrace les symptômes, on en donne les pronostics, on en indique les remèdes, quand on ne les a pas éprouvées incurables. Dans beaucoup de ces observa-

ns médicales, on admire éga-
ıent les ressources de la nature
de l'art. Quand l'art est épuisé;
:lquefois la nature, contre toute
ente, se ranime, se suffit, ré-
e ses défaites, & triomphe par
; crises salutaires qu'elle se pro-
e. Quand la nature paroît prête
uccomber sous le poids du mal,
malgré le secours des remèdes
on croyoit les mieux ordonnés;
rs il arrive quelquefois que
t aussi se surpasse & la sauve:
une espèce de désespoir, on
zarde des tentatives, & le suc-
qui en est le terme, justifie
ıbileté du médecin, la confiance
malade.

Toutes les parties de l'univers
: contribué à enrichir cette *Col-*
tion Académique, & à grossir
hrésor qu'elle étale. Aujourd'hui
est assez dans le goût d'assem-
r des curiosités étrangères; on
me des cabinets plus précieux

par le choix éclairé, & par l'or dre sçavant qui y regne, que pa l'opulence qui en fait les frais o qui y prodigue les ornemens. Pou ceux dont le goût, plus étend que les facultés, ne peut à si hau prix se satisfaire; ils trouveront dan cette Collection, un supplémen avantageux, qui les dédommagen souvent avec usure, de ce qu manque à leurs desirs; puisqu sans se borner aux objets de pur curiosité, elle embrasse encor plus étroitement tout ce qui entr directement dans la sphère de notre utilité & de nos extrême nécessités.

On s'en convaincra sur-tout dan le troisième volume, qui n'es qu'une traduction abrégée de *Ephémérides d'Allemagne*. On sçait combien Boerhaave estimoit cet ouvrage : ce grand homme sou haitoit qu'on en retranchât l'inu tile & le médiocre, pour ne rete

r que ce qu'elles contiennent excellent. C'est justement le pro-t que les Auteurs de cette Col-ction ont tâché d'exécuter.

Les Observations qu'on trouve, ns ce second & dans ce troi-ème volume, sur les météores, r les insectes, sur les concré-ons pierreuses & métalliques, ır les singularités anatomiques, : sur mille autres phénomènes de ut genre, rempliroient trop tôt espace destiné à notre extrait, t n'y laisseroient aucune place our les objets qui nous ont le lus attachés dans la lecture de ce ecueil; c'est-à-dire pour les cures e différentes maladies, pour les ecettes éprouvées, pour les divers ssais de traitement, pour leurs suc-ès & leurs échecs dont on rend n compte fidèle. Les observa-ions & les faits rapportés s'of-rant en abondance; il seroit peut-tre à souhaiter qu'on les rédi-

geant, on eût fait un choix & suivi un ordre qui eût prévenu les répétitions, dont ce recueil de relations, malgré la diversité qu'on y trouve, n'est pas exempt. En pareilles matières, il ne nous convient ni d'avancer des assertions, ni de prononcer des décisions. Nous nous bornerons donc à quelques réflexions qui, quoique *générales*, ne sont cependant que le résultat de l'impression qu'a fait sur nous la lecture très-attentive de cette Collection. Les faits qu'elle contient, sont si détachés, si isolés, & même si disparates dans l'ordre où on les présente; le nombre en est si grand, qu'il ne nous est pas même possible de les effleurer. Ce seroit nous engager dans des détails, dont la multiplicité & la diversité ne se prêtent point à la forme suivie, précise & abrégée de nos Extraits. Ces réflexions étant somme, les conclusions les plus

étendues qu'on puiſſe réſumer d'une lecture ſi curieuſe & ſi utile, nous ont cependant paru propres à réveiller l'attention du public, & à exciter la ſagacité des maîtres dans un Art, où la timidité d'une routine ſervile eſt ſouvent auſſi inſuffiſante, que l'indépendance téméraire de l'aveugle empyriſme eſt toujours dangéreuſe.

Dans le ſiécle paſſé, on vit les ſentimens ſe partager ſur la tranſfuſion du ſang, beaucoup plus qu'ils ne ſe partagent aujourd'hui ſur l'inoculation : cette nouvelle pratique a déja plus gagné de terrein que la transfuſion n'en a jamais pu conquérir : ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque dans la tranſfuſion les riſques étoient plus graves, l'appareil plus formidable, & l'opération plus hardie que dans l'inoculation. Cependant la tranſfuſion eut beaucoup de partiſans; d'heureux ſuccès l'accréditerent; en

sa faveur on soûtint des Thèses dans l'Ecole de Médecine ; d'habiles Docteurs l'approuverent ; les uns avoient présidé à des opérations, les autres en avoient été témoins : tous en attestoient le succès : par cette voie un homme de vingt-quatre ans avoit été guéri d'une folie furieuse & périodique : dans le Procès intenté au *Docteur* Denys, sur ce genre de traitement qu'il pratiquoit & ordonnoit, il produisit à l'audience un homme & une femme, abandonnés des autres Médecins, & sauvés par la transfusion : mais enfin tout bien compensé, on jugea le péril plus grand que l'espérance, & l'usage de cette opération fut interdit.

L'injection des liqueurs dan les veines, est un procédé qu'c pourroit regarder comme une bra che du systême de la transfusio cette pratique dangéreuse a

sa vogue & ses succès : en
tant dans la veine médiane
bras droit, environ deux dra-
s d'un remède laxatif, le Doc-
Fabricius guérit un soldat
mal honteux & violent. Ega-
ent à deux femmes épilepti-
depuis leur naissance, on in-
dans les veines, une résine
tive dissoute dans un esprit an-
leptique ; l'une guérit, & l'au-
ne mourut que par sa faute.
ique la méthode de ces pro-
s se soit aussi bien conservée
le souvenir de leur succès ;
ndant leur fortune n'a point
durable : dans ces opérations,
sans doute plus souvent échoué
réussi ; on ne peut guères
buer à d'autres causes, leur
race. Ainsi on ne sçauroit trop
audir aux Médecins qui, par
cipe, s'éloignent de ces nou-
tés toujours suspectes, jusqu'à
u'une longue & heureuse ex-

Février, 1756.

périence ait dissipé leur sage dé
fiance. Au reste on ne fait ici qu
rapporter tous ces faits & beau
coup d'autres semblables, d'aprè
les *Transactions philosophiques*
on ne décide point sur le droit
on le suppose sans doute décidé
au moins d'après l'usage qui a pro
crit ces sortes de traitemens.

Mais si l'on ne doit point re
greter ces pratiques plus témérai
rement qu'heureusement imag
nées & hazardées, ne pourroit-o
pas se plaindre de la perte d
certains secrets précieux, qu'on
moins conservés que les recett
les plus communes ? Dans l
Transactions philosophiques, o
nous parle d'une essence qui f
inventée à Paris, & dont la ver
étoit admirable : en l'appliqua
à toute artère coupée, elle arr
toit aussi-tôt le sang qui coul
de la plaie; sans que pour la ref
mer, il fût nécessaire de faire

ligature. L'expérience en fut à Paris & à Londres, (en) sur plusieurs animaux, & le plus grand succès.

Fungus quercinus, (cham- n de chêne) ou l'Agaric qui iit à peu-près le même effet, ie découverte qu'on a der- nent accueillie, comme elle ritoit : cependant elle étoit me. Long-temps avant l'an- 673, dans une forêt de l'Al- des Bucherons s'en servoient ırrêter les hémorragies. Com- le souvenir de ces spécifiques :d-il si promptement ? Cela ve probablement que par la de ceux qui préparent ou qui iistrent ces remèdes. Le choix ngrédiens qui entrent dans ompositions, n'est pas tou- fidèle, la préparation est sou- peu réguliere, & l'applica- ncore moins éclairée : alors cès ne répond pas à l'attente ;

on s'en prend au remède plutôt qu'à l'Artiste : de-là un décri qui fait tomber & oublier la recette. On dit que l'Agaric a déja perdu de sa vogue ; ne seroit-ce point parce qu'on substitue trop aisément au champignon de chêne, celui de quelques autres arbres dont la vertu astringente est moins efficace que celle du chêne ?

Dans bien des occasions, où certains spécifiques seroient salutaires, on attend, pour les administrer, que le sujet soit trop affoibli, ou même désesperé : n'étant plus en état de soûtenir la force du remède, il n'en reçoit aucun bienfait : souvent même, loin de secourir le malade, la recette tardive en précipite la chute. Dans ces sortes de malheurs, au lieu d'accuser le progrès d'un mal qu'on a laissé devenir incurable, on accuse presque toujours l'impuissance ou la violence du remède, on veut qu'il soit

responsable de ce qu'on n'a pas sçû l'administrer à propos.

D'ailleurs il y a des remèdes qui ne sont salutaires qu'avant que le mal ait atteint un certain période, & qui cessent de l'être, ou même qui deviennent funestes, quand le mal a atteint ou passé ce période : ainsi l'usage qu'on en fait alors, les décrèdite, ou les fait réprouver. Dans tous ces cas, le vice n'est que dans l'administration, & non dans le remède. Quand on ne sçait pas saisir sûrement le moment favorable à un spécifique, on s'en tient à la pratique ordinaire, quoiqu'on voie un état de maladie où elle ne laisse rien à espérer. Sans sauver le malade, on sauve sa propre réputation qui est toujours plus précieuse que la vie d'autrui; on s'est mis en bonne régle : c'est une bataille qu'on est censé n'avoir perdue que parce qu'on ne pouvoit la gagner; l'Etat doit s'en consoler sans

se plaindre de ses Généraux. Ainsi, graces aux bonnes régles, le nombre des remèdes diminue plutôt qu'il n'augmente. Saignées, ptisanes, pillules, aposèmes, purgatifs, émétiques, fondans, restaurans &c. & les autres antidotes, propres à combattre chaque espèce de maladie, forment un cercle étroit où l'Art se renferme pour sa sûreté. Après tout il est du bien public qu'en pareille matière, on soit plus timide que hardi à faire des essais : en les hazardant trop légèrement, l'Art immoleroit plus de victimes qu'il n'en sauveroit : pour le conduire sagement à sa perfection, il y a un milieu fort difficile à saisir ; il est placé entre la servitude trop *moutonnière* & la science trop arbitraire. Dans une profession que sa pratique, même habituelle, force d'accorder beaucoup à la conjecture, la présomption qui hazarde trop, & la discré-

tion

n qui ne risque pas assez, sont s extrêmes dont peu de génies ıvent mesurer les distances & carter à propos.

Un autre défaut qui décrèdite core bien de bonnes recettes, :ſt qu'on ne songe pas toujours à tretenir ou à mettre l'estomach ns le meilleur état où il puisse re pour seconder l'action du remède, ni pour en porter la dose. uand ce viscère n'est ni le siège, le foyer de la maladie, on le :glige; quelquefois on le tourente sans pitié, on l'épuise pour courir l'organe vicié, ou malfecté. C'est ainsi que, dans la ılmonie, on voit quelquefois des alades qui ne devoient mourir ıe de la poitrine, se plaindre ı'on ne leur en donne pas le :mps, & qu'on les réduit à succomber sous les débris plutôt d'un tomach ruiné que d'un poulmon léré.

Combien d'autres observations dont il seroit aussi aisé qu'important de profiter, nous présente la lecture des Ephémérides d'Allemagne, telles qu'on les a rédigées dans cette Collection Académique ! Songe-t-on, par exemple, à purger le *meconium* des enfans ? Cependant pour peu qu'il en reste dans l'estomach, & qu'il y séjourne, c'est un levain qui y coagule le lait, & y corrompt les alimens. De-là des coliques & des vapeurs malignes qui, s'élevant au cerveau, causent des mouvemens épileptiques. Tous les premiers enfans d'une famille ayant été victimes de ces accidens, un Médecin habile n'en garantit les derniers qu'en les purgeant, peu après leur naissance, avec un peu de manne ou de syrop de roses muscates.

Dans beaucoup de maladies chroniques, rien n'est si usité que les bains ; c'est un remède qui, or-

donné à temps, pourroit prévenir quelques incommodités; mais parmi les maladies qu'il soulage, il en est très-peu qu'il puisse guérir; il n'est guères utile qu'à préparer les voies à d'autres remèdes plus actifs; souvent même il est contraire aux maux qu'il adoucit. Quand il a fait tout son effet, quand son action est passée, le malade ne tarde guères à se trouver autant ou plus mal qu'auparavant. Mais on n'a garde de s'en prendre à un remède dont on s'est bien trouvé, tandis qu'on en faisoit usage; on ne soupçonne pas que ce n'étoit qu'un palliatif qui ne mérite aucune confiance. Ce qui l'accrédite, c'est qu'il occupe & amuse, en quelque sorte, le malade, & qu'il épargne au Médecin la fatigue & l'importunité qu'on souffre avec des malades aussi avides de remedes qu'impatients de guérir. C'est apparemment pour ces raisons qu'on l'ordonne quel-

quefois même dans la pulmonie la plus avancée, où il ne peut être que meurtrier. Nous ne sçavons pas s'il y a autant d'abus dans l'usage des étuves; mais pourquoi dans la goute & dans des maladies analogues, a-t-on si peu de recours à l'étuve des Corroyeurs, après les effets merveilleux qu'en rapportent les Ephémérides d'Allemagne? Les malades qui les ont éprouvés, étoient presque sans ressource, la plûpart des autres remèdes avoient été essayés en vain. Nous renvoyons sur cet Article à la page 317 de ce troisième Volume.

Pourquoi encore dans les douleurs profondes de la goutte, quand il n'y a ni rougeur ni inflammation, & quand il ne s'agit que de dissiper une humeur froide & séreuse, n'emploie-t-on presque jamais le *Moxa* d'Allemagne, qui n'est que le duvet de l'armoise; quoique la vertu de ce simple soit

constatée & recommandée par les Auteurs de ces Ephémérides ? Dans la *renoncule des prairies*, on a aussi observé & éprouvé la même vertu (pag. 410.)

Pourquoi dans les chutes dont le cas est si fréquent, ne voyons-nous faire presqu'aucun usage du Doronic (*Arnica*) dont ces Ephémérides nous racontent tant d'effets prodigieux ? (pag. 258. & suiv.)

On ne sçauroit trop se défier, en général, des remèdes empyriques : mais après tout n'en est-il point qu'on pourroit essayer sans danger ? Nous trouvons ici une hydropisie qu'on regardoit comme incurable. La malade étoit très-pauvre : les Médecins qu'on appelloit, en désespéroient si fort qu'ils ne lui vouloient rien ordonner. Cependant on en trouva un qui lui conseilla pour purgatif, un extrait d'Esule (espèce de Tithymale)

dans du petit lait de chèvre, & pour boisson une décoction de baies de genièvre dans la même sorte de petit lait. Avec ce seul remède l'enflure du ventre fut *absolument* dissipée, & la malade parfaitement guérie. Le remède étoit tiré des Cures empyriques de Martin Ruland. On nous parle encore ici d'une autre hydropisie, *guérie par l'urine de Bouc.*

Ce troisième volume que nous parcourons, est plein d'observations & d'expériences sur tous les genres d'accidens, & de maladies : en le publiant dans notre langue, on étend parmi nos Praticiens, la connoissance de beaucoup de procédés & de remèdes excellens; en bien des occasions où ils seroient salutaires, on ne manque de s'en servir que parce qu'on les ignore. Ainsi cette Collection est un présent dont la Médecine &

la Chirurgie doivent eſtimer le mérite, & dont le public doit ſentir le bienfait. Quelque grande que ſoit la reconnoiſſance & la confiance qu'on doit aux ſçavants & laborieux Auteurs de cet ouvrage, nous ne conſeillerons jamais de ſuivre les pratiques extraordinaires, & d'uſer des remèdes ſinguliers qu'ils vantent d'après les Ephémérides d'Allemagnes, à moins qu'on n'y ſoit autoriſé & conduit dans le traitement par des Experts intelligents, ſages & éclairés : cette ſûreté n'eſt jamais que bonne à prendre. Il y a ſans doute, dans cette partie de la Collection, des taches que nous n'avons pû appercevoir : le pouvoir exceſſif qu'on y donne à l'imagination, en eſt une qui ne peut échapper, depuis que d'habiles Phyſiciens ont reſſerré ce pouvoir dans de plus juſtes bornes.

ARTICLE XXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

On publie, *chez Chaubert, Quai des Augustins, & Hérissant fils, rue Neuve Notre-Dame*, le *Prospectus* d'une nouvelle Traduction des *Hommes illustres & des Œuvres morales de Plutarque*. L'Ouvrage a été entrepris par le R. P. Ollivier de l'Oratoire, déja connu avantageusement dans la République des Lettres. Il s'est trouvé maître de consulter & de suivre l'exemplaire qui a servi au célèbre Amyot, & qui est chargé

d'une infinité de variantes & de corrections raſſemblées par cet Auteur. Ajoûtez à cela tous les ſecours que fourniſſent les Editions récentes de Plutarque, les Diſſertations répandues dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, les travaux multipliés depuis un ſiècle pour éclaircir quantité de points de l'Hiſtoire ancienne : on conçoit que le nouveau Traducteur, homme d'eſprit & de goût, a dû ſe trouver en état de donner un très-bon Ouvrage. Il en paroîtra inceſſamment deux Volumes, & nous leur ferons tout l'accueil qui dépendra de nous : car, pour parler ici quelques momens le langage de Montagne, *en toutes ſortes, Plutarque eſt mon homme..... Il a les opinions douces & accommodables à la Société civile..... Il eſt libre par-tout, plein de choſes, & ſes inſtructions ſont la crême de la Philoſophie, &c.*

Février, 1756. Z.

Le Sieur Pagny, Maître de Physique de la Reine, a ouvert le Mardi 20 de Janvier dernier un cours de Physique expérimentale, partagé en vingt leçons. Les Séances seront le Mardi, le Jeudi & le Samedi de chaque semaine à onze heures du matin, en la maison dudit Sieur Pagny, cul-de-sac de S. Thomas du Louvre. On trouve aussi, chez cet Artiste, toutes les machines de Physique, tous les instrumens & toutes les drogues nécessaires aux expériences.

Les cinq premiers Volumes de la nouvelle Edition de l'Histoire de France, par le P. Daniel Jésuite, seize Volumes *in*-4°. se délivrent actuellement en feuilles chez Boudet, rue S. Jacques, & autres Libraires indiqués sur le *Prospectus*, moyennant 90 livres pour ceux qui n'ont point souscrit ; & les onze Volumes restants se délivreront

dans le cours de cette année moyennant 72 livres.

On trouve *chez Hérissant, rue Neuve Notre-Dame,* quelques Exemplaires d'un Livre en trois Volumes *in*-8°. imprimé à Nancy, & intitulé : *Catéchisme évangelique, ou Eclaircissemens par Demandes & par Réponses, pour faciliter l'intelligence de plusieurs Textes de l'Evangile & des Actes des Apôtres, tirés de l'Ecriture, des saints Pères & des meilleurs Interprètes, &c. On y a ajoûté la Vie de notre Seigneur Jesus-Christ, rangée suivant l'ordre chronologique & la concorde. Par le P. Placide Olivier, Religieux du Tiers-Ordre de S. François.* Cet Ouvrage est comme l'Abrégé de ce qu'il y a de mieux dans les plus célèbres Commentaires sur l'Evangile & sur les Actes. La méthode de l'Auteur nous a paru excellente ; & la ma-

nière dont il la met en œuvre, ajoûte au prix de cette méthode. Nous sommes fâchés de ne pouvoir entreprendre ici une Analyse complette : on verroit, dans un Extrait raisonné, qu'il a fallu beaucoup de lecture, de précision, de bonne théologie & de prudence pour rédiger un Livre tel que celui-ci. On peut prier l'Auteur de le perfectionner : 1° En développant davantage les éclaircissemens sur les Evangiles de S. Luc & de S. Jean. 2° En donnant, selon la même méthode, toutes les Epîtres des Apôtres. 3° En ajoûtant, pour tout l'Ouvrage, une Table chronologique, & une Carte relative à tous les lieux, dont parlent les Evangélistes & l'Auteur du Livre des Actes. 4° En procurant une Edition plus portative & plus élégante. Celle-ci au reste n'est pas chère : *on donne les trois Volumes, en blanc, pour 5 livres.*

La cataſtrophe de Liſbonne a réveillé le feu poëtique de quelques Littérateurs : nous parlons des nôtres, car les Portugais ont eu bien d'autres ſoins à prendre, & d'autres affaires à démêler. Pour chanter en pareilles circonſtances, il faut être comme le ſpectateur dont parle Lucrèce, au commencement de ſon ſecond Livre.

> Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
> E terrâ magnum alterius ſpectare laborem.
> Non quia vexari quenquam eſt jucunda voluptas,
> Sed, quibus ipſe malis careas, quia cernere ſuave eſt.

Nous avons lû, ſur ce tremblement de terre qui a détruit Liſbonne; une fort bonne Ode Latine dont nous tranſcrivons le morceau ſuivant.

Sous son char les tonnerres grondent;
L'air mugit, les enfers répondent
Au tumulte des élémens;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ses pieds le naufrage
Des Rois, des peuples & des temps.

Dans la sixième strophe, le Poëte présente l'image de Lisbonne au sein de la gloire & de la prospérité.

O Lisbonne ! ô fille du Tage !
O superbe Reine des Mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ses flots *amers*.
Pour dompter des ondes rebelles
La fortune attacha ses aîles
A tes Vaisseaux impérieux;
Et dans ces lointaines contrées,
De nos astres même ignorées,
Tu lanças la foudre des Dieux. *

* C'est que les Sauvages prirent les premiers Européens pour des Dieux armés de la foudre.

La vingtième ſtrophe déplore les malheurs de cette Ville, autrefois ſi riche & ſi puiſſante.

Tu fus, Liſbonne, ô ſort barbare !
Tu n'es plus que dans nos regrets !
Un gouffre eſt l'héritier avare
De ton peuple & de tes palais !
Tu n'es, à la vuë allarmée,
Qu'une ſolitude enflammée,
Que parcourt la mort & l'horreur.
Ah ! le tyran le plus ſauvage
Verroit, à cette affreuſe image,
Des larmes trahir ſa fureur.

L'Auteur ſuivant les ravages cauſés, en divers endroits, par la tempête du premier Novembre, n'oublie point la cataſtrophe du jeune M. Racine : il en fait le ſujet d'une Lettre de condoléance adreſſée à M. Racine le père, & il rappelle cet évènement funeſte dans les quatre derniéres ſtrophes de ſon Ode. Voici la concluſion :

O Muſes, recueillez ces reſtes
Que l'Onde & la Parque ont flétris,
Diſputez à ces Mers funeſtes
Un triſte & précieux débris.
Et toi, dont j'adore la cendre,
Si tes mânes daignoient entendre
Des chants conſacrés à la mort ;
Que pénètrant la rive ſombre
L'amitié conſole ton ombre
Des injuſtes rigueurs du ſort.

Il y a dans cette Ode des hardieſſes & de belles choſes. Trente & une Strophes, ſans défaut, ſeroient un phénomene preſque unique. Les Connoiſſeurs liront tout, & jugeront qu'il n'eſt pas donné à tous de chanter ſi long-temps & ſi bien.

On diſtribue préſentement chez Lambert les *Lettres* de M. l'Abbé Joannet. *ſur les Ouvrages de piété*: entrepriſe périodique, bien commencée il y a 18 mois, & bien

ſoûtenue juſqu'à préſent. Ce Journal, qui embraſſe tant de choſes d'une utilité bien ſupérieure à tous les objets de la littérature profane, ſe diſtribue tous les 15 jours & l'on ſouſcrit pour la ſomme de 15 liv. C'eſt une acquiſition que ne ſe refuſeront pas les Directeurs des ames, les Prédicateurs, les jeunes Eccléſiaſtiques, & toutes les perſonnes ſincérement attachées aux intérêts de la Religion. L'Auteur invite en général *tous les gens de bien à lui faire part* de tout ce qu'ils jugeront propre au ſuccès d'un Ouvrage uniquement entrepris pour la gloire de Dieu. *On adreſſera les Lettres au Libraire ci-deſſus nommé, rue de la Comédie Françoiſe.*

On ſouſcrit auſſi pour le *Recueil périodique d'Obſervations de Médecine, de Chirurgie, & de Pharmacie.* C'eſt un Journal étra-

bli pour multiplier & pour répandre les connoissances relatives à l'art de guérir. L'avertissement qu'on publie pour inviter les Souscripteurs, explique très-bien les avantages de cette Collection. Elle sera comme le dépôt naturel de toutes les Observations & de toutes les découvertes qui pourront se faire en Médecine, en Chirurgie, en Pharmacie. Combien de richesses, en ce genre, perdues dans la nuit des siècles, parce qu'on a négligé de les recueillir, & d'en former des Mémoires dignes de passer à la postérité! M. Vandermonde, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est l'Auteur de cet Avertissement, & doit-être probablement le Chef & le Directeur de cette opération littéraire. Elle avoit été commencée il y a environ dix huit mois, & elle a été soûtenue avec assez de succès; mais il paroît qu'on veut en-

ui donnér un degré de per-
n. La souscription est de 7 liv.
pour les douze recueils de
e, chacun de cinq feuilles
pages ; & l'on souscrit *chez*
nt, rue Saint Severin.

aroît, depuis quelques mois,
nce d'une *nouvelle Métho-*
ur apprendre la langue La-
&c. par M. de Launay, Au-
ue sa *Méthode pour appren-*
lire a déja rendu célèbre :
en avons parlé dans nos Mé-
s de Juillet 1745 & Fevrier
Quant à la *nouvelle Méthode*
apprendre la langue Latine ;
un Livre qui va paroître en
e Volumes *in-8°.* sous l'ap-
ition de personnes fort habiles
l'ont approuvé. Le premier
e sera donné ce mois-ci, &
uscription est de 12 liv. On
voir le *Prospectus* chez la Veu-
obinot, Quai des Augustins,
Février, 1756.

[illegible]

[illegible], &c. Si M. Launay veut nous en croire, insistera dans son Livre sur la de ce nécessaire à toute éducation. Nous ne manquons pas de *Mét*... & de *Traités* pour les langu... mais bien d'application à la c... duite de ceux qui les apprennent. Rendez les enfans attentifs, leur prodiguez pas le jeu, ne mettez pas dans le monde dès les premieres années, n'écoutez p... toutes leurs fantaisies; en un m... que l'instruction domestique... male & vigoureuse, la discip... littéraire réussira toujours.

On a imprimé *le plan d*... autre *Méthode Latine*, par M. ...imard Auteur de plusieurs L... de Mathématique. L'ouvrage... promet n'est pas encore sous p... il en publie simplement l'... l'ordre, la marche; il en

les avantages : les deux plus réels, autant qu'on en peut juger par le *plan* imprimé, sont d'épargner aux enfans la peine de chercher beaucoup de mots dans le Dictionnaire, & de leur apprendre de bonne heure à s'énoncer en Latin. L'Auteur se propose aussi d'enseigner par les mêmes principes les Langues vivantes, comme l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand, l'Anglois &c. Nous renvoyons au *Prospectus*, & mieux encore au Livre quand il sera rendu public.

On voit chez M. Chompré, vis-à-vis le College de Beauvais, le *Bureau Typographique pour apprendre à lire* ; invention très ingénieuse & qui réussit toujours, quand on la borne à l'objet que nous disons ; aux exercices de la lecture. C'est qu'il ne faut pour ces opérations que de la mémoire, de la curiosité, de la vivacité : dif-

positions qui ne manquent point aux enfans, & qu'il est très-louable de mettre en jeu. Il faut consulter le petit Livre de M. Chompré, parcourir ses Cartes imprimées, apprendre tous les usages de son *Bureau*, adopter les diverses industries dont il se sert pour procurer le succès de cette méchanique, qui mérite aussi, à sa façon, d'être appellée Littéraire. Au reste nous avertissons le Lecteur que M. Chompré est l'Auteur estimable qui a donné les Recueils de Latinité sous le titre d'*Excerpta*, & les trois Dictionnaires dont nous avons rendu compte dans le temps qu'ils ont paru.

Il est venu ici quelques exemplaires d'une *Ode présentée au Roi de Pologne-Duc de Lorraine, le jour de la dédicace solemnelle de la Statuë du Roi de France son gendre,*

gendre, *dans la nouvelle place de Nancy*. Quelques Strophes que nous en citons, doivent donner une grande idée de cette Pièce. Le Poëte, par exemple, décrit ainsi les travaux entrepris & achevés, par l'ordre du Roi de Pologne, dans la place de Nancy.

Il commande, & la pierre, à ses ordres docile,
S'éleve, flotte en l'air & se place à sa voix;
L'Artiste voit le fer souple, comme l'argile,
Se plier sous ses loix.

La place est décorée d'ouvrages en fer, où l'on voit des ornemens de fleurs & de fruits exécutés avec toute la délicatesse & toute la verité possibles. C'est ce que le Poëte représente en disant :

Quel prodige ! Des dons de Flore & de
Pomone
Quand l'Aquilon fougueux dépouille *nos*
guérets,
Vulcain les fait renaître, & ce fer qu'il
façonne
Nous rend tous leurs attraits.

La dédicace de la Statuë du Roi de France dans la place de Nancy ratifie, en quelque sorte, consacre & confirme pour toujours le traité qui réunit la Lorraine à la France. Le Poëte regarde cette cérémonie comme le moment où Stanislas partage l'empire avec Louis : ce qui est rendu par cette grande image.

Que vois-je ? est-ce Nerva que son amour
pour Rome,
Porte à charger Trajan du bonheur des
humains ;
Qui, pour mieux l'assurer, installe ce
grand homme
Au thrône des Romains ?

C'eſt le meilleur des Rois, qui, d'un peuple fidèle,
Veut tranſmettre à LOUIS & l'amour & la foi;
Qui, maître de nos cœurs, lui-même les appelle
Aux pieds de ce grand Roi.

Cette Ode excelle par les images & par le ſentiment: l'Auteur n'eſt déſigné à la fin, que par des lettres initiales: nos papiers publics nous apprennent, que c'eſt le P. Leſlie, Jéſuite, membre de la Société Royale de Nancy.

Claude Hériſſant, rue Neuve Notre-Dame, publie un Livre de piété ſous le titre de *Lettres de Madame ..... à une Dame de ſes amies, ſur les motifs & les moyens de mener une vie plus Chrétienne.* In-12. de 180 pages. De ces deux Dames, celle qui écrit eſt totalement détrompée du monde; celle

qui reçoit ces Lettres, est encore mondaine. La premiére représente les motifs & les moyens du salut, sans omettre les obstacles : car, dans une affaire de cette conséquence, il faut bien autant penser aux difficultés, qu'à l'abondance des secours ; quoiqu'il faille plus compter sur les secours que s'allarmer des difficultés. Quelle que soit la personne, Auteur de ces Lettres, nous assurons qu'elle range très-bien ses idées, qu'elle met beaucoup de méthode dans ses avis spirituels ; qu'elle les énonce avec toute l'éloquence propre du sujet ; qu'elle s'attache par-tout à la meilleure morale ; & qu'en un mot elle dit fort bien tout ce qu'elle veut dire. On peut voir en particulier les Lettres *sur l'amour de Dieu*, *sur les modes*, *sur les spectacles*, *sur la manière de sanctifier les occupations extérieures*, &c. Il nous semble que ce Livre peut

servir aux *Exercices de la Retraite*, dont il représente assez la méthode ; sur-tout dans le détail des *motifs du salut*. Mais les vrais Connoisseurs, qui ne forment pas, en ce genre, un public nombreux, jugeront de tout l'Ouvrage & du succès qu'il doit avoir.

Voici une longue liste de Livres nouveaux, dont la plûpart reparoîtront, plus en grand, dans ces Mémoires.

Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France, &c. Deux Volumes in-8°. *Chez Prault père & fils, Desaint & Saillant, &c.* C'est une cinquième Edition, fort augmentée, de l'excellent Ouvrage de M. le Président Hénault.

Lettre de M. Desp. de B., Avocat en Parlement, à M. le Chevalier D..... sur (ou plutôt contre) *les spectacles.* In-12. Chez

la Veuve Lottin & Butard, rue S. Jacques, &c.

Nouveaux Amusemens poëtiques de M. V. Brochure in-12. Se trouve chez Duchesne, rue S. Jacques, &c.

Chez le même Libraire : *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines. Tome second*, in-4°. *avec beaucoup de planches gravées*. Cet Ouvrage est de M. le Comte de Caylus. Le premier Tome nous a occupés long-temps & agréablement. Le second nous fera bientôt le même plaisir.

Traité de la Culture des terres ; par M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Tome quatrième, in-12. Chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques, &c.

Chez les mêmes Libraires : Grand Ouvrage du même Auteur, sous le titre de *Traité des arbres*

& arbustes qui se cultivent en France en pleine terre. Deux Volumes in-4°. *avec beaucoup de planches gravées.*

Poesie del Signor Abbate Metastasio. *Poësies de M. l'Abbé Métastasio. Neuf Volumes* in-12. Chez la Veuve Quillau. L'Editeur est M. de Calsabigi, dont nous avons analysé une bonne Dissertation sur les mêmes Poësies. (Voyez Octob. 1755. II. vol.)

Cours de Chymie, contenant la manière de faire les opérations qui sont en usage dans la Médecine, &c. Par M. Lemery, de l'Académie Royale des Sciences, &c. *Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée d'un grand nombre de Notes, & de plusieurs préparations chymiques qui sont aujourd'hui d'usage, & dont il n'est fait aucune mention dans les Editions de l'Auteur.* Par M. Baron, Docteur en Médecine & de

l'Académie Royale des Sciences. *In*-4°. de plus de 950 pages. *Chez la Veuve D'Houry & fils, rue de la vieille Bouclerie ; & Jean-Thomas Hérissant, rue S. Jacques, &c.*

Chez ce dernier Libraire : *Expériences & Réflexions sur la structure & l'usage des viscères, suivies d'une explication Physico-méchanique de la plûpart des maladies.* Par M. Raymond Vieussens, Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, &c. Volume *in*-12.

Chez le même Libraire : *Annales Romaines, ou Abrégé chronologique de l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux Empereurs ;* in-8°. L'Auteur est M. Macquer, qui nous a déja donné deux autres Ouvrages estimés.

Dissertation sur l'immatérialité & l'immortalité de l'ame : très-bon Ouvrage, suivi, dans le

même Volume, d'une autre Diſſertation ſur la liberté. *In*-12. *Chez la Veuve Cavelier & fils, rue S. Jacques.*

Lettres critiques, ou Analyſe & réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion. Tome ſecond. *Sur les Lettres Perſanes, les Lettres Turques, les Lettres Juives, les Lettres Cabaliſtiques & Chinoiſes. Volume* in-12. Chez Claude Hériſſant, rue Neuve Notre-Dame, &c.

Explication phyſique des ſens, des idées, & des mouvemens, tant volontaires qu'involontaires. Traduit de l'Anglois de M. Hartley, par M. l'Abbé Jurain, Profeſſeur de Mathématiques à Reims, Correſpondant de l'Académie des Sciences. A Reims, chez Delaiſtre-Godet; & ſe trouve à Paris, chez Claude Hériſſant fils, rue Notre-Dame; Barbou, rue S. Jacques, &c. Deux Volumes *in*-12.

Dictionnaire portatif de la Langue Françoise, extrait du grand Dictionnaire de Richelet, &c. In-8°. A Lyon, chez Bruyset Ponthus; & se trouve à Paris, chez Barbou, rue S. Jacques, &c.

Dictionnaire Théologique portatif, contenant l'exposition & les preuves de la révélation; de tous les dogmes de la foi & de la morale; les points de controverse; les hérésies les plus célèbres; les opinions différentes des principaux Théologiens Scholastiques & de leurs plus fameuses Ecoles, &c. Ouvrage utile pour les jeunes Théologiens, & généralement pour toutes les personnes qui désirent avoir une idée juste, exacte & précise de ce que la Théologie renferme de plus important. In-8°. Chez Didot, Nyon & Damonneville, Quai des Augustins; *Savoye*, rue S. Jacques, &c.

Mémoires particuliers pour ser-

vir à l'Histoire de France, sous les régnes de Henri III. & de Henri IV. sous la Régence de Marie de Médicis & sous Louis XIII. C'est une nouvelle Edition en quatre Volumes *in*-12. Le premier contient les Mémoires du Duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX. La premiére Edition avoit été donnée en 1667. Le second Volume comprend les Mémoires du Duc d'Estrées, imprimés pour la premiére fois en 1666. Dans le troisième Volume, on a les Mémoires de M. Déageant, qui avoient paru en 1668. Enfin les Mémoires du Duc d'Orléans (Gaston frère de Louis XIII.) occupent le quatrième Volume. Nous croyons que la premiére Edition est de 1685. On a bien fait de remettre ces Livres dans le Public : nous conseillons aux Libraires d'y ajoûter une ou deux pages d'avertissement, pour expliquer les sujets

& pour marquer le temps des premiéres Editions de ces Ouvrages si utiles à notre Histoire. *On trouve ces quatre Tomes chez Didot, Nyon, Damonneville, Quai des Augustins ; & Savoye, rue S. Jacques, &c.*

Essai sur l'Agriculture moderne, dans lequel il est traité des arbres, arbrisseaux &c. des oignons de fleurs, des arbres fruitiers, &c. Petit in-12. Chez Prault, Quai de Gêvres, &c.

Lettre à un Amateur de la peinture, avec des éclaircissemens historiques sur un Cabinet & sur les Auteurs des Tableaux qui le composent, &c. In-8°. A Dresde ; & se trouve à Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques, &c.

Prônes de M. Ballet, Prédicateur de la Reine, *sur les Commandemens de Dieu.* Tomes quatrième & cinquième. *In*-12. *Panégyriques des Saints ;* par le même.

Tome quatrième. Chez Prault père, Quai de Gêvres. C'est la suite des Ouvrages d'un Prédicateur dont nous avons parlé souvent dans ces Mémoires : cette collection est estimée des Connoisseurs. Elle comprend des Sermons de Mystères & de Morale, des Prônes, des Panégyriques. Quelques autres pièces, de ce dernier genre, ont été données séparément, entr'autres le *Panégyrique de saint Remy, imprimé chez Claude Hérissant, rue Neuve Notre-Dame, en 1755.*

M. Titon du Tillet vient de nous donner, à près de quatre-vingts ans, un second Supplément pour son *Parnasse François.* On voit qu'en lui les talens, l'amour des Beaux-Arts, le zéle de la patrie ne se ressentent point des glaces de la vieillesse. Il est à souhaiter que sa

carrière soit encore longue pour perpétuer, dans la Nation, le spectacle rare d'un Citoyen, qui consacre ses jours & sa fortune à la gloire littéraire des François. Comme ce second Supplément présente quelques personnages fort distingués, nous voulons y revenir dans un Article particulier de nos Mémoires. Au reste, ce second Supplément est du même format que le premier, & que le Volume même *in-fol.* du *Parnasse François.* Il se trouve apparemment *chez les Libraires qui ont le Privilège de tout l'Ouvrage.*

M. Maltor, né à Fréjus, & Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, a célébré, par des Vers Latins, la naissance de Monseigneur le Comte de Provence: nous en citons le morceau suivant, qui exprime d'agréables idées.

Jamque mihi insolitâ patrii gestire videntur
Lætitiâ colles; jam floribus arva nitere
Purpureis; jam fronde novâ revirescere sylvæ.
Fundite purpureos, certatim fundite flores,
Felices campi: teneris hæc mittite cunis
Munera. Narcissos inter, mollesque amarantos,
Halantes-que rosas, Augustus dormiat Infans.
Desuper intextis arbor Cythereïa ramis
Lenem umbram circùm infundat, placidumque soporem.
Hæc satìs est puero primis offerre sub annis.
Ast ubi paulatim matura adoleverit ætas;
Heroi munus, delectæ robora pubis,
Principe digna suo mittes, interrita bello
Pectora, &c.

Il y a peut-être quelques négligences dans ce petit Poëme, mais,

Février, 1756.

à tout prendre, il est estimable : & l'on doit sçavoir gré à l'Auteur d'avoir rendu, avec tant de zéle, les sentimens de la Province, sa patrie, pour le jeune Prince qui en porte le nom.

Cartes qui se trouvent chez le Sieur Le Rouge, Ingénieur, Géographe du Roi, rue des grands Augustins.

L'Amérique Septentrionale en huit feuilles, par le Docteur Mitchel, traduite de l'Anglois, avec des Notes; Carte très-détaillée à grand point. L'original de cette Carte s'est vendu à Paris jusqu'à 50 livres. On peut avoir la traduction exacte pour 18 livres sur papier fin, 12 livres sur papier commun.

Plus le Plan de la Ville, Port & Rade de Lisbonne jusqu'à Cascaës, avec des vuës qui représentent le désastre arrivé le premier

[N]ovembre & le 21. Décembre der-
[n]ier, accompagné d'une petite
[C]arte de l'ancien & nouveau Por-
[tu]gal, en deux grandes feuilles;
[pr]ix 3 livres.

Nouvelle Carte du Duché de [M]ilan, en six feuilles, levée sur [le]s lieux par plusieurs Ingénieurs, [&] proposée par souscription. On [r]endra 12 livres, une fois payées, [p]our ladite Carte que le Sieur Le [R]ouge promet de fournir à la fin [d]e Juillet prochain: elle coûtera [1]8 livres à ceux qui ne souscriront [p]oint d'ici au premier Juin. Les [C]onnoisseurs pourront voir le des[s]in original les après-midi chez [le] Sieur Le Rouge, Ingénieur, [G]éographe du Roi, rue des grands [A]ugustins, où se débitent les Arti[cl]es ci-dessus.

LE PASSAGER D'HONFLEUR AU [H]AVRE DE GRACE, gravé par le *Février*, 1756.

Sieur Derrey, d'après le Tableau original, peint par Bonaventure Peters, du Cabinet de Monsieur le Comte de Vence, Maréchal des Camps & Armées du Roi. *Se vend à Paris, chez le Sieur Le Mire, Graveur, rue S. Jacques, au Soleil d'or, vis-à-vis le Collége du Plessis.* Cette Estampe fait pendant des Pêcheurs à la ligne, joli morceau qui a été annoncé dans ces Mémoires.

COPIE d'une Lettre de M. de Lisle, Seigneur de Courcelle & Moncel, à M. Sauvage, premier Archidiacre & Chanoine de l'Eglise de Verdun, à l'occasion d'un excellent Tableau d'un des frères Bril, fameux Peintre d'Anvers, représentant un retour de Chasse, où le Peintre a imité la nature dans la plus grande perfection : ce Tableau de six pieds sur quatre & demi de hauteur, a été remis sur un

nouveau fond par l'Ecclésiastique à qui cette Lettre est adressée. *

MONSIEUR,

J'ai vû, avec la plus grande surprise, l'espèce de résurrection de la *Chasse* que je vous avois donnée: je l'avois ouï vanter à feu mon père, comme un original Flamand qu'il avoit apporté de Tournay; mais la vieillesse de la toile, le transport, le peu de soin des domestiques, l'avoient mis dans un état si mauvais, que déchiré, éclaté, écaillé, il fut mis au grenier comme un meuble de rebut. Ce

* Nous parlâmes l'année dernière, au mois de Février, du talent admirable qu'a M. l'Abbé Sauvage, Archidiacre de Verdun, de transporter les Tableaux sur de nouveaux fonds. (Voyez nos Nouvelles Littéraires de Février, 1755.)

transport fut l'époque des plus fâcheux traitemens qu'un Tableau puisse essuyer. Nous tirions, étant enfans, avec une sarbacanne, contre ce Tableau, & nous faisions subir à cette malheureuse Peinture toutes les avanies possibles. Enfin las de le déchirer, nous l'abandonnâmes à un autre genre de mépris. Le Jardinier s'en saisit pour couvrir des melons, & pour être, dans les jardins, l'épouventail des oiseaux. Ensuite il a été condamné à un parfait oubli, & il est demeuré dans un galetas depuis dix-huit ans; il n'a été garanti du feu, que parce que l'endroit n'étoit habité que par des chats & des fouines; le peu d'embarras qu'il y faisoit, a ôté l'idée de le détruire. C'est de-là, Monsieur, que je l'ai tiré pour vous l'envoyer. Je vous avoue que c'est une chose presque incroyable de comparer son état présent avec sa fortune passée; il doit bien avoir

exercé votre patience. J'ai l'honneur d'être

Votre, &c.

A Courcelle, ce 24. Mars, 1755.

Signé, DE LISLE DE COURCELLE.

Explication du Tableau par Monsieur l'Abbé Sauvage.

Ce Tableau représente, en un retour de Chasse, vingt-deux pièces de petit gibier, en oiseaux, lièvres, &c. & deux chiens de chasse : le Peintre a imité la nature d'une manière parfaite & la plus surprenante, tant pour représenter le gibier que pour la perspective. Le coloris y est frais, les couleurs belles & vives ; le Tableau, qui a six pieds de long sur quatre & demi de haut, étoit

pourri à un point qu'on ne peut s'imaginer. Après l'avoir mis sur un fond neuf, j'ai prié son ancien Possesseur de me dire comment un si précieux morceau étoit tombé dans un si grand dépérissement : il est à présent aussi beau que s'il sortoit de la main du Peintre, chaque Curieux de la Province l'admire aujourd'hui. Je serois bien satisfait si, par des annonces ou recherches, on pouvoit m'assurer, 1° si l'on connoît le chiffre du Peintre ; 2° si le chiffre qu'on voit au bas de ce Tableau, est de Marthieu Bril ou de Paul son frère : en l'observant de côté, on y trouve les lettres initiales B. & M.

De Verdun, ce 28. Juillet, 1755.

SAUVAGE, Archid. & Chanoine.

TABLE

DES ARTICLES

Du mois de Février, 1756.

ARTICLE XVII. *Histoire de l'Astronomie, &c.* Suite de l'Article XII. au II. vol. de Janvier. 389

ART. XVIII. *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.* 420

ART. XIX. *Mémoires de la Société Royale de Nancy. Tome troisième.* 453

ART. XX. *Erreurs sur la Musique, &c.* 493

ART. XXI. *Collection Académique, &c.* Tome II. 514

ART. XXII. Nouvelles Litteraires. 536